
DOCTEUR CABANÈS
BALZAC
IGNORÉ
36 Illustrations
2e Mille
Nouvelle Edition
Albin MICHEL, Paris

BALZAC IGNORÉ

DU MÊME AUTEUR

Ouvrages de Médecine historique

Le Cabinet secret de l'Histoire (4 *séries*).

Les Indiscrétions de l'Histoire (6 *séries*).

Les Morts mystérieuses de l'Histoire (2 *séries*).

Mœurs intimes du passé (3 *séries*).

Poisons et sortilèges (2 *séries*) (en collaborat. avec le Dr L. NASS).

La Névrose révolutionnaire (en collaboration avec le Dr L. NASS).

Napoléon jugé par un Anglais.

Ouvrages d'Histoire médicale

Gayetez d'Esculape (en collaboration avec le Dr WITKOWSKI).

Remèdes d'autrefois.

Remèdes de bonnes femmes (en collaboration avec le Docteur J. BARRAUD).

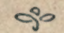
Les Curiosités de la Médecine (*Epuisé*).

Sous presse

Marat inconnu (Réimpression, notablement augmentée).

Mœurs intimes du passé, 4e *série*.

Dr CABANÈS



Balzac ignoré

Deuxième édition, revue et augmentée

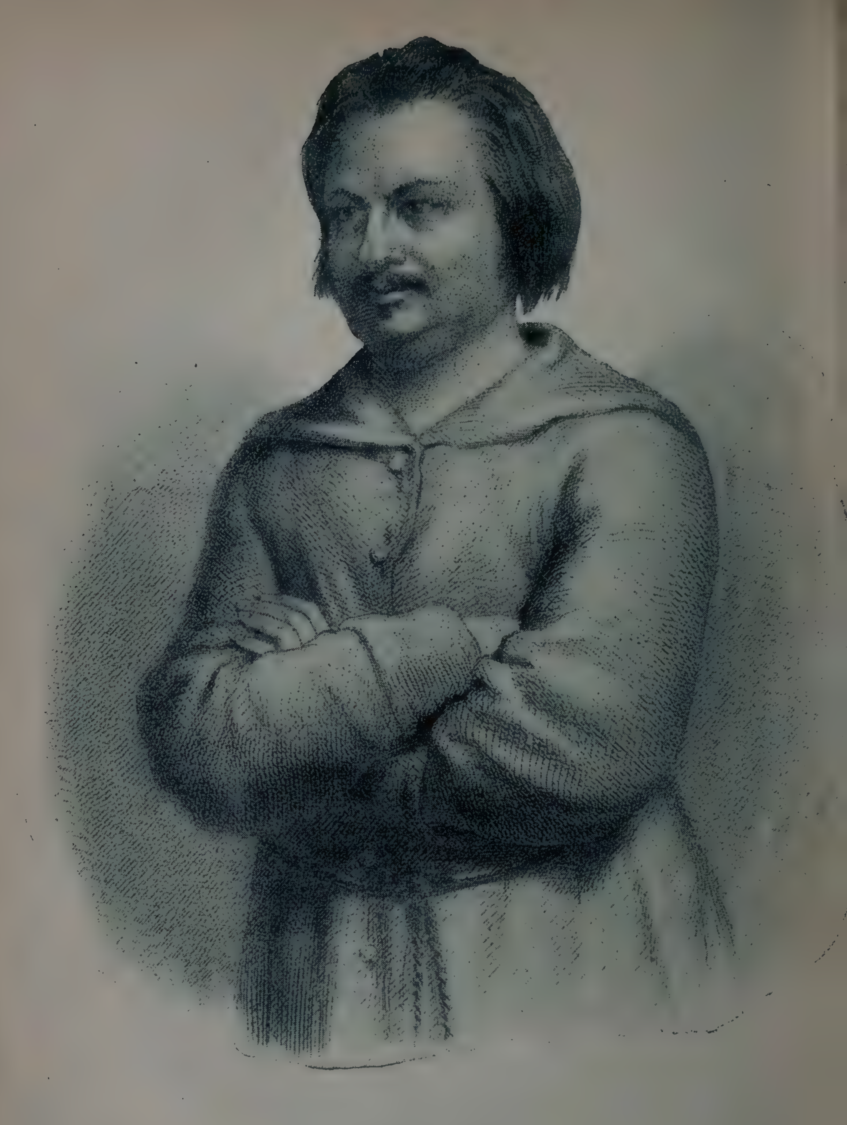
Ouvrage illustré de 36 gravures



PARIS
LIBRAIRIE ALBIN MICHEL
22, Rue Huyghens, 22

I

L'HOMME



H. DE BALZAC

(D'après le portrait de Bertall).

BALZAC IGNORÉ

Les Ascendants de Balzac

Quand, en 1885, le maire de Tours, qui était alors un de nos confrères, M. le docteur A. Fournier, avait proposé de glorifier par un monument durable l'œuvre de Balzac, déjà quelques réserves avaient été faites sur l'opportunité de cet hommage rétrospectif.

Lorsqu'il fut à nouveau question de fêter le centenaire de Balzac, le Conseil Municipal de Tours, sollicité de contribuer à l'éclat des fêtes projetées, refusa une subvention aux organisateurs de la solennité.

On a voulu voir dans ce refus des machinations politiques : ne reprochait-on pas à Balzac ses opinions réactionnaires et cléricales ? Il y a un motif qui n'a pas été, que nous sachions, invoqué et qui pourrait être le bon : *Balzac n'était pas, ou du moins ne se considérait pas comme Tourangeau*

De par son acte de naissance (1), il était bien de la patrie de Rabelais et de Descartes. Mais il était né à Tours, on peut dire accidentellement, son père étant un fonctionnaire « déraciné » du Languedoc, son pays natal, transplanté dans le chef-lieu actuel

(1) V. *La Statue de Balzac à Tours*, par le docteur A. Fournier ; et l'*Intermédiaire des Chercheurs*, t. XXIII, p. 497. Voici l'acte de naissance de Balzac, tel que l'a publié la *Gazette anecdotique* (1887, I. 221), d'après l'*Evénement*, et qui a été copié sur un registre de l'état civil de Tours :

Aujourd'hui 2 prairial an VII de la République française, a été présenté devant moi, Pierre-Jacques Duvivier, officier public soussigné, un enfant mâle, par le citoyen Bernard-François Balzac, propriétaire, demeurant en cette commune, rue de l'Armée d'Italie, section du Chardonnet, n° 25 ; lequel m'a déclaré que ledit enfant s'appelle HONORÉ BALZAC, *né d'hier, à onze heures du matin, au domicile du déclarant, qu'il est son fils et celui de citoyenne Anne-Charlotte-Laure Sallambier, son épouse, mariés en la commune de Paris, VIIIe arrondissement, département de la Seine, le 11 pluviôse an V ; ce qui a été enregistré en présence des citoyens Marg. Delarue-Bodin, épouse de Marg. Bodin, employé à l'administration départementale d'Indre-et-Loire, demeurant rue de la Caserne, n° 13, section de l'Arsenal et Jeanne Vieillard, sage-femme, veuve de Jean Rouget, drapier, demeurant rue de Locles, n° 8, section de la Belle-Fontaine, témoins majeurs.*

Le déclarant et la femme Boivin ont signé avec nous. La femme Rouget a déclaré ne le savoir.

BALZAC, *femme* BODONE,
DUVIVIER, *officier.*

Remarquons en passant que celui qui voudrait connaître exactement le nom de femme du premier témoin, la citoyenne Marguerite Delarue, serait fort embarrassé, car après avoir été appelée *Bodin,* puis *Boivin,* elle signe *Bodone.*



(*Collection P. Carrier-Belleuse*).

LE PÈRE DE BALZAC

du département d'Indre-et-Loire. C'est ce qui explique pourquoi l'auteur du *Père Goriot* se considérait plutôt comme médirional (1), en dépit de l'affection qu'il n'a témoignée que par intermittence à cette Touraine, « où les douces et tranquilles pensées poussent en France, comme la vigne en la terre ».

Balzac pouvait légitimement se regarder comme Languedocien par son père. Le père de Balzac, en effet, est né, ainsi qu'on l'a récemment établi, le 22 juillet 1746, à la Nougayrié, petit hameau situé à cent ou cent cinquante mètres est de Canezac, dans la commune de Montirat, département du Tarn (2).

Son acte de naissance le porte comme fils de Bernard-François *Balssa* (*sic*), laboureur (3).

Quoi qu'il ait prétendu, l'auteur d'*Eugénie Grandet* n'était donc pas gentilhomme par droit de naissance ; on ne saurait lui contester de l'être devenu par droit de conquête.

(1) Dans une lettre à sa sœur Laure, nous relevons ce passage : « Si vous me donniez rendez-vous sur les bords du canal de l'Ourcq, il ne me faudrait que trois heures de marche pour revenir à ma mansarde et l'*Albigeois* aurait vu ce qu'il a de plus cher au monde. »

(2) E. Biré, *Honoré de Balzac*, p. 90 (note).

(3) E. Biré, *op. cit.*, p. 318.

C'est le père de Balzac qui, le premier de la famille, a modifié l'orthographe de son nom et, le premier, semble avoir fait usage de la particule : ainsi l'établit la lettre de part dans laquelle le père de Balzac annonce le mariage de sa fille Laurence, la plus jeune sœur d'Honoré :

Paris, ce...

M...

M. *de Balzac,* ancien secrétaire au Conseil du Roi, ex-directeur des vivres de la première division militaire et Mme *de Balzac,* ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle *Laurence de Balzac,* leur fille, avec M. Michaut de Saint-Pierre *de Montzaigle.*

Si donc quelqu'un a usurpé la particule, ce n'est point Balzac, mais son père (1). Encore celui-ci a-t-il pu s'y croire autorisé par sa situation de secrétaire du Conseil du Roi, situation notable, qui équivalait à la noblesse, si même elle ne la conférait pas (2).

« Mon père, écrit Balzac, était, sous Louis XVI, secrétaire du Grand-Conseil, dont il rédigeait les arrêts... » Ceci est une inexactitude, légère il est vrai. M. Edmond Biré, qui a eu la patience de dépouiller

(1) Balzac avait la prétention de descendre des Balzac d'Entragues, célèbres au temps d'Henri IV (cf. *Revue universelle,* 1er janvier 1903 : Balzac, ses origines, documents nouveaux).

(2) *Eclair,* 26 mai 1899.

la collection des *Almanachs royaux,* nous a appris que le nom de Balzac n'y figurait point. D'autre part, Mme Surville, la sœur d'Honoré, dit que leur père était non pas secrétaire, mais *avocat* au Conseil, sous Louis XVI : des deux, auquel entendre ? (1).

Ce que les enfants du père Balzac ont négligé de nous dire, et vraiment on ne saurait trop leur en vouloir, c'est que Bernard-François Balzac — nous adopterons désormais cette orthographe de son nom, modifiée, on ne sait pour quel motif, par l'intéressé — avait fait partie, en 1793, de la Commune de Paris, en qualité d'officier municipal (2).

Pendant la période révolutionnaire, grâce à l'appui d'un conventionnel influent, il avait été envoyé dans le Nord, pour y organiser le service des vivres de l'armée, et c'est ainsi qu'il était entré dans l'administration de la guerre (3).

Balzac père était chargé des subsistances de la 22e division militaire, ayant pour siège Tours (4), lorsqu'il épousa, à Paris, le 30 janvier 1797, Anne-

(1) On a vu plus haut que Balzac père était ou se disait ancien *secrétaire* du Conseil du Roi ; mais le fait importe-t-il ?

(2) V. l'*Almanach national de* 1793, cité par BIRÉ, p. 93.

(3) V. *Le Père de Balzac,* par CHAMPFLEURY (*Figaro,* 20 août 1881).

(4) *Intermédiaire,* 10 avril 1874, p. 197.

Charlotte-Laure Sallambier, alors jeune, belle et riche, fille de l'un de ses chefs, directeur des hôpitaux ; le fiancé avait cinquante et un ans.

Peu de temps après le mariage, le nouveau ménage vint s'intaller ă Tours et y occupa d'abord le rez-de-chaussée et l'entresol du numéro 25 de la rue de l'Armée-d'Italie, où naquit Honoré (1).

(1) Quelques mois plus tôt, naissait dans la même maison un généreux bienfaiteur de la ville, James Cane, qui fut l'ami d'enfance de Balzac, et qui aida, après la mort de ce dernier, à déterminer le lieu précis de sa naissance. Voici la note qu'il faisait insérer dans le *Journal d'Indre-et-Loire*, à la date du 25 août 1850 :

« M. Balzac-Sallambier, adjoint au maire de Tours et di-
« recteur des vivres de la guerre, habitait rue de l'Armée
« d'Italie, 25, la maison appartenant à M. Damourette, ancien
« tailleur, portant aujourd'hui le n° 35 de la Rue Nationale.
« C'est au rez-de-chaussée de cette maison, présentement occu-
« pée par M. Guêche, tailleur, qu'est né Honoré Balzac, ainsi
« que sa sœur Mme Surville. Ce n'est que quelques années
« après que M. Balzac fit l'acquisition de la maison où est né
« Henri Balzac. Ce doit être à l'occasion de la naissance de
« ce second fils qu'a été planté l'acacia dont il est fait men-
« tion au sujet d'Honoré. »

Au-dessus de la porte d'entrée du n° 35, actuellement n° 39 de la rue Nationale, existe une plaque de marbre sur laquelle on lit :

HONORÉ DE BALZAC
EST NÉ EN CETTE MAISON
LE 1er PRAIRIAL AN VII
(20 MAI 1799)
MORT A PARIS LE 28 AOUT 1850.

Cette plaque commémorative a été posée aux frais de M. James Cane, par les soins de M. Brun, préfet d'Indre-et-Loire, et de M. Ernest Mame, maire de Tours.

Puis M. et Mme Balzac achetèrent et habitèrent un hôtel (ancien 29 de la rue de l'Armée-d'Italie, aujourd'hui 53 *bis* de la rue Nationale). Cet hôtel est présentement occupé par l'imprimerie Juliot ; on a cru longtemps et à tort qu'Honoré y avait reçu le jour.

La famille Balzac est restée à Tours environ dix-sept ans, période pendant laquelle le père a rempli avec distinction et dévouement les fonctions de deuxième adjoint au maire (de 1804 à 1808), et celle d'administrateur de l'*Hospice général* (de 1804 à 1812) (1).

Pour qui croit aux doctrines de l'hérédité et à l'influence de l'éducation et des idées familiales sur la tournure d'esprit des enfants, les détails qui vont suivre ne paraîtront pas superflus.

Le père de Balzac était une sorte de bourru (2)

(1) Tous ces détails sont empruntés à la substantielle brochure de M. le docteur A. Fournier.

(2) Nous n'en donnerons pour preuve que cette anecdote : Balzac père ayant appris la situation difficile de son ami le général de Pommereul, vint, un matin, trouver Mme de Pommereul ; avec ces façons brusques dont il était coutumier, il posa deux gros sacs sur une table, en disant : « Voilà ! on vous dit gênés par ici ! Ces dix mille écus vous seront plus utiles qu'à moi, je ne sais qu'en faire ! Vous me les rendrez quand on vous aura rendu ce qu'on vous a volé ! » Puis, laissant son argent, il prit la porte avec la prestesse d'un malfaiteur. Un trait de cette nature devait resserrer les liens

bienfaisant, un original qu'on eût dit échappé de quelque conte hoffmannesque (1).

« J'ai vu de près Honoré de Balzac, disait un jour le vieux directeur du *Corsaire-Satan* (2) à un de ses rédacteurs ; c'était tout à la fois un homme remarquable et l'un de nos beaux *toqués,* comme on dit dans les grammaires du jour, mais le père d'Honoré de Balzac ! Ah ! si vous aviez connu son père,

d'amitié qui unissaient ces deux hommes ; ils devinrent et restèrent intimes. (Cf. *Balzac en Bretagne* (Paris 1885), par R. du Pontavice de Heussey, page 8.)

(1) Le jour où il quitta le sein de sa nourrice — est-il dit dans une brochure sur le père de Balzac — on lui donna à boire du lait de chèvre, mais pris au pis de la bête elle-même. Sous l'ancien régime, surtout dans le Midi, cette nourriture lactée était une règle d'hygiène dont on s'est peut-être trop écarté depuis. « Il est certain que le nourrisson y a rencontré, ajoute M. Audebrand, comme une source de forces nouvelles. *Est-ce de là que lui est venu l'esprit capricant et fantasque* qu'il a si souvent manifesté ? On serait tenté de le croire... » *Mémoires d'un passant,* p. 85. « J'ai vu son portrait, écrit d'autre part M. J. Christophe, dans le costume de ses fonctions républicaines ou impériales : habit bleu foncé à broderies blanches, à peu près comme les intendants militaires d'aujourd'hui, portefeuille rouge sous le bras, plume d'oie emphatique à la main, figure ronde, colorée, sans barbe, favoris en nageoire, petite bouche, petit nez, cheveux bruns coupés à plat jusqu'au tiers du front, yeux noirs, brillants, très méridionaux, l'*air naïvement avantageux...* » *Revue indépendante,* 1884, p. 503-504.

(2) Le Poitevin Saint-Alme.



(*Collection P. Carrier-Belleuse*).

LA MÈRE DE BALZAC

qu'eussiez-vous dit ? » ; et là-dessus, il faisait, avec force gestes, le portrait d'un excentrique de haute volée (1).

A entendre ce contemporain de l'homme dont il fixait la silhouette avec tant de vigueur, le père Balzac était « coulé dans un bon moule ». Il tenait à la fois du Romain, du Gaulois et du Goth et avait les attributs de ces trois races : la hardiesse, la patience, la santé (2).

Il s'affirmait à tout venant un disciple de Jean-Jacques, considérant le retour à la nature comme la principale condition du bonheur. Il préconisait l'exercice, les longues marches à pied et s'interdisait tout excès génésique : son fils prétendra plus tard que la chasteté est indispensable à l'homme de lettres.

(1) Philibert AUDEBRAND, *Les Mémoires d'un passant,* p. 79.

(2) « Comme son père, qui mourut accidentellement plus qu'octogénaire, Balzac croyait à sa longévité. Souvent il faisait avec nous des projets d'avenir. Il devait terminer la *Comédie humaine,* écrire la *Théorie de la Démarche,* faire la *Monographie de la vertu,* une cinquantaine de drames, arriver à une grande fortune, se marier et avoir deux enfants, « mais « pas davantage : deux enfants font bien, disait-il, sur le « devant d'une calèche ». Tout cela ne laissait pas que d'être long, et nous lui faisions observer que ces besognes accomplies, il aurait environ quatre-vingts ans. — « Quatre-vingts ans ! « s'écriait-il, bah ! c'est la fleur de l'âge. » M. Flourens, avec ses consolantes doctrines, n'eût pas mieux dit. » Th. GAUTIER, *H. de Balzac,* p. 110.

Le père de Balzac se flattait de n'avoir jamais consulté un médecin, ni fait *gagner dix sous à un pharmacien* (1). Etant très malade, espérant bien triompher seul de son mal, il tint à se droguer lui-même : il faillit en mourir (2).

Il voulait qu'on fût habillé de laine en toute saison.

Il professait à l'endroit du mariage des opinions que, de nos jours, on ne serait pas loin de considérer comme subversives. « Quant aux jeunes gens qu'on marie, disait-il, c'est-à-dire qu'on destine à la propagation de l'espèce, ils ne sont assujettis à la formalité d'aucun examen. S'ils sont incomplets, scrofuleux, phtisiques ou imbéciles, n'importe : ils sont toujours bons à marier, et voilà pourquoi la race française s'en va. » C'est le même cri d'alarme qu'ont poussé naguère le docteur Toulouse et le regretté Henry Cazalis.

Mme Surville ajoute, sur son père, des détails qui ont leur intérêt :

« Mon père, écrit-elle, se moquait souvent des hommes, qu'il accusait de travailler sans cesse à leur malheur ; il ne pouvait rencontrer un être dis-

(1) Il se vantait beaucoup de sa force, qui était réelle. (Th. GAUTIER, cité par AUDEBRAND, p. 83-84.)

(2) *Balzac en Bretagne*, p. 45.

MÉMOIRE

SUR

LE SCANDALEUX DÉSORDRE

CAUSÉ PAR LES JEUNES FILLES

TROMPÉES ET ABANDONNÉES DANS UN ABSOLU DÉNUEMENT;

ET sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'État, et très-funeste à l'ordre social.

PAR M. BALZAC, *Adjoint du Maire de Tours, et l'un des Administrateurs de l'Hospice général de la même ville.*

A TOURS,

DE l'Imprimerie de MAME, rue d'Indre et Loire, N.° 69.

AVRIL 1808.

(*Collection de l'auteur*)

gracié sans s'indigner contre les parents et surtout contre les gouvernants, qui n'apportaient pas autant de soins à l'amélioration de la race humaine qu'à celle des animaux. Il avait, en cette matière fort scabreuse, de singulières théories, qu'il déduisait non moins singulièrement.

« Mais à quoi bon publier ces idées ? disait-il. On m'appellerait encore original (ce titre le courrouçait) et il n'y aurait pas un être étiolé, ni un rachitique de moins... Quel philosophe a jamais corrigé l'humanité, cette patraque toujours jeune, toujours vieille, qui va toujours ?... Heureusement pour nous et nos successeurs ! ajoutait-il en souriant (1). »

Le père de Balzac ne se piquait pas seulement d'être hygiéniste, il avait encore abordé de front les plus grands problèmes de sociologie, avant Fourier, avant Saint-Simon. Il est intéressant de noter, à ce propos, que si, en sa qualité d'administrateur d'un établissement de bienfaisance, le père avait longtemps médité sur de graves questions sociales, le fils, préoccupé des mêmes problèmes, les a dramatisés dans ses études analytiques. « Les curiosités passionnées, les ardeurs réformatrices du fils se re-

(1) V. un article de CHAMPFLEURY, dans la *Nouvelle Revue*, 1881, p. 401.

trouvent ainsi dans les écrits, les idées, les polémiques du père (1). »

Comme son fils, Balzac père était omniscient: rien de ce qui touchait au sort de l'humanité ne lui était indifférent. On a de lui des mémoires qui ont trait aux sujets les plus divers ; il suffira d'en donner l'énumération : *Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français* (1804) ; *Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénûment, et sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'Etat et très funeste à l'ordre social* (avril 1808) ; *Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats* (avril 1807) (2) ; enfin, une *Histoire de la rage* (1809) (3).

(1) J. Claretie, *La Vie à Paris*, 1863, p. 368.

(2) *Intermédiaire*, 10 avril 1874.

(3) Un peu plus tard, en 1816, Balzac père publiait une brochure intitulée : *Opuscule sur la statue équestre que les Français doivent faire ériger pour perpétuer la mémoire de Henri IV*. Comme on l'a fait justement remarquer (*Nouvelle Revue*, loc. cit.), l'article *Sur la destruction projetée du monument élevé au Duc de Berry*, publié le 31 mars 1832, par le romancier Honoré de Balzac dans une revue légitimiste, est bien dans le même courant d'idées. Mais ce n'est pas tout : en l'année 1809, le père de Balzac avait fait imprimer à Tours, chez Mame, une nouvelle brochure : *Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français*. A en croire un bibliographe qui a tenu la brochure en main, l'auteur expose les rai-

MÉMOIRE

SUR

LES MOYENS

DE PRÉVENIR

LES VOLS ET LES ASSASSINATS,

Et de ramener les hommes qui les commettent aux travaux de la Société, et sur les moyens de simplifier l'Ordre judiciaire.

Par M. Balzac, *Adjoint du Maire de Tours, et l'un des Administrateurs de l'Hospice général de la même ville.*

A TOURS,
De l'imprimerie de MAME, rue d'Indre et Loire, n.° 69.

Avril 1807.

(*Collection de l'auteur*).

Nous possédons un exemplaire de cette brochure, devenue très rare, et nous avons même eu la bonne fortune d'y trouver un autographe du père de Balzac qui, sans doute, y aura été oublié par mégarde. Outre qu'il nous confirme dans notre conviction, basée sur d'autres documents, que le père de Balzac signait bien *Balzac,* tout court, il nous révèle cette particularité que la famille du philanthrope se composait de cinq enfants et non de quatre, comme on le croit généralement ; mais n'anticipons pas.

La brochure sur la rage est d'une lecture fort instructive. Des idées qui y sont émises, toutes ne sont pas à l'abri de la discussion : par exemple, il serait hasardeux de prétendre aujourd'hui que la cautérisation au fer rouge de la plaie produite par la morsure d'un chien enragé, même quand cette plaie a saigné et qu'on l'a, au préalable, lavée avec de la lessive de soude ; il serait, disons-nous, téméraire de dire que ce soit là un traitement efficace contre la rage : nous avons actuellement recours à la méthode Pasteur, qui nous donne plus de sécu-

sons qui doivent déterminer ses concitoyens à faire construire un monument national à Napoléon ; il termine par un exposé de la situation de l'Europe de 1799 à 1809, et de la France en particulier. Au dire d'un érudit, M. de Monmerqué, la première idée de l'Arc de triomphe de l'Etoile serait due au père de Balzac.

(1) Voir pp. 231-4.

rité. Mais on ne pouvait raisonnablement exiger plus à l'époque où écrivait le père de Balzac.

Celui-ci a, par contre, bien fait ressortir les dangers que présente notre grande intimité avec l'animal ami de l'homme qu'est le chien (1).

« Le chien, dit-il, s'est multiplié à l'infini parmi nous et les accidents de rage se sont propagés dans la même proportion que la progéniture canine a foisonné. » Et il arrive presque à cette conclusion qu'il faut les massacrer tous, si c'est nécessaire pour sauver une seule existence humaine.

Balzac s'élève également avec une grande force contre la coutume barbare, encore en usage de nos jours, en certaines contrées, d'étouffer les enragés sous des matelas (2). Il raille également cette pratique superstitieuse, reliquat du paganisme, qui consiste à mettre dans la bouche du défunt une petite pièce de monnaie, afin que le nocher Caron l'admette dans sa barque (3).

Après avoir établi la statistique des personnes mortes de la rage, il estime qu'il n'y en a pas eu, depuis le commencement du monde, moins d'un mil-

(1) D'après Balzac, le chien ne propage pas seulement la rage, mais il est encore le véhicule de la peste. (*Histoire de la Rage*, pp. 31-36.)

(2) *Histoire de la Rage*, pp. 20, 21 et 24 (note).

(3) *Idem*, p. 23 (note).

HISTOIRE

DE LA RAGE,

ET MOYEN D'EN PRÉSERVER, COMME AUTREFOIS, LES HOMMES.

La santé, dans ce monde, est le premier bonheur ;
La gloire même n'est que sa dame d'honneur.
PIRON, vol. 8, page 104, édit. de 1776.

Par M.r Balzac,
Administrateur de l'Hospice général de Tours, ex-adjoint du Maire.

Cette édition est pour le Gouvernement seul ; elle ne sera adressée à aucun auteur de journal ou de feuille périodique.

A TOURS, DE L'IMPRIMERIE DE MAME.
1810.

(Collection de l'auteur)

lion qui aient succombé à cette maladie. L'ouvrage se termine par un curieux « Projet de loi pour la taxe canine », suivi « d'Observations sur le mode d'exécution », qui, même à l'heure actuelle, ne paraissent pas dépourvues de bon sens. L'impôt sur les chiens n'existait pas au siècle dernier : le père de Balzac paraît être le premier qui l'ait proposé.

Quand on connaît la biographie du père de Balzac, on se rend compte de la puissance de conception, de la fertilité d'imagination du génial créateur des types de la *Comédie humaine*. C'est, notamment, dans le *Médecin de campagne*, dans le *Curé de village*, qu'on retrouve la griffe du père réformateur ; tandis que *Seraphitus-Seraphita, Louis Lambert* accusent plutôt l'empreinte maternelle.

La mère de Balzac a eu certainement sa part d'influence sur l'œuvre de son fils, mais ce fut une influence moins profonde que celle du père.

Très pieuse, préoccupée d'idées mystiques, Mme Balzac avait formé une bibliothèque composée des œuvres de Saint-Martin, de Swedenborg, de Jacob Bœhm, que le fils, dans sa rage immodérée de lecture, parcourut, et dont vraisemblablement il s'entretint avec les membres de sa famille. Balzac se dégagera plus tard, fondra en un tout l'éducation paternelle et maternelle, en y joignant des trésors

d'observations accumulées ; mais le mysticisme de la mère s'effacera au soleil des gaîtés rabelaisiennes et il ne restera au romancier qu'un fonds de croyance pour les phénomènes magnétiques, très utile d'ailleurs en son art (1).

La mère de Balzac s'appelait, de son nom de jeune fille, Laure Sallambier. Elle n'était âgée que de dix-huit ans, quand elle épousa, en janvier 1797, François-Bernard Balzac, quinquagénaire : elle avait donc trente-deux ans de moins que son mari.

C'était une nerveuse, lui un sanguin : le tempérament d'Honoré était nervoso-sanguin.

M. Sallambier, le père de Mme Balzac, était directeur des hôpitaux de Paris : il y a, à l'Hôtel-Dieu, une salle Sallambier, à lui consacrée.

Honoré fut conçu à Paris, puisqu'il est né le 20 mai 1799 et que son père ne fut envoyé à Tours qu'aux premiers mois de cette même année. Honoré de Balzac est donc bien Parisien par sa mère, Languedocien par son père (2), plutôt que Tourangeau,

(1) Champfleury (*Nouvelle Revue*, loc. cit.).

(2) Le père de Balzac était très infatué de son origine méridionale : « Eh bien, oui, je suis Gascon, disait-il en se rengorgeant, mais je suis beau comme un marbre et fort comme un arbre. » Il est de fait qu'il mourut nonagénaire, et que, sans un accident de voiture, il eût peut-être atteint et même dépassé

des circonstances fortuites seules l'ayant fait naître à Tours.

la centaine. Il était tellement convaincu de sa longévité, qu'à l'âge de quarante-cinq ans, comme il était encore célibataire et ne comptait plus se marier, il avait placé une partie de sa fortune en viager, moitié sur le Grand-Livre, moitié sur la caisse Lafarge, qu'on fondait alors, et dont il devint un des plus forts actionnaires. En 1827, quand il mourut, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il touchait 12.000 francs d'intérêts. Nous donnons ci-après son acte de décès, tel qu'il a été publié dans le journal *Le Curieux*, t. I, p. 268 (Cf. *Intermédiaire*, 1890, col. 620) :

EXTRAIT DU REGISTRE DES ACTES DE DÉCÈS DE L'AN 1829

VIIe MAIRIE

Du samedi 20 juin mil huit cent vingt-neuf, heure de midi.

Acte de décès de Bernard-François Balzac, âgé de quatre-vingt-deux ans, né à Nougairié, département du Tarn, décédé à Paris le dix-neuf de ce mois, à quatre heures du soir, rue et quartier Sainte-Avoie, n° 47, et demeurant habituellement à Versailles, département de Seine-et-Oise, rentier, marié à Anne-Charlotte-Laure Sallambier, demeurant audit Versailles.

Sur la déclaration à moi faite par Henri-François Balzac, âgé de vingt et un ans révolus, employé, demeurant à Versailles, de présent à Paris, fils du défunt, et par Armand-Désiré-Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, âgé de quarante-deux ans, employé supérieur des octrois de Paris, et demeurant barrière Ménilmontant, VIe arrondissement, gendre du défunt.

Constaté par moi, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, et j'ai ainsi que les témoins signé le présent acte, le tout après lecture à eux faite.

Signé : BALZAC. — MICHAUT DE SAINT-PIERRE-DE-MONTZAIGLE. *et* TOURNAIRE, *adjoint au maire.*

La ville de Tours aurait donc, nous le répétons, moins de droits que Paris à faire sien ce grand génie, d'essence et d'origine indiscutablement parisiennes (1).

(1) Cf. O. Uzanne, *Les Zigzags d'un curieux*, p. 156-157.

Les premières années de la vie de Balzac.
Sa manie ambulatoire.

Le hasard des circonstances, seul, avait fait naître à Tours, le 1er prairial an VII de la République (20 mai 1799), celui qui devait illustrer le nom de Balzac.

Ainsi que l'indiquent les lettres N. P. E. (nourri par étrangère), inscrites en marge du registre de l'état civil, l'enfant fut confié, aussitôt après sa naissance, aux soins d'une nourrice mercenaire (1), qui le garda jusqu'à l'âge de quatre ans.

Le jeune Honoré, sorti des mains de sa nourrice et rentré dans la maison paternelle, fréquenta de bonne heure l'externat Leguay, considéré alors comme la meilleure maison d'éducation de la ville ; il y fut envoyé jusqu'à l'âge de sept ans.

(1) Mme Surville nous en donne la raison : sa mère avait perdu son premier enfant en voulant l'allaiter.

En quittant la pension Leguay, il fut conduit au collège de Vendôme, dirigé par les Oratoriens et célèbre à cette époque (1). Il entra à ce collège le 22 juin 1807 (2).

Balzac nous a donné de précieuses indications sur ses premières années, dans son roman de *Louis Lambert* (3), (Louis Lambert et lui ne font qu'un ; c'est Balzac en deux personnes, dit sa sœur).

Nous ne saurions mieux faire que de nous en référer à Balzac lui-même, pour avoir les informations les plus complètes et les plus sûres sur l'édu-

(1) V. pour les détails, la brochure sur *Le Collège de Vendôme de* 1813 *à* 1818 (Extrait des Mémoires de M. Edouard de Vasson), publiée par M. Derouin, ancien secrétaire général de l'Assistance publique, et non mise dans le commerce. Nous en avons eu communication, grâce à l'obligeance empressée de son auteur. C'est notre distingué confrère, M. Lucien Descaves, qui nous avait signalé l'existence de l'opuscule.

(2) On lit dans le registre d'entrée : « *Honoré Balzac*, âgé de huit ans et cinq mois, a eu la petite vérole, sans infirmités : caractère sanguin, s'échauffant facilement, est sujet à quelques fièvres de chaleur. Entré au pensionnat le 22 juin 1807. S'adresser à M. Balzac, son père, à Tours. » Edmond Biré, *Honoré de Balzac*, p. 87.

(3) « Le souvenir de ce temps lui inspira la première partie du livre de *Louis Lambert*. Dans cette première partie, Louis Lambert et lui ne font qu'un, c'est Balzac en deux personnes. La vie de collège, les petits événements de ses jours, ce qu'il y souffrit et y pensa, tout est vrai. » *Balzac*, par Mme Surville, p. 20.



Prison du collège de Vendôme où fut enfermé Balzac.

(Bibliothèque Nationale : *Imprimés*).

cation, la discipline, le régime d'études et l'hygiène particulière qui étaient appliqués dans l'institution où l'auteur de *Louis Lambert* passa ses années d'enfance.

« Pendant le premier mois de son séjour à Vendôme, Louis Lambert (c'est-à-dire Balzac) devint la proie d'une maladie dont les symptômes furent imperceptibles à l'œil de nos surveillants, et qui gêna nécessairement l'exercice de ses hautes facultés. Accoutumé au grand air, à l'indépendance d'une éducation laissée au hasard, caressé par les tendres soins d'un vieillard qui le chérissait, habitué à penser sous le soleil, il lui fut bien difficile de se plier à la règle du collège, de marcher dans le rang, de vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux, assis sur un banc de bois, devant son pupitre. Ses sens possédaient une exquise délicatesse et tout souffrit chez lui de cette vie en commun.

« Les exhalaisons par lesquelles l'air était corrompu, mêlées à la senteur d'une classe toujours sale et encombrée des débris de nos déjeuners ou de nos goûters, affectèrent son odorat ; ce sens qui, plus directement en rapport que les autres avec le système cérébral, doit causer par ses altérations d'invisibles ébranlements aux organes de la pensée... Outre ces causes de corruption atmosphéri-

que, il se trouvait dans nos salles d'étude des baraques où chacun mettait son butin, les pigeons, tués pour les jours de fête, ou les mets dérobés au réfectoire. Enfin nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau, espèce d'abreuvoir où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et nous laver les mains à tour de rôle en présence du maître. De là, nous passions à une table où des femmes nous peignaient et nous poudraient. Nettoyé une seule fois par jour, avant notre réveil, notre local demeurait toujours malpropre. Puis, malgré le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, par la peignerie, par la baraque, par les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps entassés. Cette espèce d'*humus* collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur...

« La privation de l'air pur et parfumé des campagnes dans lequel il avait jusqu'alors vécu, le changement de ses habitudes, la discipline, tout contrista Lambert... Aux difficultés morales que Lambert éprouvait à s'acclimater dans le collège, se joignit encore un apprentissage non moins rude et par lequel nous avions passé tous, celui des douleurs corporelles qui, pour nous, variaient à l'infini. Chez



(Musée Balzac).

LAURE, sœur de Balzac.

les enfants, la délicatesse de l'épiderme exige des soins minutieux, surtout en hiver où ils quittent la glaciale atmosphère d'une cour boueuse pour la chaude température des classes. Aussi, faute des attentions maternelles qui manquaient aux Petits et aux Minimes, étaient-ils dévorés d'engelures et de crevasses, si douloureuses que ces maux nécessitaient pendant le déjeuner un pansement particulier, mais très imparfait à cause du grand nombre de mains, de pieds, de talons endoloris...

« Son teint de femme, la peau de ses oreilles, ses lèvres se gerçaient au moindre froid. Ses mains si molles, si blanches, devenaient rouges et turgides. Il s'enrhumait constamment. Louis fut donc enveloppé de souffrances jusqu'à ce qu'il eût accoutumé sa vie aux mœurs vendômoises... »

Que l'on considère Louis Lambert comme un personnage fictif, ou que l'on admette son existence réelle, il est évident que l'histoire de sa douloureuse enfance est faite des souvenirs de la propre enfance de Balzac et que celui-ci a mis, dans ces récits profondément navrants, tous les ressentiments de son âme blessée, de son corps torturé par la claustration et les pénitences, de son esprit opprimé par la routine de la pédagogie (1).

(1) Julien LEMER, *Balzac*, p. 23.

Balzac avait quatorze ans lorsque, sur l'invitation du directeur du collège, M. Mareschal-Duplessis, sa mère alla le chercher à Vendôme pour le ramener dans sa famille. Il était atteint, nous dit sa sœur, d'une sorte de *coma,* que ses maîtres ne pouvaient attribuer à la fatigue cérébrale d'un écolier qu'ils avaient toujours noté comme un élève incapable du moindre effort.

Balzac avait bien deviné la véritable cause de cet état maladif, et quand il fera plus tard un retour sur le passé, il écrira, avec beaucoup de clairvoyance, qu'il fut atteint, à cette époque, d'une sorte de congestion d'idées, produite par l'excès de lecture auquel il s'était livré.

A s'en rapporter au portrait que nous a laissé de son frère Mme Surville, le diagnostic de Balzac devait être exact. « Devenu maigre et chétif, écrit ce témoin de la vie du romancier, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts ; il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que répondre quand on lui demandait brusquement : « A quoi pensez-vous ? Où « êtes-vous ? » Cet état surprenant, dont plus tard il se rendit compte, provenait d'une espèce de congestion d'idées (pour répéter ses expressions) ; il

avait lu, à l'insu de ses professeurs, une grande partie de la riche bibliothèque du collège (1).

Le jeune Balzac était victime de ce que nous avons nommé depuis le *surmenage cérébral.*

Balzac était resté sept ans au collège de Vendôme. Il l'avait quitté dans le cours de sa seconde ; peu de temps après, il entrait comme externe au collège de Tours, alors dirigé par M. Chrétien ; il y redoubla sa troisième.

A la fin de 1814, M. Balzac père était appelé à Paris à la direction des vivres de la première division militaire. Honoré l'avait accompagné. Il acheva ses études chez M. Lepitre, rue Saint-Louis, où il retrouva Sautelet, son ancien condisciple du collège de Vendôme ; et chez MM. Sganzer et Beuzelin, rue de Thorigny, au Marais, où demeurait sa famille.

Il ne montra pas plus d'aptitudes dans ces deux institutions que dans les précédentes et il termina ses classes en 1816 ; il avait alors dix-sept ans et demi.

Son père exigea qu'il fît son droit et que, pendant les trois années de ses cours, il restât successivement attaché à l'étude d'un avoué et à celle d'un notaire. L'avoué choisi fut Me Guillonnet-Merville (2),

(1) *Balzac,* par Mme SURVILLE, p. 20-21.

(2) C'est à M. Guillonnet-Merville que Balzac dédia *Un Episode sous la Terreur.*

que Scribe venait de quitter : Balzac y passa dix-huit mois ; puis il fut admis chez Me Passez, notaire, où il fit un stage d'égale durée. A vingt et un ans (1820), il avait terminé son droit et passé ses examens.

Le moment était venu pour Honoré de penser à son avenir et de choisir une carrière. Son père, qui rêvait pour lui la succession du notaire Passez, avec lequel il s'était au préalable entendu, se décida à lui communiquer son projet. La stupéfaction du fils fut grande à cette révélation : Honoré déclara tout net que sa vocation le portait du côté des lettres. Après une vive discussion, et malgré toutes les observations de ses parents, il demeura inébranlable dans sa détermination. En présence de l'invincible obstination d'Honoré, il fut convenu de part et d'autre qu'il serait laissé seul à Paris et que deux années seulement lui seraient accordées pour faire et ses essais et ses preuves dans son nouveau métier de littérateur.

On lui loua une mansarde (1) rue Lesdiguières, 9, près de l'Arsenal (2), et on lui accorda une pension

(1) « La nouvelle de *Facino Cane*, datée de Paris, mars 1836, et dédiée à « Louise », contient quelques indications précieuses sur l'existence que menait dans ce nid aérien le jeune aspirant à la gloire. » *Balzac*, par Théophile Gautier, p. 34.

(2) La maison a disparu dans le tracé du boulevard Henri IV. (*Revue indépendante*, 1884, p. 505.)

suffisant à peine aux plus stricts besoins, dans l'espoir qu'un peu de *vache enragée* le rendrait plus raisonnable.

La chambre qu'il occupait était très exposée aux courants d'air, et il y fut souvent en butte aux maux de dents et aux fluxions (1). Il contait ses peines à sa sœur, mais il refusait de se soigner, prétendant que « les loups n'ayant jamais recours aux dentistes, les hommes devaient être comme les loups (2). »

« Fais-les arracher », lui conseillait sa sœur ; ce à quoi le grand frère répliquait : « Fais arracher ! que diable ! on tient à ses dents, et il faut mordre, d'ailleurs, quelquefois, dans mon état, quand ce ne serait qu'au travail ! (3) »

Le séjour de la mansarde, où il habitait depuis quinze mois, l'avait tellement amaigri que sa mère ne voulut pas qu'il y restât plus longtemps, et elle

(1) « Je ne t'ai pas dit qu'avec l'incendie j'ai eu aussi d'affreuses rages de dents. Elles ont été suivies d'une fluxion qui me rend présentement hideux. » *Correspondance de Balzac avec sa sœur.* — Il souffrait encore des dents sur la fin de sa vie ; le 9 janvier 1849, il écrivait à Mme Surville, de Wierzchownia : « Hélas ! ma chère sœur, mes deux dents de devant, celles d'en bas, sont tout à fait perdues. L'une est tombée comme un fruit mûr, et l'autre sera tombée quand tu recevras cette lettre; ainsi, nous ne pourrons plus nous mordre dans nos grandes petites querelles. »

(2) De MIRECOURT, *Balzac*, p. 56.

(3) *Balzac*, par Mme SURVILLE, p. 48.

le reprit auprès d'elle, pour lui donner les soins dont il avait besoin.

On était en 1823 : Balzac avait alors près de vingt-cinq ans. Ici se place le commencement des désastres qui décidèrent des malheurs de sa vie.

Las d'attendre que la renommée lui vienne (1), Balzac entreprend, non plus d'écrire des livres, mais de les vendre. Il ne semble pas que cette tentative industrielle l'ait enrichi, bien au contraire.

Il avait trouvé l'occasion d'acheter avantageusement une imprimerie, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17 (2) ; avant le 1er mai 1826, et probablement à partir du 15 mai 1825, il s'était constitué, spécialement pour l'entreprise des œuvres de La Fontaine, une société entre le libraire Urbain Canel, M. Charles Carron, médecin, demeurant à Paris, rue de l'Odéon, Honoré Balzac, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de Berry, numéro 7, et M. Jacques-

(1) « Suivent cinq annéès, passées dans la famille à Villeparisis (Seine-et-Marne) et, temporairement à Paris, rue du Roi-Doré, probablement la petite rue qui va de la rue de Turenne à la rue Thorigny. » *Revue indépendante*, loc. cit., p. 50.

(2) Il établit une imprimerie, puis une fonderie de caractères, rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti, n° 17. La maison est restée telle quelle; elle est encore occupée par la fonderie de caractères *Deberny* (même nom que le modèle de Mme de Mortsauf).

LES

REMÈDES

DE

BONNES FEMMES,

OU MOYENS

DE PRÉVENIR, SOIGNER ET GUÉRIR
TOUTES LES MALADIES.

RÉDIGÉS ET MIS EN ORDRE ALPHABÉTIQUE, D'APRÈS
LE MANUSCRIT ORIGINAL

DE MADAME MICHEL,

EX-GARDE-MALADE.

« C'est la Mère Michel.... »
ancienne Ballade.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE,
RUE VIVIENNE, N. 2 BIS.
1827.

(*Collection J. Grand-Carteret.*) Ouvrage sorti des presses de Balzac

Edouard Benet de Montcarville, officier en réforme, demeurant à Paris, rue Meslay, numéro 41. Le 1er mai 1826, cette société fut déclarée dissoute et Urbain Canel, Charles Carron et de Montcarville cédaient, le 5 mai 1826, à Honoré Balzac seul, tous les droits de propriété sur le La Fontaine et sur le travail déjà exécuté.

La préface du La Fontaine fut écrite par Balzac (1). On peut supposer qu'il fut mis en contact avec Urbain Canel par la commande de cette préface et qu'il fut ainsi amené à s'occuper de l'affaire avec ses deux premiers associés, MM. Carron et de Montcarville.

La société dissoute, Balzac assuma seul les charges de l'affaire. Malgré les espérances d'une prospérité prévue, il fut bientôt obligé de vendre à vil prix son matériel et d'abandonner (1827) une spéculation qui devait faire la fortune de ses successeurs (2). Il avait cependant, déjà, l'intuition de la

(1) Peut-être avait-il également rédigé lui-même le premier prospectus pharmaceutique sorti de ses presses et dont nous parlons un peu plus loin ; mais ce n'est là qu'une hypothèse, qui offre cependant quelque vraisemblance. La rédaction sent bien son Balzac.

(2) V. dans *Le Livre* (Quantin éditeur), un article de M. A.-J. Pons sur *Balzac, éditeur, imprimeur et fondeur de caractères ;* l'*Intermédiaire*, III, 106, 337 ; V, 94, 537 ; VI, 462 ; IX, 685, 748 ; X, 10, 203 ; XIV, 267, 567, 616, 682. Cf l'ouvrage de MM. G. Hanotaux et G. Vicaire, sur le même sujet.

publicité et des profits qu'on en pouvait tirer (1), mais il arrivait sans doute trop tôt.

En sortant de l'imprimerie, Balzac retrouva sa chambre, rue de Tournon, 2 ; la maison existe encore au coin de la rue Saint-Sulpice (2). Il resta là jusqu'en 1829.

Dans l'automne de 1828, Balzac s'était évadé quelque temps de Paris et était allé passer quelques mois à Fougères, chez son ami le général de Pommereul.

(1) Balzac recherchait tout ce qui touchait à la publicité et à la réclame ; il parle volontiers, dans ses romans, de remèdes et de produits nouveaux dont il modifie le nom. Il avait même *imprimé* des prospectus qui vantaient les mérites de spécialités pharmaceutiques. (V. à cet égard une très curieuse communication de M. Paul d'Estrée à la *Chronique médicale*, 15 octobre 1909, sous le titre de : Un prospectus unique. Depuis lors, nous avons, sur les indications de MM. Hanotaux et Vicaire, retrouvé un autre prospectus pharmaceutique imprimé par Balzac : *le Trésor des Poumons* (ce titre est une trouvaille !) ; un *Annuaire de la Société de Médecine de Paris*, de 1828, dont le docteur Nacquart, le médecin de Balzac, était le secrétaire général : c'est un opuscule de 16 pages in-16, en très jolis caractères ; enfin, un ouvrage compact, édité par la librairie G. Baillière, mais imprimé par H. Balzac : *le Traité des maladies des enfants nouveau-nés à la mamelle*, par C. Billard (Paris, 1828), accompagné d'un Atlas d'anatomie pathologique, pour servir à l'Histoire des maladies des enfants, Atlas avec nombreuses figures, *en couleurs*, ce qui était, sinon une nouveauté (il y avait eu, au siècle précédent, les essais de Gautier-Dagoty), mais ce qui supposait un outillage d'imprimerie assez perfectionné.

(2) V. l'article de G. Ferry, dans le *Monde Moderne*, juin 1897 et celui de J. Christophe, dans la *Revue indépendante*.

INSTRUCTION

SUR L'EMPLOI

DES PILULES ANTI-GLAIREUSES DE LONGUE VIE

Les enfans, jusqu'à l'âge de douze ans, en prendront avant dîner une ou deux, selon la force de leur tempérament. Les adolescens ou les grandes personnes peuvent en prendre depuis deux jusqu'à six, en ayant soin d'en avaler la moitié le matin, et de boire un verre d'eau sucrée ou rougie, ou un verre de thé, et l'autre moitié avant dîner.

La réputation des PILULES ANTI-GLAIREUSES DE LONGUE VIE, est trop solidement établie pour qu'il soit nécessaire de décliner ici leurs nombreux titres à la confiance publique. Je crois cependant devoir faire remarquer qu'elles sont fréquemment mises en usage par beaucoup de médecins recommandables de la capitale, des départemens et de l'étranger.

Les boîtes et les prospectus seront munis de ma signature.

Les PILULES ANTI-GLAIREUSES DE LONGUE VIE se trouvent en dépôt,

A	chez MM.	A	chez MM
Cherbourg,	Godefroid.	*Nîmes,*	Froment
Clermont-Ferrand,	Penissat.	*Poitiers*	Chandoi
Lyon,	Deriard.	*Rennes,*	Detouche.
Marseille,	Tiran		

Les capitaines et pacotilleurs qui exportent outre-mer les PILULES ANTI GLAIREUSES DE LONGUE VIE peuvent s'adresser à M. Cuer directement ou par l'intermédiaire de ses dépositaires.

Nota. *On trouve toujours chez moi la Poudre nutritive d'*Extrait de lait, *et la Poudre pour les yeux propre à faire disparaître les* Taies

IMPRIMERIE DE BALZAC, RUE DES MARAIS S.-G., N° 17

PROSPECTUS PHARMACEUTIQUE IMPRIMÉ PAR BALZAC

C'est là que furent commencés et presque terminés *Les Chouans* (1).

Balzac se présenta chez ses amis de province avec un chapeau tellement piteux qu'on fut obligé de le mener séance tenante à la boutique de l'unique chapelier de Fougères. Cet estimable industriel se donna des peines infinies avant de découvrir un couvre-chef assez large pour abriter la boîte osseuse qui contenait la *Comédie humaine* (2) !

Après un laps de cinquante-six années, la vieille baronne de Pommereul se souvenait encore des faits et gestes de son étrange visiteur.

C'était un petit homme avec une grosse taille, qu'un vêtement mal fait rendait encore plus grossière ; ses mains étaient magnifiques ; il avait un bien vilain chapeau, mais aussitôt qu'il se découvrit tout le reste s'effaça. Je ne regardai plus que sa tête... Vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là, vous qui ne les avez pas vus : un grand front où il y avait un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or, qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole. Il avait un gros nez carré, une bouche énorme, qui riait toujours malgré ses vilaines dents ; il portait la moustache épaisse et ses cheveux très longs rejetés en arrière ; à cette époque, surtout quand il nous arriva, il était plutôt maigre et nous parut affamé... Il dévorait, le pauvre garçon... Enfin, que vous dirai-je ? Il

(1) Biré, livre cité, p. 108 (note).

(2) *Balzac en Bretagne*, par R. du Pontavice de Heussey.

y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise, qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer. Et puis, ce qu'il y avait de plus extraordinaire chez lui, c'était sa perpétuelle bonne humeur, tellement exubérante qu'elle devenait contagieuse. En dépit des malheurs qu'il venait de subir, il n'avait pas été un quart d'heure au milieu de nous, nous ne lui avions pas encore montré sa chambre, et déjà il nous avait fait rire aux larmes, le général et moi...

Balzac avait goûté auprès de ses amis de Bretagne un repos réconfortant ; c'est à regret qu'il reprit le chemin de la capitale (1).

Il n'allait pas tarder à quitter son domicile de la rue de Tournon pour un logis plus éloigné du centre : autant pour se soustraire à des créanciers importuns (2), que pour pouvoir travailler à loisir,

(1) A peine rentré à Paris, il écrivait à ses amis de Bretagne : « ...Hélas ! cet embonpoint et cette fraîcheur, qui me faisaient trembler de n'être plus compté parmi les amoureux et les gens à sentiment, ont disparu comme par magie en trois jours passés à Paris. Donnez-vous donc la peine d'engraisser un Parisien ! Si Mme de Pommereul me voyait, je crois qu'elle serait capable de renoncer à son surnom de lady Bourrant ! » *Balzac en Bretagne*, p. 41-42.

(2) « C'est dans cette thébaïde, à 200 mètres de la place Saint-Jacques, où avaient lieu les exécutions capitales, que Balzac oubliait ses créanciers et essayait de se faire oublier d'eux. Il prenait le plus mauvais moyen pour cela, puisqu'à chaque trimestre son nom et ses œuvres emplissaient Paris. » *Le Parisien de Paris*, 29 mai 1898.

Imprimerie de H. Balzac et A. Barbier,

RUE DES MARAIS S.-G., N° 17

Paris, ce 6. août 1826

DOIT Mr Nacquart

1.	8o. œuvres Complètes de Lafontaine	12	
	en un volume		

FACTURE DE H. BALZAC, IMPRIMEUR *(Communiquée par Madame la baronne de Fontenay-Nacquart)*

Balzac alla fixer sa demeure sur l'autre rive de la Seine, rue Cassini, n° 6, au faubourg Saint-Jacques.

Durant cette période de 1827 à 1833, il commença la formidable série qui devait, par la suite, comprendre plus de cent volumes. Sans citer toutes les œuvres de Balzac écloses dans cet intervalle, on peut rappeler : *Gobseck, la Grande-Bretèche, Jésus-Christ en Flandre, le Chef-d'œuvre inconnu, le Colonel Chabert, l'Illustre Gaudissart, les Cent Contes drôlatiques, Eugénie Grandet, Ferragus, les Employés,* etc., etc.

C'est pendant son séjour près de l'Observatoire qu'il découvrit la pension Vauquer et établit le type du célèbre Vautrin.

La maison habitée par le romancier porte aujourd'hui le numéro 3 ; elle est occupée actuellement (1) par la communauté des *Sœurs de Notre-Dame de l'Assistance,* supérieure sœur Justine, sorte de déesse Lucine, formidable et joyeuse, qui préside à des accouchements.

Le logis balzacien a gardé toute son ancienne apparence ; c'est un pavillon discret, qui se présente perpendiculairement à la rue, un long et étroit jardin le suit (2) ; au bout, une porte secrète communi-

(1) L'article reproduit ici a été écrit en 1883.

(2) « Une porte charretière donne accès dans une cour humide et peu claire, entourée de bâtiments très peu élevés,

quait, autrefois, avec l'Observatoire, et, par cette ouverture, le romancier avait, dit-on, des rapports avec les servants de la muse Uranie (1).

Dans *Ferragus*, écrit en ce logis de la rue Cassini (1833), Balzac a dégagé la poésie du milieu.

> Là, Paris n'est plus, et là, Paris est encore. Autour de ce lieu sans nom s'élèvent les Enfants-Trouvés, la Bourbe, l'hôpital Cochin, les Capucins, l'hospice La Rochefoucauld, les Sourds-Muets, l'hôpital du Val-de-Grâce, enfin tous les vices et tous les malheurs de Paris ont là leur asile ; et, pour que rien ne manquât à cette enceinte philanthropique, la science y étudie les marées et les longitudes ; M. de Châteaubriand y a mis l'infirmerie Marie-Thérèse, et les Carmélites y ont fondé un couvent. Les grandes situations de la vie sont représentées par les cloches qui sonnent incessamment dans ce désert, et pour la mère qui accouche, et pour l'enfant qui naît, et pour le vice qui succombe, et pour l'ouvrier qui meurt, et pour la vierge qui prie, et pour le vieillard qui a froid, et pour le génie qui se trompe...

Pendant qu'il habitait rue Cassini, Balzac se dé-

deux étages : les pièces sont vastes, carrées, sous de hauts plafonds. De l'aile gauche, où Balzac eut son appartement, au rez-de-chaussée, je crois, on plonge par-dessus la rue Cassini, dans les jardins d'un couvent, et dans ceux de l'Observatoire. De ce rez-de-chaussée, on descend, par un perron, dans un jardin assez étendu et qui se termine au fond par un pavillon. Ce jardin fit partie autrefois de celui de la Maternité, dont il n'est séparé que par un mur peu élevé. » *Le Parisien de Paris*, loc. cit.

(1) *Revue indépendante*, loc. cit.



MAISON HABITÉE PAR BALZAC, RUE CASSINI

plaça beaucoup ; une partie des ouvrages plus haut cités a été écrite à Saint-Firmin (Oise), sur la Nonette près de Senlis, à Malfliers (Seine-et-Oise), près d'Ecouen, à la Bouleaunière, petite terre près de Nemours, et enfin à Saché.

Le séjour de Balzac au château de Saché nous procure l'occasion de produire certains détails peu connus sur la manière de vivre de Balzac à la campagne. Nous en devons la connaissance à M. le docteur A. Fournier (1).

D'ordinaire, à Saché, Balzac se levait de bonne heure et s'en allait soit par le bourg, soit à travers la campagne, s'adressant à tel ou tel, l'interrogeant et se renseignant sur ses affaires personnelles, sur celles de ses voisins ou sur celles de la commune.

Parfois Balzac se renfermait dans sa chambre et y restait plusieurs jours. C'est alors que, plongé dans une sorte d'extase et armé d'une plume de corbeau, il écrivait nuit et jour, s'abstenant de nourriture et se contentant de décoctions de café qu'il préparait lui-même (2).

(1) *Op. cit.*, p. 32-33.

(2) C'est de Saché (1834) qu'est datée la lettre de Balzac à sa sœur, reproduite ci-dessous :

« Le temps que durait jadis l'inspiration produite par le café diminue : il ne donne plus maintenant que quinze jours d'excitation à mon cerveau ; excitation fatale, car elle me

La personne qui avait renseigné le docteur Fournier ajoutait que *Balzac ne pouvait demeurer longtemps dans le même lieu. Ce besoin de changement était chez lui si prononcé que souvent ni ses parents, ni ses amis ne connaissaient sa résidence essentiellement temporaire*. C'est ainsi qu'il fut impossible de le trouver, lorsqu'on l'appela pour faire son service dans la garde nationale.

C'est bien, en effet, une sorte de « manie ambulatoire », quelque peu pathologique, qui poussait Balzac à quitter un endroit pour l'autre, sans jamais se fixer, qui lui faisait quitter Saché pour Paris, Paris pour Angoulême. Encore, pour expliquer son voyage à Angoulême, avait-il le prétexte d'y aller retrouver de bons amis.

Balzac passa à Angoulême quelques semaines de

cause d'horribles douleurs d'estomac. C'est au surplus le temps que Rossini lui assigne pour son compte... Laure, je fatiguerai tout le monde autour de moi et ne m'en étonnerai pas. Quelle existence d'auteur a été autrement ? mais j'ai la conscience de ce que je suis et de ce que je serai... Quelle énergie ne faut-il pas pour garder sa tête saine, quand le cœur souffre autant ! Travailler nuit et jour, me voir sans cesse attaqué quand il me faudrait la tranquillité du cloître pour mes travaux ! Quand l'aurai-je ? l'aurai-je un seul jour ? que dans la tombe, peut-être !... On me rendra justice alors, je veux l'espérer !... Mes meilleures inspirations ont toujours brillé, au surplus, aux heures d'extrêmes angoisses ; elles vont donc luire encore ?

« Je m'arrête ; je suis trop triste. Le Ciel devait un frère plus heureux à une sœur si affectionnée. »



(*Musée Balzac*)

RÉSIDENCE DE Mme DE HANSKA

la fin de juillet et du commencement d'août 1832 ; il était alors fatigué, « comme un galérien de plume et d'encre », selon son expression. La cause de cette grande lassitude était l'élaboration de *Louis Lambert,* ouvrage qui lui avait coûté beaucoup de recherches et une grosse besogne préparatoire (1).

A la suite de cette contention d'esprit, il ressentit des douleurs de tête si aiguës qu'il craignit une attaque de folie (2). Pour se remettre de ses fatigues, il partit pour Aix-les-Bains.

Est-ce à son retour, ou pendant qu'il était à Angoulême (3), qu'il alla passer quelques jours à Limoges ? Nous pencherions plutôt pour cette dernière hypothèse.

(1) Le 27 août de cette même année, il écrivait à sa mère :

« Aix, 27 août 1832.

« Ma bonne et excellente mère,

« Ce voyage que tu m'as mis à même de faire m'était bien nécessaire, j'avais un besoin absolu de distraction. J'étais accablé de la fatigue que m'a causée *Louis Lambert ;* j'avais passé beaucoup de nuits et fait un tel abus de café, que j'éprouvais des douleurs d'estomac qui allaient jusqu'aux crampes. *Louis Lambert* est peut-être un chef-d'œuvre; il m'a coûté cher : six semaines d'un travail obstiné à Saché et dix jours à Angoulême. Pour le coup, *certains amis* me prendront peut-être pour un homme de quelque valeur... »

(2) G. Ferry, *Balzac et ses amies,* p. 71-72.

(3) C'est à Angoulême qu'il écrivit ou dont il data plusieurs de ses ouvrages, entre autres *Le Médecin de campagne.* (V. *Balzac à Limoges,* par A. Fray-Fournier, p. 7.)

Le premier séjour de Balzac dans la cité des porcelaines passa presque inaperçu. Il échappa à la presse locale qui, vers le même temps, signalait le passage de Georges Sand, venant d'explorer les montagnes du Bas-Limousin et de l'Auvergne et se rendant à Montluçon et à Saint-Amand, afin d'y recueillir certains détails topographiques pour la confection d'un roman. Les séjours ultérieurs de Balzac à Limoges restèrent tout aussi ignorés du grand public (1).

C'est probablement dans cette ville qu'il connut le personnage, longtemps énigmatique, qui l'accompagna dans un voyage que Balzac fit en Italie au mois d'avril 1836. Costumé en page et répondant au nom de Marcel, Mme Caroline Marbouty (qui a signé ses productions littéraires du pseudonyme de *Claire Brunne*), intrigua tout le monde, y compris les diplomates : certains la prirent pour George Sand, ce dont elle se montra très flattée. Mais c'est assez parler d'un bas-bleu obscur ; revenons à Balzac.

En quittant la rue Cassini (1834), Balzac était allé habiter rue des Batailles, n° 12.

La rue des Batailles, partant de la barrière, allait

(1) M. Fray-Fournier, dans sa plaquette, d'une lecture si riche de faits nouveaux, a révélé de bien intéressantes particularités sur Claire Brunne et sur le passage de Balzac à Limoges, particularités que les biographes de Balzac ont, à notre connaissance, omis de signaler.

rejoindre la rue de Chaillot en un carrefour qui est devenu la place d'Iéna. La rue des Batailles traversait d'abord les terrains vagues du Trocadéro et remontait vers Paris, selon une direction qui serait celle de l'avenue d'Iéna. Les numéros de la rue des Batailles devaient être à peu près ceux qui désignent aujourd'hui les premiers immeubles de l'avenue d'Iéna. Le numéro 12, où habita Balzac, a dû, selon les vraisemblances et les calculs, occuper l'emplacement où s'élève aujourd'hui le magnifique palais du prince Roland Bonaparte (1).

L'appartement habité par Balzac, rue des Batailles, lui avait été indiqué par Jules Sandeau, qui avait lui-même occupé une chambrette dans la maison. C'était un poste de *domination,* comme Balzac les a toujours cherchés.

Gautier a décrit ainsi le logis de la rue des Batailles : « Après la mansarde de la rue de Lesdiguières, il alla habiter à Chaillot, rue des Batailles, une maison d'où l'on découvrait une vue admirable, le cours de la Seine, le Champ de Mars, l'Ecole militaire, le dôme des Invalides, une grande portion de Paris et, plus loin, les côteaux de Meudon. »

Cette rue des Batailles, qui continuait la rue de

(1) *Le Parisien de Paris*, 10 octobre 1897.

Chaillot (1), n'existe plus ; elle est déterminée aujourd'hui par le commencement de la rue Pierre-Charron, la place et l'avenue d'Iéna. Une seule maison, le n° 4 de la rue Pierre-Charron, en contre-bas, indique le tracé de l'ancienne rue des Batailles (2).

Au bout de quelques mois, Balzac déménageait de nouveau pour échapper aux poursuites des recors. C'est alors qu'il acheta (1839) la fameuse propriété des *Jardies,* qu'après lui Gambetta devait rendre célèbre (3). En même temps, il avait un logis aérien dans Paris, au cinquième étage de l'ancienne maison de jeu Frascati, au coin de la rue de Richelieu et du boulevard Montmartre.

Vers le milieu de juillet 1841, Balzac fut obligé

(1) Il écrit, à cette date (1834), à sa sœur : « Ton mari et Sophie sont venus hier faire un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot ; le procédé était d'autant plus malséant que le bon frère avait couru toute la journée pour moi voir une maison que je veux acheter. »

(2) *Revue indépendante,* 1884, p. 509.

(3) V. sa lettre à Mme Hanska, août 1839, in *Revue de Paris,* 1er mai 1899, pages 80-81. « Bien des années plus tard, Gambetta, séduit par la beauté du site, impressionné par le grand souvenir de Balzac, acheta les *Jardies.* On sait qu'il y mourut le 31 décembre 1882. Mais à l'époque où Gambetta se rendit acquéreur des *Jardies,* la maison primitivement construite par Balzac avait été transformée, modifiée, agrandie par les propriétaires précédents ; une partie de la plantation actuelle demeure l'œuvre du romancier. » *Le Monde moderne,* juin 1897, page 845.

de se défaire des Jardies à un prix bien inférieur à celui qu'il l'avait payé. Il vint alors se fixer à Passy, rue Basse (1), n° 19, aujourd'hui rue Raynouard, n° 47, par suite du percement de la rue Delessert. Détail à ne pas omettre : l'ancien cabinet de travail de Balzac donne sur la maison de santé du docteur Blanche (2).

Balzac reste rue Basse jusqu'en 1847. Cette année même, au mois d'octobre, il va rejoindre à Wierzchownia (Russie), celle qui deviendra sa femme, cette Evelina qu'il avait connue dès 1833.

Il rentre à Paris le 11 février 1848, assez tôt pour assister à la Révolution du 24 février. Il prend possession du petit hôtel où, deux ans plus tard, il de-

(1) A cette époque, Passy était considéré comme village parisien. En dépit de sa dénomination, la rue Basse était une voie montante, mal pavée, solitaire et située dans cette partie de Passy qui regarde la Seine. Cette rue a disparu dans les transformations de ce quartier. Le financier Solar, autrefois directeur du journal *l'Epoque*, a fait, dans ses Mémoires, une intéressante description de la maison occupée par Balzac à Passy.

(2) Le pavillon qu'occupa Balzac, rue Basse, avait été habité, avant lui, par l'actrice Contat, devenue Mme de Parny. En 1843, l'hôtel de la rue Raynouard et le pavillon qui en dépendait étaient alors la propriété d'un M. Grandemain, qui habitait lui-même l'hôtel et louait le pavillon à Balzac au prix de 600 francs par an. Cette propriété appartient actuellement (1897) à la fille de M. Grandemain, Mme Barbier, qui occupe le pavillon même de Balzac. (De Royaumont.)

Honoré de Balzac

Mon cher Docteur, j'ai eu un petit accident au pied, par une chute ou pour mieux dire une glissade, je vous ai fait, par délicatesse, l'infidélité d'envoyer chercher Mr Noble à Versailles, on était plus près et plus sûr de le trouver, vous eussiez été dans Paris, mais si vous

bien que je sois ingambe, et faire
une partie de plaisir, venez, vous
êtes sûr d'admirer une ravissante
position et de trouver une
vieille amitié — Je vous donne
cet avis comme au Surintendant
de ma santé, allez le de ma
santé — mille gracieusetés

Honoré

aux Jardies, après l'arcade du
chemin de fer, à Sèvres, rue Dreux

LETTRE DE BALZAC A SON MÉDECIN

(Communiquée par Mme la baronne de Fontenay-Nacquart).

vait mourir, au n° 14 de la rue Fortunée (1), aujourd'hui rue Balzac (2) ; il repart quelques mois

(1) « Dans la rue Fortunée, entre le haut du faubourg Saint-Honoré et les Champs-Elysées, se dressait un pavillon, dépendance de la magnifique habitation bâtie, au siècle dernier, par le financier Beaujon. Ce pavillon conservait des vestiges de l'architecture du XVIII[e] siècle ; il se composait d'un rez-de-chaussée à deux étages ; de plus, il était entouré d'un jardinet très suffisant pour Paris. Balzac jugea qu'avec quelques améliorations peu coûteuses, il transformerait cette dépendance en hôtel à son usage, il se dépêcha donc de s'en rendre acquéreur... On peut voir, au musée Carnavalet, deux portes provenant de l'hôtel Balzac et données par Mme Salomon de Rothschild, ainsi qu'un album de photographies représentant les aspects intérieurs et extérieurs de la maison de la rue Fortunée, photographies exactes, exécutées avant la démolition de la demeure du grand romancier. » *Le Monde moderne,* loc. cit.

(2) La Ville de Paris a fait placer rue Balzac, sur le mur qui sert de clôture à la propriété de la baronne Salomon de Rothschild, une plaque en marbre blanc, sur laquelle on lit l'inscription :

Ici s'élevait l'hôtel
où mourut
le 18 *août* 1850
Honoré de Balzac
auteur de la COMÉDIE HUMAINE
né à Tours
le 20 *mai* 1799.

C'est bien en effet dans cet endroit que s'élevait le petit hôtel acheté et habité par Balzac. A ce propos, rectifions une erreur, une légende qui a cours dans le public. On croit généralement qu'après la mort de la veuve de l'auteur de la *Comédie humaine,* Mme Salomon de Rothschild, ayant acheté la propriété de Balzac, donna ordre de la démolir aussitôt, pour faire bâtir sur son emplacement le somptueux hôtel — un quasi palais — dont l'entrée et la façade se dressent aujour-

plus tard et ne retourne en France qu'au mois de mai 1850. Depuis le 14 mars (1850), il était marié avec Mme Hanska, chargée de quarante-cinq printemps (1) et d'autant de rhumatismes.

Cinq mois après son mariage, Balzac trouvait au Père-Lachaise le repos qu'après une vie errante il avait bien gagné !

d'hui rue Berryer. Eh bien, ceci n'est pas exact ; voici la vérité : après la guerre, Mme Salomon de Rothschild acheta au marquis de Bercy, qui en était propriétaire, une grande bâtisse du siècle dernier, appelée dans le quartier Saint-Honoré *le château de Beaujon ;* elle acheta aussi au peintre de marine Gudin son petit hôtel, attenant au château de Beaujon. Puis, ces constructions démolies, elle fit bâtir l'hôtel actuel, dont l'architecte fut M. Ohnet, le père de l'auteur du *Maître de Forges*. (V. *Le Monde moderne,* juin 1897, p. 837.)

(1) Mme de Hanska, née le 6 janvier 1804, avait épousé, en 1818, M. W. de Hanski, né lui-même en 1778, en Volhynie, dans ses terres. Elle devint veuve, pour la première fois, le 10 novembre 1847. Elle mourut le 8 avril 1882.

La dernière maladie et la mort de Balzac

Il y eut soixante ans le 19 août dernier (1910) que s'éteignait, dans un état presque complet d'abandon, l'homme de génie dont le cerveau avait enfanté cette fantastique épopée de la *Comédie humaine,* qui avait exigé tant d'années de surhumain labeur.

La postérité a commencé pour Honoré de Balzac et l'actuelle génération multiplie hommages sur hommages, s'emploie de toutes manières à la glorification posthume du plus célèbre, du plus prodigieux romancier du siècle passé. Mais quel monument égalera jamais cette Babel où bourdonne toute une société et dont on a peine à imaginer qu'un seul homme ait pu l'édifier ! Bien qu'il soit resté inachevé, ce monument aux proportions cyclopéennes nous effraie par son énormité et l'on se demande quel géant a pu soulever, sans aide d'aucune sorte, ce bloc formidable.

Les contemporains sont volontiers oublieux de

leurs gloires ; les générations qui les suivent, heureusement mieux inspirées, réparent parfois leurs injustices. Ainsi en a-t-il été pour Balzac.

Cherchez, dans la presse de l'époque, l'écho, le retentissement qu'a eu la mort d'un des écrivains déjà les plus réputés, et vous découvrirez, non sans peine, noyé en seconde page dans les débats d'une politique stérile autant qu'éphémère, ce tout modeste entrefilet :

> Un des écrivains les plus féconds et les plus célèbres de nos jours, M. de Balzac, vient de mourir. Ses obsèques auront lieu le mercredi 21 août, à 11 heures, en l'église Saint-Philippe-du-Roule.
>
> On se réunira à la chapelle du quartier Beaujon, rue Saint-Honoré, 193.

Et voilà tout ce que les journaux du temps trouvaient à dire de celui qui avait remué un monde ! Comme Chateaubriand avait eu raison d'écrire cette pensée d'une mélancolie si hautaine : « Le génie pèse, l'homme est fragile ! »

Balzac n'était revenu que depuis deux mois à peine en France, au retour d'un voyage en Russie, où il avait été au-devant de celle qui devait porter son nom et qu'il avait, depuis tant d'années, l'intention d'associer à sa vie. Il venait d'épouser cette *étrangère* avec laquelle il avait vécu un véritable

roman par correspondance, avant de la pouvoir approcher.

Le 28 février 1832, une première lettre parvenait au romancier ; l'admiratrice fervente de l'homme qu'elle n'entrevoyait qu'à travers ses productions littéraires était alors une jeune femme, de vingt-six à vingt-huit ans.

C'était une bien grande dame, comme on dit dans la *Tour de Nesle* ; elle habitait le château de Wierzchownia, en Volhynie, et était mariée à M. de Hanski, époux débonnaire, qui eut la délicatesse de ne jamais se montrer encombrant.

On a souvent conté comment Balzac se rencontra, pour la première fois, à Genève, avec l'objet de son culte : car il s'était pris d'une passion folle pour sa correspondante masquée. On a dit les suites de cette entrevue : comment Mme de Hanska ne vint à Paris qu'en 1845 ; comment une union, projetée depuis huit ans, fut encore reculée de neuf années, sans qu'on distingue bien clairement les obstacles que l'un ou l'autre des intéressés mit tant de temps à surmonter.

Serait-ce que leur amour se fût mué en amitié, que leur ardeur eût disparu avec la jeunesse ? Troublante énigme, que les psychologues s'aviseront de déchiffrer.

Enfin, le rêve si longtemps caressé est accompli.

Balzac annonce, du fond de la Pologne, qu'il vient de s'unir, en légitimes noces, à son idole, celle à qui il avait dédié, dès le début de sa liaison, *Séraphita,* un de ses romans qu'il avait élaboré avec le plus de tendresse ; la femme violemment, exclusivement aimée, qui lui apportait, avec une fortune princière, l'espoir d'alléger le fardeau d'une vie tourmentée, la certitude d'un bien-être et d'une tranquillité après lesquels il avait si longtemps soupiré.

C'est son médecin habituel, celui dont il a inscrit le nom en tête du *Lys de la Vallée,* le fidèle et dévoué docteur Nacquart, que Balzac choisit comme confident de son bonheur. Sa joie éclate, débordante, dans cette épître, avec son orgueil, ses chimères, ses illusions tenaces de malade qui ne se voit pas approcher de la tombe.

Vous avez été si constant ami pour moi, écrit Balzac au savant praticien, que je dois vous annoncer privément l'heureuse conclusion d'un mariage nié, annoncé, calomnié par tous les envieux du monde ; or, le 14 de ce mois, l'un des plus éminents prélats, délégué par l'évêque de Zytomir pour le représenter, a béni mon union avec Mme Eve, comtesse Rzewuska, maintenant Mme Eve de Balzac.

En apprenant que je suis le mari de la petite-nièce de Marie Leczinska, que je deviens le beau-frère d'un aide de camp général de S. Exc. l'Empereur de toutes les Russies, le comte A. Rzewuski, beau-père du comte Orlof, le neveu de la comtesse Rosalie Rzewuska, première dame d'honneur de S. M. l'Impératrice... et cent *et cætera,* je vais



(*Musée Balzac*)

MADAME DE HANSKA

avoir à subir mille plaisanteries... Mais le bonheur le plus complet, le plus insolent est ce qui paye le plus de contribution à l'envie générale. Mais que m'importe ! Dieu, quelques amis, la famille de ma femme me sont témoins que je n'ai jamais aimé qu'elle-même en elle...

L'impôt que le diable prend dans cette immense félicité, c'est une affreuse maladie de cœur, qui s'est déclarée en route, le mois de septembre 1848, mais que le docteur d'ici, l'un des premiers élèves de l'illustre Franck, a entrepris de guérir, qu'il a déjà baucoup affaiblie et qu'il promet de guérir.

Je ne vous ai pas fait d'infidélité : l'urgence était là, à 800 lieues de Paris. Figurez-vous que je ne puis pas, après un an de traitement, monter vingt marches, que j'ai des étouffements sans cause, assis, ne faisant aucun mouvement, car, de faire un effort, il n'y faut pas songer.

Notre docteur Knothé (1) m'a pris exactement dans la situation où était Soulié quinze jours avant sa mort ; ainsi vous voyez que j'ai la vie en perspective au lieu de la tombe, et c'est beaucoup. Ce qui a retardé la guérison, c'est les six mois de souffrance de l'acclimatement, qui décidément est impossible ; aussi ai-je hâte de revenir en France, avec le diamant de la Pologne que j'ai conquis.

Mon bon docteur, il y a six mois, vous aviez une créance en danger de retard dans vos papiers et que vous pourriez vendre avec prime aujourd'hui, mais cette dernière maladie m'obligera, bien malgré moi, à vous prier, à mon retour, de venir me voir pour la régler, car il me faudra bien des mois avant de pouvoir monter votre escalier sans accident. Nous sommes, ma femme et moi, condamnés à vivre dans les rez-de-chaussée.

(1) Et non Korothé, comme on l'a imprimé (*Temps*, du 12 juin 1908).

Le docteur Nacquart, à qui cette lettre, — dont nous devons communication à M. Jules Claretie — était adressée, n'a pas donné une lourde besogne à ses biographes. Tout ce qu'ils nous apprennent, c'est qu'il fut membre de l'Académie de médecine — et qu'il soigna Balzac !

Les relations du docteur Nacquart avec la famille d'Honoré de Balzac remontaient à l'époque où le père de Balzac quitta Tours, emmenant à Paris toute la maisonnée. L'honorable médecin connut donc, très jeune, celui que, jusqu'à sa dernière heure, il entoura de ses soins.

Balzac avait conservé, pour son vénérable médecin, le plus vif sentiment de respect ; il lui en donna un témoignage public, en lui dédiant son roman du *Lys dans la Vallée.* C'est au docteur Nacquart que Mme de Balzac offrit, trois mois après la mort du romancier, la fameuse canne, la canne légendaire, jonc énorme, sorte de massue, qui alimenta la verve des caricaturistes et tant intrigua le monde littéraire. En lui faisant parvenir cette canne mirifique, la veuve de Balzac y joignait cette attestation de sa gratitude pour celui qui était le destinataire du précieux cadeau :

Permettez-moi, mon cher docteur, de vous offrir un objet qui a appartenu à votre ami, à cet illustre ami qui était presque votre œuvre, dont le talent a mûri sous vos

conseils, dont l'expérience s'est enrichie de la vôtre, que vous avez même tant de fois sauvé de la mort, jusqu'à cette maladie incurable que vous avez soignée avec un zèle et un dévouement qui, s'ils ont été sans succès, n'en sont pas du moins sentis profondément par mon triste cœur, car les soins les plus vigilants et les plus éclairés ne peuvent rien contre l'absolue et terrible volonté de Dieu...

Le mal dont avait souffert Balzac était, en effet, de ceux qui ne pardonnent pas à ceux qui en sont atteints.

Dans une notice, écrite à l'instigation d'un littérateur, qui l'avait prié de rédiger lui-même la relation des « derniers moments de Balzac », le docteur Nacquart a reconstitué l'observation, à notre gré trop sommaire, de l'illustre patient. Qu'on ne s'attende pas à lire un *Journal,* comme celui qu'écrivit Cabanis sur la maladie du grand Mirabeau ; c'est en quelques lignes seulement que le docteur Nacquart, très âgé à cette époque (1), exposait la phase ultime de la maladie à laquelle avait succombé Balzac.

(1) Né à Verrières, près Sainte-Menehould (Marne), le 5 juillet 1780, Nacquart fit ses études à l'Ecole de Santé, devint chirurgien aide-major de l'armée du Rhin, et dans celle qu'on désignait sous le nom de *Gallo-Batave,* puis il revint à Paris après la paix de Lunéville. Il fut reçu docteur en 1803. C'était un des adeptes les plus convaincus de Gall et de son système, sur lequel il a écrit. Il fit partie de l'Académie de Médecine dès 1823. Il en devint le vice-président en 1853 et occupa le

Nous les transcrivons, sauf à les compléter par nos informations personnelles.

M. de Balzac revenait à Paris, dans les derniers jours de mai 1850, après un séjour de près de deux années en Russie.

L'altération dont ses traits étaient empreints n'échappa point à ses amis. A plus forte raison, combien de funestes présages cet état ne fit-il pas naître dans l'esprit du médecin qui l'avait suivi, étudié, aimé dès son enfance !

Une ancienne affection du cœur, souvent exaspérée par le travail des nuits et par l'usage, ou plutôt par l'abus du café, auquel il avait dû recourir pour combattre la pro-

fauteuil présidentiel l'année suivante. Il avait vivement désiré les honneurs de cette présidence ; il venait à peine de toucher au port, il avait enfin atteint le suprême objet de son ambition, quand il succomba, presque subitement, à une pneumonie compliquée d'une affection du cœur, le 21 février 1854, âgé de soixante-quatorze ans. Le docteur Nacquart avait eu son temps de vogue, presque de célébrité. Il brillait alors par une grande facilité d'élocution et par des qualités remarquables d'exposition. Ses contemporains vantent sa dignité de manières, sa bienveillance, la scrupuleuse observance de ses devoirs. Il sut toujours maintenir les discussions de la docte Assemblée, dont il fit si longtemps partie, dans la voie de la modération et de la courtoisie. Il était mal servi par un organe sourd et confus, il y suppléait par la gravité du maintien et une tenue sévère. Il avait joui, en son temps, d'une notoriété, comme consultant, que lui avaient méritée et sa foi profonde dans la thérapeutique, et la sollicitude qu'il témoignait à ses malades. Il excellait à les encourager et à les remonter. Il est un des premiers à avoir mis en œuvre cette médecine morale à laquelle on tend, avec grande raison, à revenir de nos jours. Il fut plus que le médecin, il était devenu le meilleur ami du romancier, auquel il prodigua jusqu'à la fin ses soins empressés.

pension naturelle de l'homme au sommeil, venait de prendre un nouveau et fatal développement.

Et comme autant de conséquence de cette lésion, une respiration courte, haletante, lui interdisait tout mouvement ; sa parole, autrefois si soudaine et si vive, était entrecoupée et saccadée ; sa vue, jadis si nette et si étendue, au physique comme au figuré, semblait s'être couverte d'un voile et lui faisait craindre de ne pouvoir, à l'avenir, transcrire lui-même sa pensée.

En présence de si redoutables accidents et malgré une confiance qui voulait rester excessive, nous voulûmes appeler au secours de cette grande intelligence en péril, nos collègues Fouquier, Roux, Louis et Rayer.

A plusieurs reprises, on put espérer toucher à une convalescence, de nature à faire illusion au malade lui-même, et surtout au cœur si noble et généreux et si élevé qui venait de s'identifier à cette grande destinée littéraire.

Mais la science qui avait diagnostiqué tout d'abord la complication d'une profonde albuminerie, ne pouvait plus voir là que des trêves.

Ces bons instants, ou plutôt ces moins mauvais moments, rendaient à l'âme de M. de Balzac toute sa force, à son esprit toute son étendue : aussi, Dieu seul sait-il combien on a perdu à n'avoir point recueilli les conceptions nouvelles, les caractères créés, les plans imaginés dont s'imprégnait sa parole, et que, pour la première fois, sa plume ne pouvait plus buriner.

Au milieu de pareils désordres organiques, M. de Balzac, qui de tout temps avait compris toute la destinée de l'homme, désira s'associer aux entretiens d'un digne ministre de Dieu, dans la bouche duquel la religion n'était que la plus haute expression de l'intelligence de l'univers. Combien était navrante cette sérénité d'un homme qui, jeune encore, voyait se rompre pour lui le cours d'une renommée laborieusement acquise au prix de trente années

Cher & bon Docteur — La
au côté droit est devenu de pl
que les lavemens n'ont fait q
véritablement d'une manière t
bien peine de venir le voir apr
souffrir s'il me l'a demandé
attendons avec la plus grande
désangeait de venir, ôtez m
faire, car en vérité je perds
au chagrin   Je n'a pas be
quelle reconnaissance je
Vtre de la mort

LETTRE DE Mme H. DE BAL
(*Communiquée par Mme la b*

que mon mari respect

plus intense, Il semblerait

accroître, et il souffre

ble — J'oserais donc

désir, et il doit beaucoup

mer — Nous vous

tienne, de cela vous

moins ce qu'il doit

au milieu de tous

de vous dire avec

ses devoirs à la

DOCTEUR NACQUART

e-Fontenay-Nacquart).

de veilles et d'études ; l'espérance de pouvoir compléter son œuvre et, plus que tout cela, le bonheur intérieur qu'il venait de conquérir.

Quelques aberrations passagères, mais rares encore, ne tardèrent pas à suspendre parfois cette intelligence et à l'étonner lui-même, car il se cherchait au retour.

Le mal fit bientôt des progrès tels que les inspirations d'une âme aussi ardente par affection, non plus que les soins les plus incessants de l'art, agrandis encore par le dévouement, ne pouvaient plus retenir une vie qui s'échappait.

M. de Balzac mourait dans la nuit du 18 au 19 août 1850.

Docteur NACQUART.

Avant que se soient déclarés les premiers symptômes de la maladie qui devait avoir un dénouement mortel, on ne relève dans la vie de Balzac que des épisodes morbides sans importance.

En 1832, l'année du choléra, Balzac avait été victime d'un accident de voiture, dans des circonstances qui ont été, ailleurs, inexactement rapportées (1).

Mme de Girardin possédait, à cette époque, un tilbury ; elle voulut l'essayer dans les Champs-Elysées, alors la promenade à la mode. A peine était-il en marche que le véhicule chavirait ; la jeune femme eut la main contusionnée par un frôlement des roues.

(1 Cf. *Balzac et ses amies*, par G. FERRY.

Peu de temps après, Balzac tombait en avant, sur le sol, presque à l'endroit même (1) où Mme de Girardin avait fait une chute si malencontreuse. Sa figure enfla et il dut garder quelques jours la chambre, assez pour l'empêcher d'assister à une soirée donnée pour célébrer l'anniversaire de son admiratrice et amie. Il s'en consolait, en songeant que ce n'était pas le choléra et que personne ne pourrait dire : « M. de Balzac a le choléra, nous allons le perdre ! » (2).

Plaisanterie à part, il fut plus malade qu'il ne voulait l'avouer, et, pour la première fois de sa vie, il fut « saigné très copieusement » ; il lui fut ordonné « de ne pas écrire et même de ne pas penser, de demeurer dans un calme parfait ». Il conservait des suites de son accident, encore un mois plus tard, « quelques contusions, principalement au bras gauche ».

(1) Voici la lettre que Balzac adressait à Mme Emile de Girardin, le 31 mai 1832 :

« Nous étions, Madame, destinés l'un et l'autre à connaître les effets du tilbury dans tous leurs développements ; et, non loin de ce même endroit où vous fûtes si indélicatement traitée, j'ai été mis en contact avec les héroïques pavés de juillet. Cette tête, cette belle tête, enfin cette tête... que vous connaissez, a porté de la manière la plus malheureuse, et je ne sais si quelque rouage de la mécanique ne s'est pas détraqué dans mon cerveau. »

(2) V. la *Correspondance de Balzac*, t. I, p. 146.

Cette année, il joua positivement de malheur. Il avait entrepris le voyage de Paris à Lyon ; en ce temps-là, on parcourait environ une lieue par heure, avec les diligences qu'ont connues nos pères. Balzac était juché à l'impériale. A Thiers, en voulant regagner son poste élevé d'observation, le pied lui glissa sur le marche-pied d'en haut et le fer lui fit « un petit trou à l'os de la jambe droite ».

Il a conté lui-même sa mésaventure, dans une lettre qu'il écrivait d'Aix, au mois de septembre (1832) :

En montant sur l'impériale, mandait-il à Mme Zulma Carraud, à Angoulême, au moment où j'avais lâché les cordons de cuir à l'aide desquels on se hisse, les chevaux sont partis et je suis tombé ; mais, en tombant, j'ai ressaisi une lanière et je suis resté suspendu. Le coup dont j'ai frappé la voiture, par suite de ce poids de quatre-vingts kilogrammes que nous avons constaté, a été violent, et le fer d'un marchepied m'a ouvert le tibia. Le pantalon, la botte, la blouse, tout a été coupé.

Je ne me suis fait panser qu'à Lyon ; aujourd'hui, je ne suis pas encore guéri ; mais l'escarre s'est formée après quatre bains ; je marche et, grâce aux soins des conducteurs, qui m'ont toujours fait un lit sur leurs impériales, j'irai bien dans deux jours. J'ai déjà pu aller au lac du Bourget en voiture.

C'était, en réalité, une fracture du tibia, avec plaie et esquilles, dont Balzac, malgré son optimisme apparent, dut reconnaître l'existence, sur le témoi-

gnage formel des médecins qui le soignaient. Le « bobo » du début s'était transformé en un abcès ; une escarre s'était produite et le diagnostic que nous venons d'indiquer s'était confirmé.

L'année qui suit, le romancier est de nouveau condamné à l'inaction : lecture, lettres, écriture, il lui faut se sevrer de tout cela, qui le fatigue, et « rester, comme Nabuchodonosor, sous forme de bête » (1).

Au mois de novembre suivant, il est repris de ses névralgies ; son docteur, les attribuant à un travail excessif, l'a menacé de l'inflammation du tégument des nerfs cérébraux (*sic*).

— Oui, docteur, lui a-t-il répondu, si je faisais excès sur excès ; mais, depuis trois ans, je suis chaste comme une jeune fille, je ne bois jamais ni vin ni liqueurs, mes aliments sont pesés et la recrudescence de ma névralgie apaisée venait moins de travail que de chagrin.

De son propre aveu, cependant, il est excédé de besogne. De minuit à midi, il compose ; de midi à 4 heures, il corrige des épreuves ; à 5 heures, il dîne ; à 5 heures et demie, il est au lit ; il se réveille à minuit… et il recommence !

Les effets de ce labeur intensif ne se font pas attendre : il tombe dans un état de prostration qui ne laisse pas que de donner de grandes inquiétudes

(1) *Revue de Paris* (1894), lettre du 29 mai-1er juin 1833.

à son entourage et au bon docteur Nacquart, qui lui fait d'amicales remontrances :

— Vous mourrez, lui dit-il, comme Bichat, comme Béclard, comme tous ceux qui ont abusé, par le cerveau, des forces humaines, et ce qu'il y aura d'extraordinaire en vous, c'est que vous, vous le plus énergique *interdicteur* du mouvement, vous l'apôtre qui prêchez l'absence de pensée, vous qui prétendez que la vie s'en va par les passions et par les mouvements du cerveau, plus encore que par les mouvements corporels, vous serez mort pour avoir oublié les formules que vous formuliez !

Selon sa propre expression, la nature se vengeait du dédain qu'affichait Balzac pour ses lois. Ses cheveux tombaient à poignées et blanchissaient à vue d'œil. Comme il restait « souvent vingt-cinq heures assis », il s'empâtait manifestement.

Une congestion cérébrale, légère, ne lui servit pas d'avertissement ; il continua à rester à sa table de travail plus de vingt-quatre heures sans désemparer.

Au mois de septembre 1835, Balzac se plaint d'une douleur au côté droit, qu'il soigne par des bains, en attendant qu'il consulte… la somnambule !

En juin 1836, il éprouve un nouveau « coup de sang » ; il perd parfois le sens de la verticalité et, jusque dans son lit, il lui semble que sa tête tombe tantôt à gauche, tantôt à droite, en équilibre insta-

ble. Quand il se lève, il est « comme emporté par un poids énorme qui serait dans la tête ». Il comprend, ajoute-t-il, « comment la continence absolue de Pascal et ses immenses travaux l'ont amené à voir sans cesse un abîme à ses côtés et à ne pouvoir se passer de deux chaises de chaque côté de la sienne » (1).

Trois années se passent sans rien de notable.

Le 2 juin 1839, Balzac manque de se casser la jambe. Il habitait alors sa propriété des Jardies ; en allant voir les dégâts produits par un orage, le pied lui a glissé : tout le poids de son corps a porté sur le pied gauche, « qui s'est tordu sous la masse et tous les muscles qui enveloppent la cheville se sont violemment écartés et ont craqué avec un grand bruit » (2).

La douleur lui fait croire qu'il avait la jambe cassée ; le chirurgien de Versailles, accouru auprès de lui, l'assure qu'il en a pour quinze jours au moins à garder le lit ; il le gardera quarante jours (3).

Le 10 mai 1840, Balzac fait savoir à son habituelle correspondante qu'il est, à nouveau, alité, chez sa

(1) Lettre à Mme Hanska, octobre 1836.

(2) V. l'autographe reproduit p. 97.

(3) Lettre à Mme Hanska (*Revue de Paris*, 15 février 1899).

sœur, « depuis le surlendemain de la représentation de *Vautrin* ». Son mal était une atteinte de névralgie cérébrale, causée par un coup d'air reçu sur le chemin de fer » (1).

L'année d'après, il va en Touraine et en Bretagne, pour se reposer. A son retour, le docteur Nacquart le condamne « à un bain de trois heures par jour, à boire quatre pintes d'eau, à ne pas se nourrir », attendu que « son sang se coagulait ».

Au début de 1844, Balzac consulte le docteur Roux, qui lui conseille le voyage à pied, comme le seul moyen de faire cesser la disposition qu'a son organisme cérébral à s'enflammer.

A la congestion du cerveau vient bientôt s'ajouter la congestion du foie : il habitait alors Passy, dans cette maison que l'on a transformée en un Musée, qui a été récemment inauguré. Il devait y être, bientôt, repris de ses névralgies, qui nécessitèrent l'application de sangsues et de vésicatoires.

Son médecin le suppliait de mettre au moins quelque intervalle entre ce qu'il appelait ses « débauches de cervelle ». — « Cela finira nécessairement par quelque chose de fatal », lui prédit-il ; « vous y crèverez », lui dit-il brutalement un jour, si vous ne vous reposez !

(1) *Revue de Paris*, ann. cit., 1er mai, p. 88.

M



Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement, de Monsieur Honoré **DE BALZAC**, décédé le 18 août 1850, à l'âge de 51 ans, en son domicile, rue Fortunée n° 14, qui auront lieu le mercredi 21 courant, à 11 heures du matin, en l'église Saint-Philippe-du-Roule, sa paroisse.

On se réunira à la Chapelle du quartier Beaujon, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 193.

De Profundis.

De la part de Madame Eve DE BALZAC, née Ctesse RZEWUSKA, sa Veuve, et de toute la famille.

(*Bibliothèque de la Ville de Paris*)

LETTRE DE FAIRE-PART DU DÉCÈS DE H. DE BALZAC

Balzac convient lui-même que la mémoire des noms lui échappe ; qu'il cherche dans la conversation, très péniblement parfois, les substantifs, et que le repos lui serait nécessaire ; mais il a des dettes, il faut les payer et le forçat reprend sa chaîne !

Le romancier reste dans son pavillon de Passy, jusqu'en 1848, époque à laquelle il va rejoindre à Wierzchownia celle qu'il a résolu de lier à sa destinée. De cette résidence, il écrit à sa mère qu'il vient d'avoir une bronchite, qui est venue compliquer « l'affection chronique que traite le docteur. Maintenant, il n'y a plus que les mouvements de haut en bas et les mouvements de bras qui déterminent des étouffements ». Il peut marcher et même monter sur des collines, sans trop de peine (1).

Ce sont les premiers signes (2) de l'affection car-

(1) Lettre à Mme de Balzac mère (6 nov. 1848).

(2) Balzac attribuait sa maladie de cœur à la secousse qu'il avait ressentie à la suite de la Révolution de 1848 ; du moins peut-on l'inférer de cette lettre à Mme Surville : « ...Je reste ici cloué par la maladie. Hélas ! j'ai payé tribut à 1848, comme tous ceux qui en sont morts ou qui en mourront ! Seulement, mon tempérament de taureau donne du fil à retordre à la souveraine de l'humanité : je fais partie de l'opposition qui s'appelle la vie. A la suite des chagrins de février, qui a sapé fortune et littérature, il s'est déclaré chez moi, pendant que j'étais à Saché, une hypertrophie du cœur (tiens cela secret pour ma mère !) ...Les atrocités de la dame que tu sais ont été l'origine du mal ; puis les désastres de 1848, qui m'a

diaque qui devait terrasser Balzac moins de deux années plus tard.

En février 1849, Mme Hanska se rendait à Kiew, où les affaires réclamaient sa présence. Balzac était du voyage. Le froid était intense, comme en 1812. Le romancier fut repris d'un rhume violent, qui le fit cruellement souffrir. Pendant vingt jours, il dut garder la chambre à Kiew.

Ce rhume malencontreux obligea Balzac à suspendre le traitement de sa maladie de cœur. Alors, les étouffements le reprirent, compliqués d'un affaiblissement total du système musculaire (1). Un mou-

emporté soixante mille francs de travaux sur lesquels je comptais... » La maladie s'était aggravée, il le reconnaissait, sous l'influence du climat meurtrier de la Russie.

« ...Cette horrible maladie, horrible pour un homme de ma vivacité (car est-ce vivre que de prendre garde à tout, à la moindre expression de sentiment, à une parole trop vive, à un pas trop rapide ?) s'est compliquée, depuis quinze jours, du tribut que je paye au climat. Jusqu'à présent, je n'avais pas ressenti les influences de ce climat asiatique. C'est effrayant ! j'ai des migraines tous les jours, je dors avec des maux de tête continuels. Ici, chaleur et froid, tout est excessif. L'Asie nous envoie des vents chargés de principes tout autres que ceux de l'atmosphère européenne. »

(1) Il écrivait à sa sœur, le 3 mars 1849 : « L'hiver ne nous a pas épargnés ici : nous avons eu les froids de 1812, et j'ai été pris, à Kiew, d'un quatrième rhume qui m'a fait longuement et cruellement souffrir ; le traitement de la maladie de cœur et du poumon étant interrompu, je n'avais plus de force, car la période où j'en suis est un affaiblissement total du système musculaire dans ces deux organes. De là ces



(*Musée d'Alençon*)

BALZAC SUR SON LIT DE MORT

vement brusque, une parole dite sur un ton trop haut, lui causaient de pénibles souffrances.

On revint à Wierzchownia en mars 1849. L'écrivain se remit entre les mains du docteur Knothé, pour le traitement de cette maladie de cœur qui offrait tous les caractères d'une hypertrophie.

Le docteur Knothé était établi à Wierzchownia, où son père exerçait en même temps que lui (1). C'était l'un des meilleurs élèves du fameux Franck, et Balzac paraissait avoir une absolue confiance en ses lumières.

Le praticien avait reconnu, chez son célèbre patient, outre une lésion du cœur, des points congestifs au poumon ; par surcroît, il s'était greffé sur le

étouffements à propos de tout, même d'une parole dite sur un ton trop élevé. Pourtant, ce dernier rhume tire à sa fin, et nous allons tâcher maintenant de remédier à cette atonie musculaire ; autrement, le voyage serait bien difficile. Déjà l'état où je suis m'oblige à prendre un domestique, étant, quant à moi, incapable de porter un paquet et de faire des mouvements tant soit peu violents. »

(1) Les deux docteurs Knothé ont donné leurs soins à Balzac ; mais tandis que le père laissait entrevoir la guérison, le fils, « imbu de nos idées françaises », tenait son cas pour désespéré. Le traitement infligé à Balzac paraît assez singulier ; on lui faisait prendre deux fois par jour du citron pur, ce qui détermina des vomissements, qui firent renoncer à ce bizarre remède. Le docteur Knothé lui fit, plus tard, absorber une mixture (?) « quatre fois dans la journée, les jours pairs, et deux fois une poudre, les jour impairs », sur la composition desquelles nous ne sommes que très imparfaitement renseignés.

croyez, au p...
au monde, ne p...
sincèrement a...
de votre double...
une Cappellini...
en foi en votre...
adieu mon...
noble ami...
d'âme et mill...
cœur

Ysabel...

AUTOGRAPHE DU...

(Communiqué par Mme la...

ntaly. Que personne
ur ait plus
récier les délicatesses
e souvenir. Les miens
ous j'ai toujours
reconnu.
glorieux et
ille expression
tendresse de
Nacquart

ÉDECIN DE BALZAC
onne de Fontenay-Nacquart).

tout une ophtalmie (1) et des accès de fièvre intermittente !

Trente-quatre jours durant, Balzac a vécu dans l'appréhension d'une fièvre cérébrale imminente ; enfin, il est guéri de cette atteinte au cerveau ; mais les remèdes employés ont retardé la guérison des poumons et du cœur, qui ont regagné en mal le terrain que le traitement leur avait fait perdre (2).

A ce moment, il n'a qu'une hantise, la crainte d'avoir la maladie dont est mort Frédéric Soulié : heureusement l'Esculape de Wierzchownia est là pour le tirer d'affaire (3).

Sur ces entrefaites, la fille de Mme Hanska contracte la rougeole ; le départ de Balzac pour la France s'en trouve retardé. Grâce à une médication énergique, le docteur Knothé met son malade en état d'entreprendre le long voyage qui doit le ramener des steppes de l'Ukraine aux rives de la Seine.

Le 15 mars 1850 est un jour de grande joie pour le pauvre patient : on bénissait à l'église paroissiale de Berditchef l'union de Mme de Hanska avec

(1) Dans une lettre à sa mère, du 14 septembre 1849, il se plaint d'avoir toujours « la respiration crépitante », et ajoute que ses yeux sont devenus faibles, par suite de la maladie et du mode de traitement.

(2) Cf. lettre à Mme Laure Surville (20 octobre 1849).

(3) *Correspondance de Balzac*, p. 416.

M. Honoré de Balzac. En annonçant l'heureuse nouvelle à sa sœur, ce n'est pas de sa santé, pourtant bien chancelante, qu'il se préoccupe, l'infortuné grand homme, qui se sait pourtant mortellement frappé ; il n'a qu'un souci, c'est la maladie de sa femme.

Malheureusement, écrit-il à sa sœur chérie, elle est, depuis plusieurs années, atteinte d'une affection des plus douloureuses, une goutte arthritique qui travaille la lymphe, maladie dont est morte sa mère, mais qui peut encore se guérir. Les pieds et les mains enflent au point de ne pas lui permettre de remuer les doigts et de marcher. Il y a certitude de guérison à Paris, car elle y pourra faire de l'exercice — ce qui n'est pas possible ici pendant six mois de l'année — et suivre un traitement déjà prescrit par Chélius, de Heidelberg, et Hedenius, de Dresde, deux célèbres docteurs allemands.

Quant à lui, il s'apprête à rentrer en France, ayant hâte de retrouver les bons amis qui l'attendent et qu'il n'oublie pas au milieu de ses souffrances (1).

Ceux qui n'avaient pas vu Balzac depuis près de

(1) De Dresde, le 11 mai 1850, il écrivait au docteur Véron : « ...J'ai une maladie nerveuse qui s'est jetée sur les yeux et sur le cœur ; je suis dans un état affreux pour un homme nouvellement marié ; mais il y a, dans cette misérable affaire, une compensation, c'est que je puisse me rappeler à votre bon souvenir à travers mon voyage. Mille amitiés et à bientôt ; je vous remercierai moi-même dans les Tuileries, car je ne peux pas monter plus de vingt marches, le cœur s'y oppose. J'espère que vous et le *Constitutionnel*, vous allez bien. » *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, t. I.

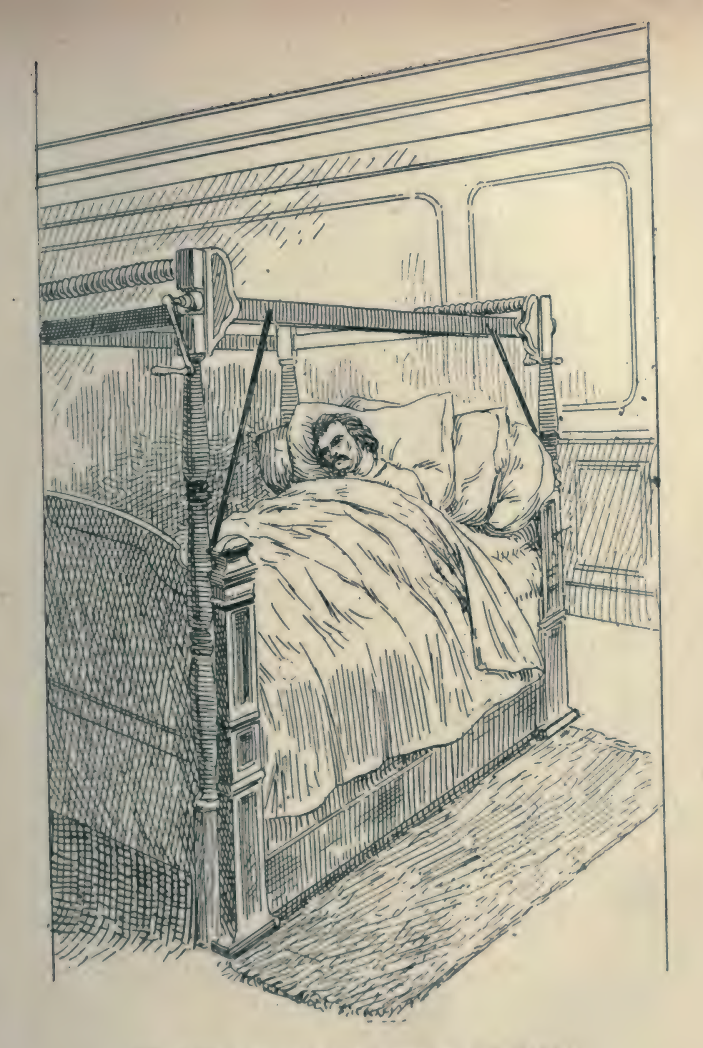
deux ans qu'avait duré son absence durent le trouver considérablement changé : il n'était plus que l'ombre de lui-même ! Outre qu'il avait beaucoup maigri, son visage était d'une pâleur spectrale. Seuls, les yeux avaient conservé leur vivacité.

Les deux époux étaient arrivés à Paris dans le mois de mai (1850). Ils se faisaient une fête de rentrer dans ce délicieux hôtel de la rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac), où le génial écrivain allait enfin jouir de la tranquillité d'esprit et de la paix du cœur que la fortune et l'amour lui assuraient désormais. Quelle désillusion l'attendait !

Et d'abord, ce fut tout un drame que l'arrivée.

« Il était tard, a conté M. de Lovenjoul (1), dans une page inoubliable, lorsque Balzac et sa femme arrivèrent en voiture devant la porte de leur logis. Cependant, à leur véritable effroi, malgré les coups de sonnette les plus retentissants, personne de l'intérieur ne se présenta pour leur ouvrir et les recevoir. La maison, pourtant, était habitée, puisque, à travers les vitres des fenêtres, on pouvait voir toutes les pièces illuminées et ornées de fleurs. Malgré l'heure avancée et l'épuisement des voyageurs, il fallut donc chercher un serrurier et quand ils purent enfin pénétrer chez eux, un étrange spectacle s'offrit à leurs yeux : entre le départ de la mère et

(1) *Un Roman d'amour.*



LIT DANS LEQUEL EST MORT H. DE BALZAC

(Dessin à la plume de G. Payraud)

l'arrivée du fils, le domestique qui gardait la maison et attendait ses maîtres était devenu subitement fou !... »

A dater de ce moment, la vie de Balzac ne sera qu'une agonie prolongée. L'amélioration passagère obtenue par le traitement du médecin russe n'avait été que de courte durée ; les suffocations étaient revenues, ainsi que la bronchite et l'engorgement hépatique.

Fatale inspiration, on conseilla au malade d'aller respirer l'air salin : il partit, avec Mme de Balzac, pour Biarritz. Une rechute, plus grave que les précédentes, le mit à deux doigts de la fin.

Le 20 juin, il écrivait à Théophile Gautier qu'il était « à l'état de momie, privé de la parole et du mouvement ». Néanmoins, il continuait à s'illusionner, bien que les remèdes n'eussent plus d'action sur son corps usé, voué à une mort prochaine.

Toutefois, de vagues pressentiments l'agitaient ; il exigea de son médecin qu'il lui fît connaître la vérité sur le temps qui lui restait à vivre.

Alors se produisit, entre l'homme de science et l'illustre écrivain, une scène profondément pathétique, dans sa simplicité tragique (1).

(1) V. le *Figaro* du 20 août 1883, où l'on trouvera le récit détaillé de cette entrevue, par Arsène Houssaye. Tout réel que semble être le fond du récit, la transcription en est peut-être un peu trop... ingénieuse.

Tout espoir devait être abandonné ; l'homme de science avait prononcé le suprême arrêt. Balzac avait non pas un mois, non une semaine, non une journée : quelques heures seulement lui restaient pour prendre ses dispositions.

Ce fut un effondrement ; nul doute que cette annonce brutale ait contribué à précipiter le dénouement. Il se sentit désormais condamné sans retour.

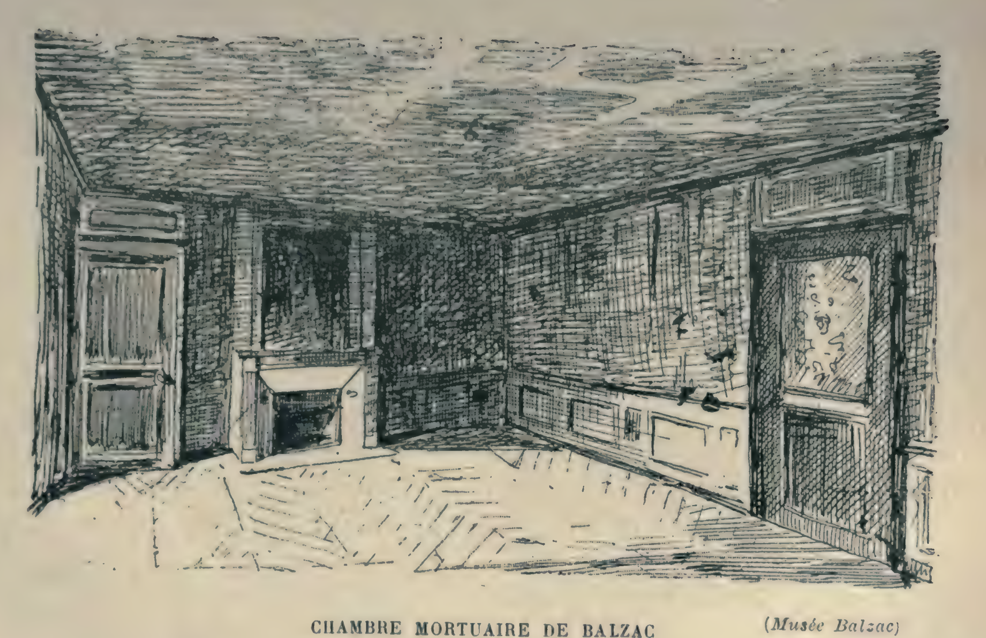
Une des dernières visites que reçut le moribond fut celle de Victor Hugo. Le poète de génie s'est improvisé, pour la circonstance, reporter ; mais quel reportage équivaudrait à ces lignes d'une émotion si poignante (1) :

Le 18 août 1850, ma femme, qui avait été dans la journée pour voir Mme de Balzac, me dit que M. de Balzac se mourait. J'y courus...

Le 18 août, j'avais mon oncle, le général Louis Hugo, à dîner. Sitôt levé de table, je le quittai et je pris un fiacre qui me mena avenue Fortunée, n° 14, dans le quartier Beaujon... Je sonnai... La rue était déserte. On ne vint pas. Je sonnai une seconde fois. La porte s'ouvrit. Une servante m'apparut avec une chandelle.

— Que veut monsieur ? dit-elle. Elle pleurait. Je dis mon nom. Elle me fit entrer au salon qui était au rez-de-chaussée... Une autre femme vint qui pleurait aussi et qui me dit : — « Il se meurt. Madame est rentrée chez elle. Les médecins l'ont abandonné depuis hier. Il a une plaie à la jambe gauche. La gangrène y est. Les médecins ne savent ce qu'ils font. Ils disaient que l'hydropisie de Monsieur

(1) V. Hugo, *Choses vues*, pp. 283 et suivantes.



8 CHAMBRE MORTUAIRE DE BALZAC *(Musée Balzac)*

était une hydropisie couenneuse, une infiltration, c'est leur mot, que la peau et la chair étaient comme du lard et qu'il était impossible de lui faire la ponction.

Eh bien, le mois dernier, en se couchant, Monsieur s'est heurté à un meuble historié, la peau s'est déchirée, et toute l'eau qu'il avait dans le corps a coulé. Les médecins ont dit : Tiens ! Cela les a étonnés et depuis ce temps-là ils lui ont fait la ponction. Ils ont dit : imitons la nature. Mais il est venu un abcès à la jambe. C'est M. Roux qui l'a opéré. Hier on a levé l'appareil. La plaie, au lieu d'avoir suppuré, était rouge, sèche et brûlante. Alors ils ont dit : il est perdu ! et ne sont plus revenus. On est allé chez quatre ou cinq inutilement. Tous ont répondu : il n'y a rien à faire... »

Victor Hugo avait demandé à voir l'agonisant. Après avoir traversé un corridor, monté « un escalier couvert d'un tapis rouge et encombré d'objets d'art », il aperçoit une porte ouverte ; il entend un râlement « haut et sinistre » : il est dans la chambre de Balzac.

Un lit était au milieu de cette chambre, un lit d'acajou, ayant au pied et à la tête des traverses et des courroies, qui indiquaient un appareil de suspension destiné à mouvoir le malade. M. de Balzac était dans ce lit, la tête appuyée sur un monceau d'oreillers, auxquels on avait ajouté des coussins de damas rouge empruntés au canapé de la chambre. Il avait la face violette, presque noire, inclinée à droite, la barbe non faite, les cheveux gris et coupés courts, l'œil ouvert et fixe... Il ressemblait ainsi à l'Empereur (*sic*).

Une vieille femme (c'était la mère du romancier), la garde et un domestique se tenaient debout des deux côtés du lit... *Une odeur insupportable s'exhalait du lit.*

Ce détail est à retenir. La gangrène poursuivait son œuvre de destruction et si nous nous en tenons à la description, merveilleuse de précision, du sublime reporter qui vient de nous livrer ses impressions *de visu,* nous arrivons à cette conclusion : qu'un *phlegmon gangréneux* fut le stade ultime de l'affection cardiaque à laquelle succombait Balzac.

C'est à ce diagnostic que s'arrête également notre distingué confrère, le docteur Arthur Galand (de Cambrai), dans une communication récente à la *Revue des Hôpitaux :*

Nous n'avons pas sous les yeux, écrit-il, le certificat de décès de l'auteur de la *Comédie humaine ;* mais, si nous nous en rapportons à la description, faite par sa servante, des symptômes objectifs de la maladie à laquelle succomba son maître, nous sommes tentés de conclure que Balzac mourut des suites d'un phlegmon gangréneux. Rappelons-nous, en effet, que « Monsieur s'est heurté — un mois auparavant — à un meuble historié », que « la peau s'est déchirée », que « la plaie au lieu d'avoir suppuré était rouge, sèche et brûlante » et enfin, « que la peau et la chair étaient comme du lard et qu'il était impossible de lui faire une « ponction ». Un regard sur le visage nous le montre terreux et grippé. La main est brûlante et toute en sueur. Ne sont-ce pas là les signes de l'infection gangréneuse, et « l'hydropisie couenneuse », « l'infiltration » des médecins de Balzac, ne vous paraissent-elles pas ressembler singulièrement au terrible phlegmon diffus ?

Quelqu'un a eu la curiosité de demander au pharmacien qui avait Balzac pour client, de lui confier,



(*Musée Balzac*)

MAIN DE BALZAC

les ordonnances *in extremis* qu'avaient prescrites les médecins. Voici « son dernier repas au banquet de la vie », comme s'exprime Arsène Houssaye :

Le malade, dans un repos absolu, prendra, toutes les heures, une cuillerée à café de la potion suivante :

« R. iodure de potassium 8 1/2 ; teinture de jusquiame, 5 ; idem de digitale, 5 ; sirop de salsepareille composé, 250. »

La seconde ordonnance ne contenait que... le remède cher à M. Purgon. La troisième était destinée à combattre les évanouissements, par de fréquentes inhalations d'éther sulfurique, et les étouffements, par les ballons d'oxygène. Il ne restait plus qu'à prescrire de « faire ouvrir les portes et les fenêtres, battre les tentures et les tapis, après avoir placé en plusieurs endroits de la chambre mortuaire, des assiettes bien remplies d'une solution phéniquée ».

Avant que la tombe se refermât à jamais sur sa dépouille mortelle, le sort réservait à Balzac une dernière ironie.

A peine eut-il rendu le dernier soupir, qu'on fit mouler sa main, qui était fort belle (1) : nous avons vu un de ces moulages entre les mains de M. Laurent Surville de Balzac, le propre petit-neveu du roman-

(1) V. à la page 109.

cier ; le regretté vicomte de Lovenjoul en possédait un autre, ainsi que la facture du mouleur (1).

Veut-on savoir comment, dans son mémoire, l'artisan désignait l'auteur de la *Comédie humaine,* qui avait rempli le monde de son nom pendant un demi-siècle ; qui avait, de son vivant, une réputation s'étendant bien au delà de nos frontières ; oui, sait-on comment cet ouvrier parisien — il habitait rue Montorgueil — avait désigné celui dont il avait pris l'empreinte ? Il l'appelait, non plus comte de Balzac, ainsi qu'on le nommait parfois ; pas même Honoré de Balzac, appellation dont sa vanité se contentait ; il avait écrit : *Monsieur Balsaque !...*

Ayez élaboré cent chefs-d'œuvre, pour qu'on déforme ainsi votre nom !...

(1) Cf. *Un Roman d'amour,* p. 108.

II

L'ŒUVRE

L'Hygiène de Balzac

Traçant le portrait de Balzac, Sainte-Beuve a écrit : « M. de Balzac avait le corps d'un athlète et le feu d'un artiste épris de la gloire ; il ne lui fallut pas moins pour suffire à sa tâche immense. Ce n'est que de nos jours qu'on a vu de ces organisations énergiques et herculéennes se mettre en quelque sorte *en demeure* de tirer d'elles-mêmes tout ce qu'elles pouvaient produire et tenir, durant vingt ans, la rude gageure. Quand on lit Voltaire, Racine, Montesquieu, on n'a pas trop l'idée de se demander s'ils étaient on non robustes de corps, et puissants d'organisation physique. Buffon était un athlète, mais son style ne le dit pas. Les écrivains de ces âges plus ou moins classiques n'écrivaient qu'avec leur pensée, avec la partie supérieure et tout intellectuelle, avec l'essence de leur être. Aujourd'hui, par l'immense travail que l'écrivain s'impose et que la société lui impose à courte échéance, par suite de la nécessité où il est de frapper vite et fort, il n'a pas le temps

d'être si platonique et si délicat. La personne de l'écrivain, son organisation tout entière s'engage et s'accuse elle-même jusque dans ses œuvres ; *il ne les écrit pas seulement avec sa pure pensée, mais avec son sang et ses muscles* (1). »

Si nous avons tenu à ne pas écourter la citation, c'est qu'on ne saurait mieux, et en moins de mots, définir l'hygiène de l'écrivain de ce siècle ; et non pas celle de l'auteur intermittent, de l'homme d'un seul livre, mais de celui qui, à l'exemple de Balzac, a entrepris une besogne surhumaine, et qui, comme Sisyphe, doit rouler chaque jour son rocher, pour asseoir et consolider les bases de l'édifice rêvé. Les constitutions les plus vigoureuses, les tempéraments les plus solides, ne sauraient résister longtemps à de tels efforts, et quand dans la lutte la matière est vaincue, l'homme succombe prématurément, comme l'architecte de la *Comédie humaine,* sans avoir achevé son œuvre.

Balzac, comme tous les grands travailleurs de la pensée, s'était imposé un règlement de vie, une discipline particulière, parce qu'il reconnaissait l'influence heureuse d'une répartition, qu'il croyait méthodique, des heures de travail et de délassement,

(1) *Causeries du Lundi,* t. II, p. 442.

d'une hygiène spéciale, en un mot ; bien spéciale, en effet, et qu'on ne saurait conseiller même à qui serait doué de la force de résistance nécessaire.

Nous ne voyons guère que Walter Scott et Lamartine qui aient surmené à ce point leur cerveau. Walter Scott succomba à ce travail forcené ; moins favorisé du sort, Lamartine se survécut à lui-même, offrant le triste spectacle d'une déchéance intellectuelle et d'une misère physiologique dignes de pitié.

Mais il y a un autre point de contact entre le romancier écossais et l'auteur des *Scènes de la vie privée*. Après le désastre de son éditeur, pour lequel il avait engagé sa signature, Walter Scott, afin de sauver son honneur, travailla vingt heures par jour, s'interrompant à peine pour prendre ses repas et goûter quelque sommeil. Balzac, lui aussi, sans cesse harcelé par les hommes d'affaires, fit des prodiges de travail, se lança dans les affaires de spéculation les plus fantastiques pour liquider ses dettes.

« L'argent, partout l'argent, l'argent toujours ; ce fut le persécuteur et le tyran de sa vie ; il en fut la proie et l'esclave par besoin, par honneur, par imagination, par espérance ; ce dominateur et ce bourreau le courba sur son travail, l'y enchaîna, l'y inspira, le poursuivit dans son loisir, dans ses réflexions, dans ses rêves, dissipa ses yeux, maîtrisa sa main, forgea sa poésie, anima ses caractères et ré-

pandit sur toute son œuvre le ruissellement de ses splendeurs. » (1)

C'est grâce à une volonté surhumaine, servie par un tempérament d'athlète et une réclusion de moine, que Balzac est arrivé à édifier le monument littéraire dont les proportions babyloniennes nous étonnent et nous déconcertent.

Avait-il quelque œuvre importante en train, pendant deux ou trois mois de suite il travaillait seize ou dix-huit heures sur vingt-quatre. Il n'accordait à l'animalité que six heures d'un sommeil lourd, couvulsif, amené par la torpeur de la digestion, après un repas pris à la hâte.

Il a raconté, à maintes reprises, comment il composait. Nous n'avons qu'à l'écouter parler.

« Je suis couché à 6 heures, avec mon dîner dans le bec et je dors jusqu'à minuit et demi. A 1 heure, Auguste me pousse une tasse de café à mon réveil, et je vais d'une seule traite, travaillant de 1 heure du matin à 1 heure après-midi. Au bout de vingt jours, cela fait joliment d'ouvrage ! »

« Je n'ai qu'une heure à donner au monde, écrivait-il dans une autre circonstance, de 5 à 6, pendant mon dîner. J'ai juré d'avoir ma liberté, de ne devoir

(1) Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire,* troisième édition, p. 53-54.

ni une page ni un sou et, dussé-je crever comme un mousquet, j'irai courageusement jusqu'à la fin. »

Il n'interrompait son labeur que pour mettre à jour sa correspondance ; encore dans ses lettres revenait-il sur l'objet constant de ses préoccupations : le travail forcené auquel il s'était volontairement condamné.

« ...Couché à 6 heures, après mon dîner, levé à minuit — mandait-il à Mme Hanska, qui deviendra plus tard Mme de Balzac — je suis là, penché sur cette table que tu connais, assis sur ce fauteuil que tu vois, à cette cheminée qui me chauffe depuis six ans, travaillant jusqu'à midi. Puis, viennent les rendez-vous d'affaires, les détails d'existence dont il faut s'occuper; puis, souvent à 4 heures, un bain; puis, à 5 heures, le dîner. Et je recommence intrépidement, nageant dans le travail, vivant dans cette robe de chambre blanche, à ceinture de soie, que tu devrais connaître. »

C'était une robe blanche de dominicain, robe de cachemire en été, de laine très fine en hiver, que le romancier se plaisait à revêtir. Pour avoir les jambes libres de leurs mouvements, il mettait un large pantalon à pied, de couleur blanche comme la robe.

Autour du corps il avait, en guise de ceinture, une large chaîne d'or, de Venise, à laquelle était suspendu un canif d'or, un plioir d'or, une paire de

ciseaux du même métal. Il était ainsi, « plus garrotté qu'un Scythe et resplendissant comme un mage ». Des pantoufles de maroquin rouge, richement brodées d'or, complétaient son costume d'intérieur.

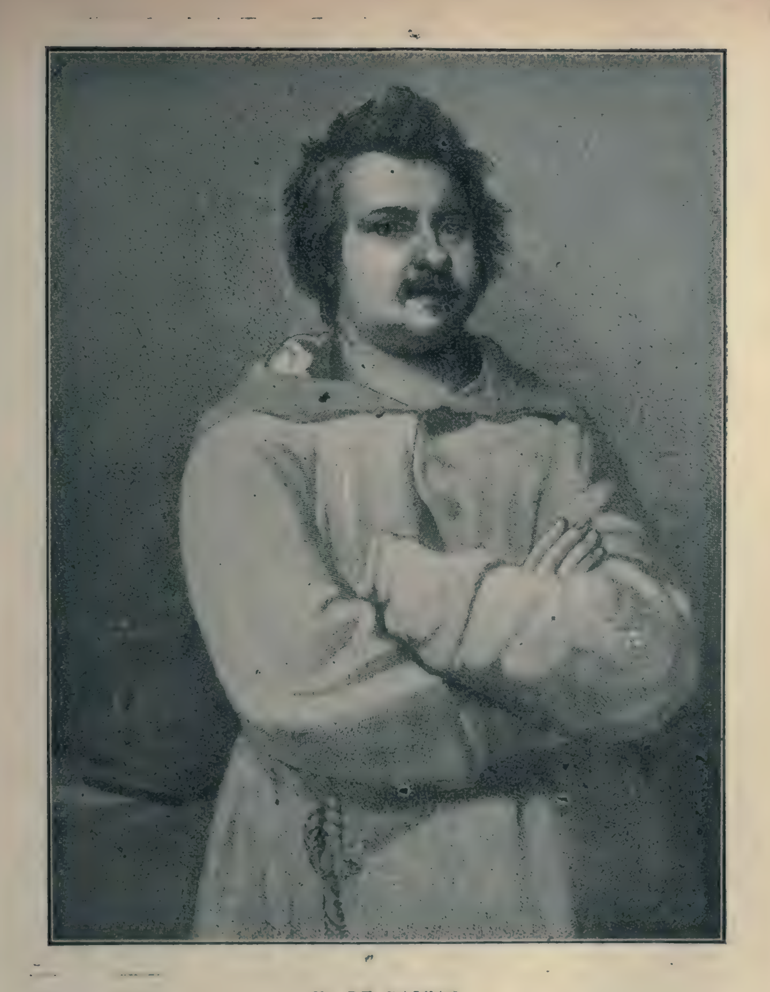
Ainsi accoutré, loin du monde et des bruits extérieurs, Honoré de Balzac pensait et composait, corrigeait et recorrigeait : le seul grincement de sa plume interrompait le silence de sa solitude monacale.

Parfois il s'arrêtait d'écrire, pour prendre un bain, dans lequel il restait une heure, plongé dans la méditation. De 8 à 9 heures, son éditeur était admis, pour lui remettre des épreuves ou en remporter, ou pour lui arracher quelques parcelles de manuscrit. Le travail de composition recommençait ensuite avec la même ardeur jusqu'à midi, heure à laquelle il déjeunait.

Le plus souvent, il se contentait d'œufs frais, à la mouillette, ne buvait que de l'eau et terminait ce repas frugal par une tasse de café noir, toujours sans sucre.

Il se départait de la rigueur de ce régime quand il avait un convive. Il feignait d'oublier qu'il l'avait invité et faisait comme s'il lui tombait des nues.

— Comment, c'est vous, s'exclamait-il d'un air joyeux ; vous allez partager mon omelette ; non, non, je n'admets pas de refus ! Et, rayonnant de



H. DE BALZAC

(D'après le portrait de Louis Boulanger)

bongarçonisme, si l'on peut hasarder ce néologisme, il entraînait l'invité dans son parc ; il lui en détaillait les pierres et les brins d'herbe. Puis il le ramenait dans la salle à manger, décorée, comme le bureau, de panneaux hypothétiques : *ici, un revêtement en marbre de Carrare ; là, une toile d'Eugène Delacroix,* etc. Les mets avaient, heureusement, un caractère moins illusoire. L'omelette était exquise ; les côtelettes cuites à point, les fraises parfumées à souhait dissipaient les appréhensions des premiers moments.

Le repas terminé, on apportait sur la table deux bouilloires, où chantait la vapeur de l'eau en ébullition. Balzac prenait aussitôt l'air grave. L'heure du café avait sonné.

Le café était, à son avis, l'excitant cérébral le plus efficace ; aucune œuvre intellectuelle ne pouvait être élaborée sans l'aide de ce précieux auxiliaire.

Il fallait l'entendre quand il dépeignait les effets de la liqueur chère à Voltaire et à Napoléon :

« ...Le café tombe dans votre estomac ; dès lors, tout s'agite ; les idées s'ébranlent comme les bataillons de la Grande Armée sur le terrain d'une bataille, et la bataille a lieu. Les souvenirs arrivent au pas de charge, enseignes déployées ; la cavalerie légère des comparaisons se développe par un magnifique galop ; l'artillerie de la logique accourt avec son train et ses

gargousses ; les traits d'esprit arrivent en tirailleurs ; les figures se dressent, le papier se couvre d'encre, car la lutte commence et finit par des torrents d'eau noire, comme la bataille par sa poudre noire... »

C'est en prenant force tasses de café qu'il se tenait éveillé ; mais il était persuadé que celui-ci n'agissait pleinement que si les diverses sortes en étaient choisies par un connaisseur et s'il était préparé par un véritable amateur — comme lui.

Balzac a donné diverses recettes pour faire du bon café, indiquant avec minutie les quantités et la température de l'eau, la durée de cuisson, etc. Il faisait valoir les avantages relatifs du café concassé à la turque, de l'infusion ou de la décoction. Il le conseillait, suivant les cas, à jeun ou à l'issue du repas.

Il ne s'en remettait à personne du soin d'acheter son café. Afin de n'être pas trompé sur la qualité, il avait la précaution d'acheter les trois cafés, dont le mélange constituait *son* café, dans trois quartiers différents : le Bourbon, rue du Mont-Blanc ; le Martinique, rue des Vieilles-Haudriettes ; le Moka, rue de l'Université ; les seuls endroits, disait-il, où ces espèces étaient vendues pures et non fraudées.

Ce n'était pas moins d'une demi-journée de courses à travers Paris ; mais un bon café valait bien ce dérangement.

Après le café, la boisson préférée de Balzac était le thé.

Ce thé, fin comme du tabac de Latakieh, jaune comme de l'or vénitien, répondait sans doute aux éloges dont Balzac le parfumait avant de vous permettre d'y goûter ; mais, véritablement, il fallait subir une espèce d'initiation pour jouir de ce droit de dégustation. Jamais il n'en donnait aux profanes. Aux fêtes carillonnées seulement, il le sortait de la boîte Kamtschadale où il était renfermé comme une relique et il le dégageait lentement de l'enveloppe de papier de soie couverte de caractères hiéroglyphiques (1).

Ce thé, proclamait-il pompeusement, est celui-là même qui est réservé au Fils du Ciel ! La Chine ne produit ce thé enchanté que dans une seule de ses provinces et cette province sacrée n'en fournit que quelques livres destinées à S. M. Impériale et aux fils aînés de son auguste maison. Par grâce spéciale, l'Empereur de la Chine en envoie, dans ses jours de largesse, par caravanes spéciales, quelques rares poignées au Czar de toutes les Russies et c'est par le ministre de cet autocrate que, de ministre en ambassadeur, il m'en est parvenu quelques feuilles... Un de ces envois, celui d'où procédait le thé

(1) *Balzac en pantoufles*, par Léon Gozlan.

jaune d'or donné à Balzac par le savant M. de Humboldt, avait failli rester en route : il était arrosé de sang humain ! Des Kirghises et des Tartares Nogaïs avaient attaqué la caravane russe à son retour, et ce n'est qu'après un combat long et acharné que celle-ci était parvenue à Moscou, sa destination.

L'histoire de ce véritable « thé des Argonautes » ne s'arrêtait pas là ; il fallait encore ouïr les mirifiques propriétés de ce produit qui n'avait pas son pareil. « Si l'on prend trois fois de ce thé d'or, assurait Balzac avec un imperturbable sérieux, on devient borgne ; six fois, on devient aveugle. » C'est ce qui faisait dire un jour à un de ses convives, qui ne manquait pas d'esprit et surtout d'esprit d'à-propos :

— Je risque un œil : servez !...

Au mois de mars 1833, Balzac écrivait à Mme Hanska : « ...Je ne bois que du café ; je n'ai jamais connu l'ivresse que par un cigare qu'Eugène Sue m'a fait fumer *malgré moi*... » Ce qui n'a pas empêché Lamartine, dans l'étude qu'il a consacrée à l'auteur de la *Comédie humaine,* d'écrire cette phrase : « (Balzac avait) les dents inégales, ébréchées, *noircies par la fumée du cigare*... (1) »

(1) Lamartine, *Cours de littérature,* CVIe entretien, 1864.

En réalité, Balzac, comme Gœthe, ne pouvait souffrir le tabac, sous quelque forme que ce fût ; dans maints de ses ouvrages, son aversion se manifeste contre les fumeurs et leur vice. Il est de Balzac, l'aphorisme : « Le cigare infeste l'ordre social » ; elle est de lui aussi, la phrase, si souvent citée, qui sert d'épigraphe au *Bulletin de la Société contre l'abus du tabac :* « Le tabac détruit le corps, attaque l'intelligence et hébète les nations ».

Ni Vautrin, ni Trompe-la-Mort, ni cet aigrefin de Rastignac, ni l'équivoque Rubempré n'ont été autorisés par le maître à allumer leur cigare ou leur pipe dans le monde où sa pensée les mène. Seul, Marsay a reçu la permission de fumer : « quant à de Marsay, il était occupé à fumer des cigares ! » Il faut que Balzac aime bien ce condottiere du dandysme, pour lui passer cette fantaisie.

Théophile Gautier (1) affirme que « Balzac anathématisait la pipe et prescrivait le cigare. Il n'admettait pas même le léger papelito espagnol. Le narghilé asiatique trouvait seul grâce devant lui, et encore ne le souffrait-il que comme *biblot* curieux et à cause de sa couleur locale... Sa *Théorie des Excitants* contient un réquisitoire en forme à l'endroit du tabac, et nul doute que, s'il eût été sultan comme

(1) *Balzac*, par Théophile GAUTIER, p. 146.

Amurath, il n'eût fait couper la tête aux fumeurs relaps et obstinés... »

Balzac était-il aussi tabacophobe que le bon Théo voudrait nous le faire entendre et, dans ses philippiques contre l'herbe à Nicot, n'imitait-il pas ce médecin du temps de Louis XIV qui, argumentant contre le *petun,* — un des noms que portait alors la drogue nauséeuse, — ne cessait de puiser d'amples prises dans une large tabatière ?

Un de nos confrères, bien âgé aujourd'hui, mais qui a conservé intacte la vivacité de la mémoire et de l'intelligence, comme dans ses jeunes ans, M. le docteur Tripier, nous contait, naguère, que Balzac était « le priseur le plus outrancier et le plus graveolent » qu'il eût jamais rencontré. A la salle d'exposition de l'Hôtel des Ventes, où il se rendait presque tous les dimanches, dans les environs de 1844, *on le sentait* avant de l'avoir vu déployer son immense mouchoir à carreaux bleus, et quel mouchoir ! « Dans la conversation, chacune de ses phrases était ponctuée d'une prise de tabac. Employait-il le tabac comme désinfectant ? L'ail n'eût pas pu lui plus mal réussir. »

Balzac aurait-il été tabacophile, et Lamartine, un de ses contemporains, aurait-il, par hasard, raison ? En tous cas, il ne semble pas que Balzac ait fait abus du tabac.



(*Musée Balzac*)

TABLE DE TRAVAIL DE BALZAC

Pas plus que du tabac, Balzac n'abusa d'un excitant autrement actif, le haschich. Gautier l'avait entraîné à l'Hôtel Pimodan, où lui fut présentée la confiture verte contenant l'extrait gras du chanvre indien. Baudelaire, qui était présent, a rapporté ce qui se passa (1).

Balzac prit la drogue, l'approcha de son gros nez aux ailes frémissantes, la flaira, puis, un moment partagé entre le désir d'en expérimenter les effets et la volonté de ne pas céder à la curiosité qui allait l'entraîner, il pratiqua l'abstention.

« J'ai résisté au haschich, écrivait-il à Mme Hanska ; du moins, je n'ai éprouvé aucun des phénomènes dont on m'avait parlé. Mon cerveau est si solide qu'il fallait, à ce qu'on m'a dit, que la dose fût plus forte. Néanmoins, j'ai entendu des voix célestes et j'ai vu des peintures divines... »

Balzac s'en tint heureusement là, et ne voulut plus recommencer l'expérience. Cette première épreuve l'avait à tout jamais guéri. Il s'était penché sur le mystère, et, au bord de l'abîme, il avait appréhendé la chute. Il avait le bon sens trop robuste pour ignorer qu'il ne pouvait retirer de l'usage de ces moyens

(1) Gautier a fait le récit de cette soirée dans ses *Portraits et Souvenirs littéraires* (Notice sur Baudelaire).

artificiels qu'une exaltation passagère, suivie d'une dépression prolongée.

Il était, en réalité, plutôt sobre, Balzac, et il aurait pu atteindre aux limites de l'extrême vieillesse, s'il n'avait abusé des veilles et s'il avait fait une consommation plus modérée du café, cette boisson intellectuelle par excellence. Sans le café, il eût pu devenir centenaire, écrivait un jour l'auteur d'*Emaux et Camées*.

C'est, je crois bien, encore Gautier qui a le plus contribué à accréditer cette légende — que Balzac ne démentait pas, bien au contraire — de la chasteté de l'auteur de *Béatrix*.

« Il nous prêchait, écrit Gautier, une étrange hygiène littéraire. Il fallait nous cloîtrer pendant deux ou trois ans, boire de l'eau, manger des lupins détrempés comme Protogène, nous coucher à six heures du soir, nous lever à minuit, et travailler jusqu'au matin... *vivre surtout dans la chasteté la plus absolue;* il insistait beaucoup sur cette dernière recommandation, très rigoureuse pour un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Selon lui, la chasteté réelle développait au plus haut degré les puissances de l'esprit, et donnait à ceux qui la pratiquaient des facultés inconnues. Nous objections timidement que les plus grands génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, ni même le plaisir, et nous citions des

noms illustres (1). Balzac hochait la tête et répondait : « Ils auraient fait bien autre chose sans les femmes ! » Toute la concession qu'il put nous accorder, et encore la regrettait-il, fut de voir la personne aimée une demi-heure chaque année. Il permettait les lettres : cela formait le style (2). »

Fidèle à ces principes, Balzac écrivit beaucoup aux femmes dans sa vie. Etait-ce seulement pour se former le style ? Nous serions plutôt disposé à croire que ses effusions étaient comme un dérivatif à son exubérance sentimentale (3).

Il faut pourtant rendre à Balzac cette justice que lui, d'ordinaire, si expansif quand il s'agissait de projets littéraires ou d'idées d'affaires, fut toujours

(1) Dans une lettre à Mme Hanska, Balzac disait, en parlant de Victor Hugo : « Il a beaucoup perdu de ses qualités, de sa force, de sa valeur, par la vie qu'il a menée. Il a considérablement aimé. » *Revue de Paris*, 1er mai 1899.

(2) *Balzac*, par Th. GAUTIER, p. 56-57.

(3) Balzac était, avant tout, un sentimental, ce qui n'exclut pas l'amour matériel. Il avait trente-trois ans, quand il écrivait à une de ses habituelles correspondantes, Mme Z. Carraud (il venait de corriger son roman de *Louis Lambert*) :

« Comme une ourse, j'ai léché mon petit... En somme, je suis satisfait. C'est une œuvre de profonde mélancolie et de science. Vrai, je mérite bien d'avoir une maîtresse et tous les jours mon chagrin s'accroît de n'en point avoir, parce que *l'amour, c'est ma vie et mon essence...* »

très discret sur ses amitiés féminines (1). De ce côté au moins, il ne pécha point par la fatuité (2).

Dans ses lettres à Mme Hanska, ainsi que l'a fait remarquer avec beaucoup de pénétration et de jugement le vicomte Sp. de Lovenjoul, un point surtout est soigneusement dissimulé.

« Balzac se garde de faire allusion, sans une raison majeure, aux héroïnes de ses autres aventures d'amour, dont il cache avec soin l'existence et le nombre. Leur multiplicité ne l'empêchait nullement, d'ailleurs, de se vanter, à l'occasion, d'une fidélité sans défaillance, aussi bien — quand l'argument lui semblait opportun —que d'une chasteté pratiquée pendant plusieurs années. Mais au même moment, dans ses confidences à sa sœur, il avouait... qu'il menait une existence bien différente ! Balzac tenta l'impossible pour créer la légende, trop bien établie aujourd'hui, de ses mœurs d'anachorète. Aussi répondit-il à chacune des nombreuses jalouses qu'il rencontra, et à toutes les jalousies qu'il éveilla sur sa route, en affirmant que sa vie était immaculée et sans tache, comme celle d'un cénobite. Il a toujours et partout, à propos de la fidélité qu'il assurait gar-

(1) Cf. dans les *Nouveaux Essais sur Balzac*, de M. Paul Flat, le chapitre : *Balzac féministe.*

(2) G. Ferry, *Balzac et ses amies*, p. 24.

der à ses amantes, essayé d'abuser de la crédulité de celles qui crurent conquérir son unique amour (1). »

C'est ce qu'avait dit, aux termes près, la sœur de Balzac, Mme Surville :

« Je crois qu'il aurait pu être le plus fat de tous les hommes, s'il n'en avait pas été le plus discret.

« Lui, si confiant pour tout ce qui le regardait, ne commit jamais aucune indiscrétion dans ses relations et gardait fidèlement les secrets des autres, s'il ne savait pas garder les siens (2). »

A la fin de la notice qu'elle consacre à son frère, Mme Surville, tout en reconnaissant que George Sand a rendu hommage au grand talent de Balzac, qui l'appelait son *grand frère George,* ajoute que l'auteur d'*Indiana* s'est trompée sur un seul point, sur l'extrême sagesse qu'elle attribue à Balzac : « Il ne mérite pas, ajoute-t-elle, cet éloge ; hors le travail qui primait tout, il aimait et goûtait tous les plaisirs de ce monde ».

Voici ce que George Sand avait écrit à ce propos :

Sobre à tous les égards, il avait les mœurs les plus pures ; ayant toujours redouté le désordre comme l'ennemi du talent, et chéri presque toujours les femmes uniquement par le cœur ou par la tête, même dans sa jeunesse.

(1) Vicomte de Lovenjoul, *Un Roman d'amour*, p. 62-63.

(2) *Balzac*, par Mme Surville, p. 196-197.

Il aimait la chasteté comme une recherche et n'attaquait le sexe que par curiosité. Quand il trouvait une curiosité égale à la sienne, il exploitait cette mine d'observations avec un cynisme de confesseur ; c'est ainsi qu'il s'exprimait sur ce chapitre. Mais quand il rencontrait la « santé de l'esprit et du corps », je répète son langage, il se trouvait heureux comme un enfant, de pouvoir parler de l'amour vrai et de s'élever dans les hautes régions du sentiment (1).

Les amours à fleur de peau ne tentaient pas le romancier, mais cela ne l'empêchait pas de se conduire, à l'occasion, en vrai disciple de Rabelais (2); quand on a écrit les *Contes drôlatiques,* on doit pouvoir soutenir vaillamment la lutte au jeu d'Eros.

Balzac a beau entonner des hymnes en l'honneur de la chasteté, nous avons de la méfiance (3). Cependant, n'est-ce pas dans *La Cousine Bette* que se trouve cet étonnant passage, véritable hosannah à la virginité :

Pour quiconque observe le monde social, ce sera toujours un objet d'admiration que la plénitude et la rapidité des conceptions chez les natures vierges. La virginité, comme

(1) *Balzac*, par J. Lemer, p. 185.

(2) V. dans le livre de M. de Lovenjoul, une lettre très significative de Balzac à sa sœur.

(3) Relisez les lettres si brûlantes à Mme Hanska, notamment celles des 11 mars et 30 juillet 1834. Jamais ne furent écrites dans notre langue d'épîtres plus passionnées.



MADAME SURVILLE, SŒUR DE BALZAC

(D'après une photographie appartenant à M. Laurent Surville de Balzac)

toutes les monstruosités, a des richesses spéciales, des grandeurs absorbantes.

La vie dont les forces sont économisées a pris, chez l'individu vierge, une qualité de résistance et de durée incalculable. Le cerveau s'est enrichi dans l'ensemble de ses qualités réservées.

Lorsque des gens chastes ont besoin de leur corps ou de leur âme, qu'ils recourent à l'action ou à la pensée, ils trouvent alors de l'acier dans leurs muscles, ou de la science infuse dans leur intelligence, une force diabolique, ou la magie noire de la volonté.

La virginité, mère des grandes choses (1).

Magna parens rerum,

tient dans ses belles mains blanches la clef des mondes supérieurs. Enfin cette grandiose et terrible exception mérite tous les honneurs dont l'entoure l'Eglise catholique (2).

Dans sa spirituelle, mais peut-être fantaisiste bio-

(1) Dans un autre endroit des œuvres de Balzac, nous avons cueilli les lignes qui suivent ; c'était décidément chez lui une idée fixe : « Appelez la vie au cerveau par des travaux intellectuels constants, la force s'y déploie, elle en élargit les délicates membranes, elle en enrichit la pulpe ; mais elle aura si bien déserté l'entresol, que l'homme de génie y rencontrera la maladie récemment nommée *frigidité* par la médecine. Au rebours, passez-vous votre vie aux pieds des divans sur lesquels il y a des femmes infiniment charmantes, êtes-vous intrépidement amoureux, vous devenez un vrai cordelier sans froc. L'intelligence est incapable de fonctionner dans les hautes sphères de la conception. La vraie force est entre ces deux excès. Quand on mène de front la vie intellectuelle et la vie amoureuse, l'homme de génie meurt comme sont morts Raphaël et lord Byron... »

(2) *Les Parents pauvres*, première partie : *La Cousine Bette.*

graphie de Balzac (1), Léon Gozlan a conté qu'un petit journal d'étudiants publia un jour une caricature tellement injurieuse pour l'auteur de la *Peau de chagrin*, de qui elle travestissait outrageusement les mœurs chastes et réglées, qu'il se fâcha sérieusement et déposa au parquet du procureur du roi une plainte en calomnie, en se portant partie civile. Il ne se décida à renoncer à la poursuite, que lorsqu'on lui eut fait comprendre qu'il fallait bien se résigner à subir les inconvénients inséparables de la notoriété.

Cette indignation n'était-elle pas un peu factice, et n'avons-nous pas le droit d'en sourire, sans être taxé d'irrespect, aujourd'hui qu'il n'est plus permis d'ignorer que Balzac se permettait parfois un accroc à des théories que, dans son for intérieur, il devait être le premier à juger bien absolues ?

(1) *Balzac chez lui*, par L. GOZLAN.

La Mégalomanie de Balzac

C'était à un dîner auquel assistaient Jules Sandeau, Gustave Planche et quelques autres écrivains du temps. La conversation vint à tomber sur la question de la propriété littéraire, et sur les contrefaçons et les plagiats dont les littérateurs français étaient victimes, faute d'une réglementation sérieuse.

« Oui, messieurs, s'écria un convive, nous tous, gens de lettres, nous devrions nous liguer pour faire cesser un tel scandale ! »

A ces mots : *nous tous, gens de lettres !* Balzac bondit sur sa chaise, éclata de rire, et foudroyant l'orateur : « Vous, monsieur, vous, homme de lettres ! s'écria-t-il. Vous osez vous comparer à nous ? Allons donc ! Vous oubliez avec qui vous avez l'honneur de siéger ici : avec les maréchaux de la littérature moderne ! » (1)

Cette anecdote, qui n'a jamais été controuvée, peint Balzac au naturel.

(1) *Gazette anecdotique*, 1879, t. I, p. 57-58.

L'orgueil de Balzac était immense, et, sous ce rapport, il n'est qu'un homme qui puisse lui être comparé, c'est Victor Hugo. Victor Hugo était dominé par une idée fixe : devenir le plus grand poète, le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps. Il n'admettait pas qu'il pût être enfermé dans des formes de gouvernement et de culte, où il n'eût pas le droit de tout dire et chance d'être ainsi le premier. « Pendant quelque temps, la gloire de Napoléon hante Victor Hugo. Mais vient le jour où Victor Hugo ne peut plus tolérer que quelqu'un ait une gloire égale à la sienne. Il ne dit pas : le génie c'est moi, mais il commence fermement à croire que tout le monde le dira (1) ».

Balzac, comme Victor Hugo, était convaincu que le public se trompait, quand le public ne ratifiait pas l'opinion que lui, Balzac, avait de ses œuvres (2);

(1) *L'homme de génie,* par C. LOMBROSO, p. 62-63.

(2) Le docteur A. Fournier a rapporté, dans son opuscule (*La Statue de Balzac à Tours*), cette anecdote qu'il tenait du baron Larrey :

« Dans une soirée littéraire, au milieu de nombreux admirateurs, alors qu'il lisait un de ses romans et débitait avec cet admirable talent de diction dont seul il avait le secret, tout à coup il s'arrête et, sans s'occuper de ceux qui l'entourent : « Que c'est donc beau ! », s'écrie-t-il, et il continue. Cette exclamation eût été assurément comme intempestive et fate, sortant de la bouche d'un autre que Balzac ; chez lui, au contraire, elle devenait le témoignage expansif d'une juste admiration pour son génie. »

loin de confesser ses torts, il était bien près de prendre son lecteur en pitié. Combien de littérateurs de la jeune école qui font leurs petits Balzac, sans avoir l'envergure du Maître ! Mais Balzac désarmait les plus prévenus par son ingénuité : sa vanité n'était jamais agressive.

Chacun sait, écrit de lui G. Sand (1), comment la conscience de sa grandeur débordait chez lui, comment il aimait à parler de ses ouvrages, à les raconter. Ingénu et bonhomme, il demandait des conseils aux enfants, mais il n'attendait jamais de réponse, ou bien s'en servait pour la combattre avec toute l'obstination de sa supériorité. Il parlait toujours de lui, de lui seul, mais très bien. Un soir, ayant une belle robe de chambre neuve, il voulut sortir ainsi habillé, une lampe à la main, pour exciter l'admiration du public... (2).

Ne fut-il pas un temps où il se montra « dans un riche équipage, un coupé conduit par un corpulent cocher à la riche livrée couleur marron, à boutons

(1) *Histoire de ma vie*, t. V, ch. IX.

(2) « Le Balzac qui a vécu parmi nous, l'auteur de tant d'histoires si finement variées, se complaisait à des excentricités qui n'annonçaient pas toujours un homme de son mérite. Causant un soir au foyer public de l'Opéra avec les Gens de lettres dont je faisais partie, il s'interrompit tout à coup pour dire : « *Quand je pense que, pendant que je suis ici, trois cents bougies brûlent chez moi.* » On n'y fit d'abord pas attention; mais, sur la récidive, une gageure s'engagea, d'après laquelle, vérification faite, cinq cents francs furent jugés légalement acquis par Balzac (1829). » Ch. MAURICE, *Hist. anecd. du Théâtre*, t. I, p. 417.

dorés, rehaussés des initiales H. B., surmontées de l'écu des d'Entraigues (1), avec un groom qu'il avait fait venir exprès de Lilliput pour porter ses messages ? » (2)

Il s'admirait naïvement et publiquement : « Vous me ressemblez, disait-il à Champfleury ; *je suis content pour vous de cette ressemblance* ». Et il ajoutait : « Il n'y a que trois hommes à Paris qui sachent leur langue : Hugo, Gautier et moi ». (3)

Quand, dans ses lettres, il parle de ses romans, il les qualifie modestement de *chefs-d'œuvre*.

Par une singulière aberration, il n'estimait pas à leur valeur deux de ses romans, peut-être les meilleurs : *Le Père Goriot* et *Eugénie Grandet*. Lorsqu'on lui reprochait cette injustice : « Laissez-moi donc, disait-il, ceux qui m'appellent le père d'*Eugénie Grandet* veulent m'amoindrir. Certainement c'est un chef-d'œuvre, mais un petit chef-d'œuvre ; ils se gardent bien de nommer les grands. »

(1) « On sait que Balzac prétendait descendre des Balzac d'Entraigues ; quelqu'un lui disait un jour : « Mais vous savez que c'est une plaisanterie, que vous n'avez aucun rapport avec les d'Entraigues ? » — « Tant pis pour eux », répondit-il, avec un ton de grandeur satisfaite. » Armand BASCHET, *Balzac* p. 150. « C'est par un sentiment de vanité mesquine qu'il avait ajouté à son nom la particule, à laquelle il n'avait aucun droit. » Edmond BIRÉ, *Honoré de Balzac*, p. 85-91.

(2) *Souvenirs sur Balzac*, par WERDET.

(3) TAINE, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, p. 62.

Encore avec sa mère se montre-t-il réservé, mais dans ses épanchements fraternels, il ne se contient plus :

Tu as raison, de par Dieu ! Ces livres-là font vivre ! disait-il un jour à sa sœur qui lui prodiguait ses encouragements.
D'ailleurs, l'aveugle hasard n'est-il pas là ?... Il peut protéger un Balzac aussi bien qu'un imbécile, et il n'est pas difficile même d'inventer ce hasard !
Qu'un de mes amis millionnaires (et j'en ai), ou qu'un banquier ne sachant que faire de son argent, vienne me dire : « Je connais votre immense talent et vos soucis, il vous faut telle somme pour être libre, acceptez-la sans crainte, vous vous acquitterez, votre plume vaut mes millions !... *Il ne faut jamais que cela, ma chère !...*

Habituée à l'entendre ainsi parler, sa sœur n'avait garde de l'interrompre, ni de manifester sa surprise. Balzac, tout à son idée, poursuivait :

Ces gens-là dépensent tout en fantaisies !... Une belle action est une fantaisie comme une autre, et qui donne de la joie à toute heure !... C'est quelque chose de se dire : *J'ai sauvé un Balzac !...* L'humanité a par-ci par-là de bons sentiments, et il y a des gens qui, sans être Anglais, sont capables de pareilles excentricités !... Moi, disait-il, en se frappant sur sa poitrine, moi, millionnaire ou banquier, je les aurai !...

Et complètement possédé de son illusion, il se promenait joyeusement par la chambre, levant et agitant les bras :

Ah ! Balzac est libre !... Vous verrez, mes chers amis et mes chers ennemis, comme il marchera !...

Il allait droit à l'Institut. De là à la Chambre des pairs il n'y avait qu'un pas : il y entrait. Pourquoi ne serait-il pas pair ? *Tels* et *tels* l'étaient bien devenus. De pair, il devenait ministre : qu'y aurait-il encore là d'extraordinaire ? Des précédents existaient. Est-ce que ce ne sont pas les gens qui ont fait le tour de toutes les idées qui sont les plus aptes à gouverner les hommes ? Il voudrait bien voir que l'on s'étonnât de son portefeuille !

Le ministre, c'est-à-dire Balzac, s'asseyait pour gouverner la France ; il signalait et réformait bien des abus. De belles idées, de sages paroles sortaient de ses rêves. Puis, comme tout marchait à souhait dans son nouveau ministère et dans le royaume, il revenait au banquier ou à l'ami qui l'avait conduit aux honneurs, pour le favoriser autant que lui.

Sa part sera belle dans l'avenir. On dira : *Cet homme comprit Balzac, lui prêta de l'argent sur son talent, le mena aux honneurs qu'il méritait : ce sera sa gloire à lui ;* n'en a pas qui veut ! Cela vaut mieux que de brûler un temple pour laisser son nom à la postérité (1).

Le beau rêve évanoui, il retombait à terre, mais il n'était point meurtri ; les projets succédaient aux

(1) Mme SURVILLE, *Balzac*, loc cit.

projets, et si ce n'était pas l'un, c'était l'autre qui l'enrichirait. Avec sa plume ne pouvait-il prétendre à tout ? N'était-elle pas le levier qui soulèverait le monde ?

Mme Ancelot, dans ses *Salons de Paris,* rapporte que Balzac, à l'époque où il demeurait rue Cassini, avait dans son cabinet une statuette de Napoléon, avec cette inscription : *Ce qu'il avait commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume.* Napoléon (1). c'était, aux yeux de Balzac, le génie supérieur, le modèle à imiter en tout.

(1) Balzac nous a laissé de Napoléon un portrait qui peut aller de pair avec celui de Stendhal, et encore ne sommes-nous pas certain que le romancier n'ait pas été supérieur au psychologue :

« Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napo-« léon ? Un homme qu'on représente les bras croisés, et qui a « tout fait ! qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir « le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les « pouvoirs ; singulier génie, qui a promené partout la civili-« sation armée sans la fixer nulle part ; un homme qui ne « pouvait tout faire parce qu'il voulait tout ; prodigieux phé-« nomène de volonté, domptant une maladie par une bataille, « et qui cependant devait mourir de maladie dans son lit, « après avoir vécu au milieu des balles et des boulets, un « homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole « et l'action ; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa « chute ; politique bizarre, qui jouait les hommes à poignées « par économie, et qui respecta trois têtes, celles de Talley-« rand, de Pozzo di Borgo et de Metternich, diplomates dont la « mort eût sauvé l'empire français et qui lui paraissaient « peser plus que des milliers de soldats ; homme auquel, par « un rare privilège, la nature avait laissé un cœur dans son

En somme, écrivait-il à Mme Hanska, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu dans ce siècle une influence immense : Napoléon (1), Cuvier et O'Connell ; je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe, il s'est inoculé des armées ; le second a épousé le globe ; le troisième s'est incarné un peuple ; moi, *j'aurai porté une société tout entière dans ma tête.*

Balzac se croyait réellement appelé à refondre l'état social et, à maintes reprises, il eut la velléité

« corps de bronze ; homme rieur et bon, à minuit, entre des « femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune « fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain ! Hypocrite « et généreux, aimant le clinquant et simple, sans goût et pro- « tégeant les arts, malgré ses antithèses, grand en tout par « instinct et par organisation ; César à vingt-cinq ans, Crom- « well à trente ; puis, comme un épicier du Père-Lachaise, bon « père et bon époux. Enfin, il a improvisé des monuments, des « empires, des rois, des codes, des vers, un roman, et le tout « avec plus de portée que de justesse. N'a-t-il pas voulu faire « de l'Europe la France ? Et après nous avoir fait peser sur « la terre de manière à changer les lois de la gravitation, il « nous a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la « main sur nous. Et lui, qui avait pris un empire avec son « nom, perdit son nom au bord de son empire, dans une mer « de sang et de soldats. Homme qui, tout pensée et tout action, « comprenait Desaix et Fouché ! Tout arbitraire et tout justice « à propos ! le vrai roi, en un mot ! »

(1) C'était sans doute la hantise de Napoléon qui lui faisait répondre à ceux qui le raillaient sur sa petite taille (il n'avait que cinq pieds) : « que les grands hommes étaient presque toujours petits ». « Il faut que la tête soit près du cœur, ajoutait-il, pour que ces deux puissances qui gouvernent l'organisation humaine fonctionnent bien. » *Balzac,* par Mme SURVILLE, p. 198.

d'aborder la carrière politique. Il se sentait, disait-il, « une vocation irrésistible vers la gloire et le pouvoir ». Heureusement, mieux inspiré que Hugo et que Lamartine, ses rivaux en gloire, il ne persévéra pas dans son erreur : ses électeurs le firent rentrer sous la tente et, sagement, il n'essaya pas d'en sortir.

Songe-t-on à ce qu'il serait advenu s'il fût allé s'asseoir sur les bancs de l'Assemblée nationale ? Le suffrage universel est un minotaure qui a fait assez de victimes, pour que nous n'ayons pas à regrétter qu'il ait respecté un Balzac.

Le Réalisme de Balzac

Du discours que prononça jadis M. Brunetière aux fêtes de Tours, nous nous plaisons à détacher cet éloquent passage :

En littérature, ou tout au moins en prose, on éprouve un vif plaisir, très naturel et très légitime, à voir se dessiner sous la transparence des mots, les contours précis de l'idée. Mais nous sommes devenus plus exigeants depuis lors. Et dans le roman, comme au théâtre, nous nous sommes aperçus que le style ne consistait essentiellement ni dans une correction dont le mérite, en somme, ne va pas au delà de savoir mettre l'orthographe, ni dans une facilité, dans une abondance, dans un flux de discours qui finissent, — ainsi la prose de George Sand, — par donner la sensation de la monotonie, ni dans cette écriture *artiste* qui a fait le désespoir de Flaubert, mais peut-être uniquement dans le don de faire *vivant*... Faire vivant, voilà ce que l'artiste moderne se propose avant tout ; c'est là-dessus que nous le jugeons ; c'est ce qui assure, en dépit des maîtres d'école, la durée de son œuvre, et, en ce sens, le style, tel que les grammairiens l'entendent, n'est et ne doit être qu'un moyen.

Avant M. Brunetière, M. Paul Flat, un critique

singulièrement averti, avait exprimé la même pensée. sous une forme plus synthétique :

Le penseur moderne est conduit à envisager le style, ainsi que le sentirent toujours par intuition les grands artistes de lettres, avant et par-dessus tout, comme un *fait d'émotion* (1).

Chez Balzac, comme chez tous les hommes vraiment supérieurs, le phénomène émotif double, en effet, le phénomène intellectuel.

Le monde des concepts, des idées générales, loin de rester, comme dans le cerveau d'un homme ordinaire ou d'un froid logicien, un phénomène de pure abstraction, se confond avec sa sensibilité d'écrivain, si bien que, derrière chacune de ses pages principales, nous voyons transparaître *tout son tempérament, toute sa vie organique* (2).

Pouvait-on qualifier en termes plus expressifs, plus « propres », les qualités du style de Balzac ? Balzac s'est reflété tout entier, peut-on dire, dans les œuvres émanées de son puissant cerveau. Reste à déterminer comment, dans ce cerveau, ressuscitaient les images perçues d'abord par les sens.

On sait qu'à l'heure actuelle, sous l'impulsion de Charcot et de son école, et surtout à la suite des

(1) P. Flat, *Seconds Essais sur Balzac*, p. 9.

(2) P. Flat, *op. cit.*

belles études de M. Th. Ribot et ses élèves, on classe les individus en *auditifs, visuels* ou *moteurs,* selon que l'ouïe, la vue ou le tact sont tout d'abord impressionnés. On s'est posé la question pour Balzac, on a recherché dans quel compartiment on pouvait loger son « cas », évidemment complexe. Balzac, en effet, est, nous le répétons, à la fois un intellectuel et un sentimental : « Les images qui, le plus fréquemment, ressuscitaient dans son cerveau, étaient *les images de pensées* et *les réminiscences de sentiments* » (1). Mais s'il a excellé dans la *renaissance des états d'âme,* il n'en a pas moins donné la preuve d'une puissance de *vision,* d'une faculté véritablement extraordinaire d'évocation ; c'est donc, outre un psychologue, un *visuel* par beaucoup de côtés. Chez lui, l'expression verbale sert presque toujours à la reproduction d'un état d'âme : d'où l'intensité de vie qui se dégage de la moindre production de l'auteur de la *Comédie humaine.*

Pour avoir une idée suffisante de ce don, presque spécial à Balzac, on n'a qu'à se reporter à ce que le romancier a lui-même écrit, au début de *Facino Cane ;* on ne saurait trouver d'arguments plus décisifs :

Chez moi l'observation était déjà devenue intuitive, elle

(1) *Seconds Essais sur Balzac,* p. 16.

pénétrait l'âme sans négliger le corps ; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle allait sur le champ au delà ; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui, comme le derviche des *Mille et une Nuits* prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait diverses paroles.

Lorsque, entre onze heures et minuit, je rencontrais un ouvrier et sa femme revenant de l'Ambigu-Comique, je m'amusais à les suivre, depuis le boulevard du Pont-aux-Choux jusqu'au boulevard Beaumarchais. Ces braves gens parlaient d'abord de la pièce qu'ils avaient vue ; de fil en aiguille, ils arrivaient à leurs affaires, la mère tirait son enfant par la main, sans écouter ni ses plaintes ni ses demandes. Les deux époux comptaient l'argent qui leur serait payé le lendemain. Ils le dépensaient de vingt manières différentes. C'étaient alors des détails de ménage, des doléances sur le prix excessif des pommes de terre ou sur la longueur de l'hiver et le renchérissement des mottes, des représentations énergiques sur ce qui était dû au boulanger, enfin des discussions qui s'envenimaient et où chacun déployait son caractère en mots pittoresques. En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés ; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme et mon âme passait dans la leur ; c'était le rêve d'un homme éveillé (1). Je m'échauffais avec eux contre les chefs

(1) « Levé à minuit, assis douze heures de suite, enfermé chez lui pendant deux mois, perdant le sens des objets extérieurs, jusqu'à ne plus reconnaître les rues, il s'enivre de son œuvre, il en comble son imagination, il est hanté de ses personnages, il en est obsédé, il en a la vision ; ils agissent et souffrent en lui, si présents, si puissants que désormais ils se développent d'eux-mêmes avec l'indépendance et la nécessité des êtres réels. Réveillé, il reste à demi plongé dans son rêve.

d'atelier qui les tyrannisaient, ou contre les mauvaises pratiques qui les faisaient revenir plusieurs fois sans les payer. Quitter ses habitudes, devenir un autre que soi, par l'ivresse des facultés morales et jouer ce jeu à volonté, telle était ma distraction. A quoi dois-je ce don ? Est-ce une seconde vue ? Est-ce une de ces qualités dont l'abus mènerait à la folie ? Je n'ai jamais recherché les causes de cette puissance; je la possède et je m'en sers, voilà tout (1).

C'était par une sorte d'auto-suggestion que Balzac donnait à ses héros imaginaires le mouvement, la vie de personnages réels. Bien plus, c'étaient pour lui les seuls qui existassent (2). Balzac s'appliquait à lui-même la théorie si curieuse du docteur Richard sur les hallucinations volontaires.

Le docteur Richard disait que Talma n'exprimait d'une façon aussi saisissante l'horreur qu'il éprou-

Il croit presque aux événements qu'il raconte : « Je pars pour Alençon, pour Grenoble, où demeurent Mlle Cormon, M. Bénassis. » Il vient donner à ses amis des nouvelles de son monde imaginaire, comme on en donne au monde véritable. « Savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse ? Une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là, les Grandville sont riches, malgré ce que Mlle de Bellefeuille a coûté à cette famille. » Il faut avoir cette puissance d'illusion pour créer des âmes. » TAINE, *op. cit.*, p. 76.

(1) *H. de Balzac*, par Théophile GAUTIER, pp. 36-38.

(2) Un jour, Jules Sandeau, revenant d'un voyage, parlait de sa sœur malade ; Balzac l'écoute quelque temps, puis lui dit : « Tout cela est bien, mon ami, mais *revenons à la réalité :* parlons d'Eugénie Grandet. »

vait, au moment où il entrait en scène au cinquième acte d'*Andromaque,* que parce qu'il s'était mis lui-même en proie à une horreur terrible, au moyen d'une hallucination volontaire, qui lui faisait réellement voir la salle tendue de noir et peuplée de squelettes et de têtes de mort.

Eh bien, ne peut-on admettre que Balzac, par une force intense de volonté et de concentration cérébrale, en arrivait à ce degré d'hallucination mentale, de se croire lui-même un ou successivement plusieurs des personnages créés par son imagination, de pénétrer dans le fond de leurs âmes, d'entrer dans leurs caractères, de s'affubler de leurs costumes, de leurs travers, de leurs ridicules, de s'inoculer leurs vices, d'assister enfin, témoin attentif et observateur, aux scènes dramatiques ou comiques, résultant du contact de leurs personnes ou du choc de leurs passions ? (1)

Th. Gautier, qui connaissait bien son Balzac, avant tout autre a mis en relief « ce don d'avatar », que possédait le romancier, c'est-à-dire cette propriété de s'incarner dans des corps différents et d'y vivre le temps qu'il voulait.

...Le nombre des avatars de Vichnou est fixé à dix ; ceux de Balzac ne se comptent pas ; et de plus, il pouvait les

(1) J. Lemer, *Balzac,* p. 65-66.

provoquer à volonté. Quoique cela semble singulier à dire en plein XIXe siècle, Balzac fut un *voyant*. Son mérite d'observateur, sa perspicacité de physiologiste, son génie d'écrivain ne suffisent pas pour expliquer l'infinie variété des deux ou trois mille types qui jouent un rôle plus ou moins important dans la *Comédie humaine*. Il ne les copiait pas, il les vivait idéalement, revêtait leurs habits, contractait leurs habitudes, s'entourait de leur milieu, était *eux-mêmes* tout le temps nécessaire. De là viennent ces personnages soutenus, logiques, ne se démentant et ne s'oubliant jamais, doués d'une existence intime et profonde, qui, pour nous servir d'une de ses expressions, font concurrence à l'état civil. Un véritable sang rouge circule dans leurs veines, au lieu de l'encre qu'infusent à leurs créations les auteurs ordinaires (1).

Mais cette faculté, Balzac ne la possédait que pour le présent.

Il pouvait transporter sa pensée dans un marquis, dans un financier, dans un bourgeois, dans un homme du peuple, dans une femme du monde, dans une courtisane, mais les ombres du passé n'obéissaient pas à son appel : il ne sut jamais, comme Gœthe, évoquer du fond de l'antiquité la belle Hélène et lui faire habiter le manoir gothique de Faust. Sauf deux ou trois exceptions, son œuvre est moderne; il s'était assimilé les vivants, il ne ressuscitait pas les morts (2).

C'est que Balzac prétendait faire *vrai* avant tout — et c'est même pour cela que les naturalistes de

(1) Th. Gautier, *op. cit.*, pp. 28-30.

(2) Th. Gautier, *loc. cit.*

l'école de Zola, ceux qu'on a appelés la *queue de Balzac,* se sont réclamés de lui. Mais, par une ironie piquante, c'est précisément quand il veut faire *trop vrai* qu'il s'égare. Heureusement que son tempérament de poète reprend tôt le dessus et que le *sentimental* domine l'*intellectuel.* « Il pensait avec tout son cerveau... et dans l'application particulière qu'il faisait au roman, tout l'acquit antérieur du spécialiste se présentait et se transmuait en poésie. Il y a là un travail latent, fort difficile à préciser, car la part de l'*inconscience* y est considérable, tout autant que celle des facultés intuitives (1).

Il y aurait à rechercher — et c'est un sujet d'étude que nous ne faisons qu'indiquer — quelle a été la part du *subconscient* dans l'œuvre de Balzac. M. le docteur Chabaneix, qui a écrit sur la question des pages si étudiées, aurait là matière à un travail qui ne serait pas d'un mince intérêt.

Pour en revenir à Balzac, il importe de noter que, si, un des premiers, le premier peut-être, il introduisit la science, et non pas seulement la science médicale, dans le roman, ce ne fut qu'inconsciemment et, comme on l'a dit, pour montrer qu'il était « fort ». L'homme imaginatif transperce, malgré tout, à tra-

(1) P. Flat, *op. cit.*

vers cette enveloppe hérissée de termes techniques, dont il s'est affublé comme à plaisir, ne se rendant peut-être pas compte lui-même qu'elle l'enlaidissait au lieu de l'embellir. Mais, dégagé de sa gangue, le diamant scintille, et c'est, en certaines pages, comme un ruissellement de pierres précieuses.

En fin d'analyse, ce qui constitue la supériorité de Balzac sur ceux qui lui ont succédé et ont prétendu avoir hérité de sa méthode, c'est qu'il était artiste avant d'être un savant, et c'est là ce qui constitue son originalité.

Balzac Physiologiste [1]

On s'est parfois étonné de la précision avec laquelle l'auteur du *Père Goriot* a décrit certaines espèces morbides (2), exposant, avec la rigueur d'un clinicien, les symptômes, la marche et le dénouement d'une maladie. « Ses médecins, a écrit Taine (3), n'ont pas de plus grand plaisir que la découverte d'une maladie étrange ou perdue ; *il est médecin* et fait comme eux... Il commençait à la façon non des artistes, mais des savants. Au lieu de peindre, *il disséquait.*

Il n'entrait point au premier saut, et violemment, comme Shakespeare et Saint-Simon, dans l'âme de

(1) Dans un article de la *Jeune France,* que son auteur a peut-être lui-même oublié, Jules Claretie a écrit cette phrase, qui pourrait nous servir d'épigraphe : « Balzac était, à mon avis, plus qu'un romancier et un littérateur : *il était vraiment un médecin.* »

(2) V. l'agonie de Goriot, par exemple.

(3 TAINE, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire.*

ses personnages ; il tournait autour d'eux, patiemment, pesamment, *en anatomiste,* levant un muscle, puis un os, puis une veine, puis un nerf, n'arrivant au cerveau qu'après avoir parcouru le cercle entier des organes et des fonctions... Il montrait la structure des mains, la cambrure de l'échine, la courbure du nez, l'épaisseur des os, la longueur du menton, la largeur des lèvres. Il comptait ses gestes, ses clignements d'yeux, ses verrues... Il y avait en lui un archéologue, un architecte, un tapissier, un tailleur, une marchande à la toilette, un commissaire-priseur, un *physiologiste.* » (1)

Ce n'est point un paradoxe, comme il semblerait de prime abord. Balzac connaît, en effet, ses personnages physiologiquement, selon l'expression de M. Paul Bourget : « L'histoire de leur machine corporelle n'a pas de mystère pour lui. Sur la goutte

(1) Dans la puissante étude de Taine sur Balzac, nous relevons encore cette phrase : « ...Partout où il y a une difformité ou une plaie, Balzac est là ; il fait son métier de physiologiste... de physiologiste habitué des salles de dissection... »

On fait des mots sur tout, à Paris, écrit ailleurs Taine ; en voici quelques-uns que j'ai recueillis sur Balzac :

« C'est le musée Dupuytren in-folio. »
« C'est un beau champignon d'hôpital. »
« C'est Molière médecin. »

(*Nouveaux Essais,* p. 140, troisième édition.)



(Collection de l'auteur)

LAVATER

Voir page 175)

de Biroteau, sur la névrose de M. de Mortsauf (1), sur la maladie de peau de Fraisier, sur les causes profondes de la possession de Rouget par Flore, sur la catalepsie de Louis Lambert, il est informé *comme un médecin.* » (2)

« Il donnait un soin énorme aux études physiologiques » (3) nous avait déjà appris quelqu'un de bien placé pour le connaître, et Théophile Gautier, qu'il faut toujours consulter quand il s'agit de Balzac, nous l'a révélé d'autre part : « Ses rares facultés d'analyste, de physiologiste, d'*anatomiste,* ont servi seulement chez lui le poète, de même qu'un préparateur sert le professeur en chaire, lorsqu'il lui passe les substances dont il a besoin pour ses démonstrations. » (4)

Mais c'est surtout Balzac lui-même qui nous renseigne le mieux sur ses travaux, ou plutôt sur ses tentatives scientifiques ; jamais sa pensée ne se refléta plus exactement que dans la quatrième édition de l'*Introduction aux études philosophiques,* qui fut

(1) V. dans la *Chronique médicale,* du 1er décembre 1902, l'étude du docteur Lucien NASS, sur M. de Mortsauf.

(2 *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac,* par Anatole CERFBERR et Jules CHRISTOPHE. Paris, C. Lévy, 1887. *Introduction,* par P. BOURGET, p. VII.

(3) *Balzac,* par Armand BASCHET, p. 152.

(4) *H. de Balzac,* par Th. GAUTIER, p. 139-140.

écrite, sous son inspiration directe, par M. Félix Davin. Le document vaut la peine d'être reproduit.

...Ce fut pendant les années 1818, 1819 et 1820 que M. de Balzac, réfugié dans un grenier, près de la bibliothèque de l'Arsenal, travailla sans relâche à comparer, analyser, résumer les œuvres que les philosophes et les médecins de l'antiquité, du moyen âge et des deux siècles précédents, avaient laissé sur le cerveau de l'homme. Cette pente de son esprit est une prédilection. Si Louis Lambert est mort, il lui reste de Vendôme un autre camarade, également adonné aux études philosophiques, M. Berchon de Penhoën, auquel nous devons déjà de beaux travaux sur Fichte, sur M. Ballanche, et qui pourrait attester au besoin combien fut précoce chez M. de Balzac le germe du *système physiologique*, autour duquel voltige encore sa pensée, mais où viennent se rattacher par essaims les conceptions qui peuvent paraître isolées. De ces premières études a donc surgi *une œuvre scientifique*, dont nous aurions volontiers développé le but, mais que les confidents de l'auteur nous ont conseillé de tenir dans l'ombre, jusqu'au jour où il l'aura suffisamment méditée et où elle pourra sans danger se produire dans toute son étendue.

Ses connaissances aussi variées qu'étendues transpirèrent et teignirent si vigoureusement ses premiers essais, que certaines personnes, auxquelles l'auteur de la *Physiologie du Mariage* était inconnu, attribuaient ce livre à un vieux médecin ou à quelque vieillard enfin veuf ! Ainsi que nous le disions, le jour où l'artiste a quitté l'envers de sa tapisserie pour voir le dessin de son fil et ce que produisaient ses couleurs, il s'est aperçu que, malgré lui peut-être, il développait le texte qu'il avait dans l'âme, qu'il déduisait les preuves de sa science cachée ; qu'il faisait une œuvre analytique, dont il portait la synthèse en lui-même, qu'il exprimait le drame

et la poésie de son monde, avant d'en mettre au jour les *formules physiologiques...* (1)

Nous n'entreprendrons pas la critique du système, dit physiologique, de Balzac ; nous ne voulons que noter une des faces de cette physionomie complexe. Nous aurions, au reste, sans chercher bien loin, pu trouver facilement matière à raillerie ; mais pourquoi poursuivre à la loupe les verrues du génie, quand l'harmonie de l'œuvre qu'il a conçue n'en est point troublée ?

Si nous ouvrons la *Peau de Chagrin,* nous y trouvons, dans la confession de Raphaël, les phrases suivantes :

« Toi seul admiras ma *Théorie de la Volonté,* ce long ouvrage pour lequel j'avais appris les langues orientales, *l'anatomie, la physiologie,* auquel j'avais consacré la plus grande partie de mon temps, œuvre qui, si je ne me trompe, complétera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall (2), de Bichat (3), en ouvrant une nouvelle route à la science humaine. »

(1) *Histoire des Œuvres de Balzac,* par M. de LOVENJOUL, pages 194-196.

(2) Balzac écrivait à M. William Duckett, directeur de la *Biographie Michaud,* la lettre suivante, de Paris, juillet 1835 : « J'avais demandé *Gall,* que mes connaissances me mettraient plus à même de traiter et qui vous aurait peut-être fait mon débiteur... ». *Correspondance de H. de Balzac.*

(3) V. *Balzac,* par Th. GAUTIER, p. 114.

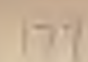
On a parfois admiré avec quelle précision l'auteur du *Père Goriot* a décrit certaines espèces morbides (1), exposant avec la rigueur d'un clinicien les symptômes, la marche et le dénouement d'une maladie ; c'est qu'en réalité, outre qu'il lisait beaucoup de livres de sciences, que les ouvrages de Leuwenhœck, Swammerdam, Spallanzani, Réaumur, Charles Bonnet, Haller, lui étaient familiers, il tenait sa documentation, au moins pour une part, de ses conversations avec les médecins, de sa fréquentation des savants.

Il fut sans doute lié avec les grands praticiens de son temps, Broussais, Dupuytren, etc. Il fut également en rapport, du moins le peut-on présumer, avec des naturalistes comme Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire (2), des chimistes, comme Vauquelin, des aliénistes, comme Moreau de Tours.

Pour ce dernier on en a le témoignage formel. A la suite de l'envoi que lui avait fait de son livre l'auteur du *Génie* et de la *Folie,* Balzac lui exposait ses idées, dont certaines fort originales, sur la phy-

(1) Par exemple, dans la *Cousine Bette,* la maladie dont il fait mourir Mme Marneffe. (Cf. *Chronique médicale*, 1909, p. 506.)

(2) On a cru reconnaître Geoffroy-Saint-Hilaire dans M. de Saint-Vandrilles et Cuvier dans le baron Sinard (*Entre savants*).



(Collection de l'auteur)

G. CUVIER

siologie du cerveau. Il avait eu, lui aussi, la pensée de rechercher les causes de la folie.

Balzac émettait la curieuse hypothèse que voici : il y aurait, disait-il, « une belle expérience à faire... ce serait de refaire un cerveau à un crétin ; de savoir si l'on peut créer un appareil à pensée, en en développant les rudiments. C'est en refaisant des cerveaux qu'on saura comment ils se défont. » Les audaces toujours grandissantes de la chirurgie pourront peut-être un jour donner corps à cette troublante vision.

Ce qui, dans la médecine, avait le plus attiré Balzac, c'était la physiologie du cerveau. Il était convaincu que « les idées sont des êtres organisés, complets, qui vivent dans le monde invisible et influent sur notre destinée » ; que, « concentrées dans un cerveau puissant, celui d'un bon magnétiseur, par exemple, elles peuvent maîtriser le cerveau des autres et franchir des intervalles énormes en un éclair ». Il expliquait ainsi la transmission de la pensée, la vue à distance, la divination prophétique, l'insensibilité des nerfs, la puissance des muscles, le perfectionnement des sens, la guérison des maladies, les apparitions, les possessions, les catalepsies, les extases et tous les faits douteux ou étranges que nous ont légués les scien-

ces occultes et que les sciences contestées essayent aujourd'hui de rétablir (1).

(1) Taine, *Nouveaux Essais*, p. 135-6. — Au début de *César Birotteau*, Balzac écrit : « La peur est un sentiment morbifique à demi, qui presse si violemment la machine humaine que les facultés sont soudainement portées soit au plus haut degré de leur puissance, soit au dernier de leur désorganisation. La physiologie a été, pendant longtemps, surprise de ce phénomène, qui renverse ses systèmes et bouscule ses conjectures, quoiqu'il soit tout bonnement *un foudroiement opéré à l'intérieur, mais, comme tous les accidents électriques, bizarre et capricieux dans ses modes*. Cette explication deviendra vulgaire, le jour où les savants auront reconnu le rôle immense que joue l'électricité dans la pensée humaine. » Le docteur Foveau de Courmelles, l'électrothérapeute bien connu, met en regard de ce passage cette observation, que les récentes recherches histologique de Ramon y Cajal et Golgi, sur la contiguïté des neurones et non leur continuité, et celles, physiques, du docteur Edouard Branly, sur le tube à limailles, dont il a découvert la merveilleuse réception des ondes électriques de l'espace, ont permis à ce dernier *maintes analogies électro-nerveuses*, expliquent l'inhibition, certains phénomènes de l'hystérie, etc. Là, encore, Balzac a été un *voyant*. (V. la *Revue de Polytechnique médicale*, du 28 février 1893 ; cf. la *Chronique médicale*, 1900, pages 178-179).

Balzac occultiste

Tous ceux qui ont lu les œuvres de Balzac, tous ceux surtout qui ont été impressionnés par son *Louis Lambert* et sa *Séraphita,* savent combien le grand évocateur croyait à la mystérieuse action de la pensée, exerçant ses effets malgré l'éloignement et l'espace. Au point de vue scientifique, la suggestion et le magnétisme trouvèrent en lui l'un de leurs premiers adeptes. Sa prescience devança, sur ce point comme sur tant d'autres, non seulement ses contemporains immédiats, mais encore leurs successeurs. On peut donc imaginer de quelle émotion il fut saisi en présence de l'envoi, anonyme, fait par Mme de Hanska, d'une *Imitation de Jésus-Christ,* reliée en maroquin vert, qui, du fond de l'Ukraine, ou peut-être de Vienne, vint tomber entre ses mains, à l'heure même où l'idée du *Médecin de campagne* commençait à prendre corps sous sa plume.

Cette rencontre de deux pensées qui, à une telle

distance l'une de l'autre, se portaient en même temps, pour chacune d'elles, sur les côtés les plus élevés de l'âme, frappa de plus en plus Balzac et augmenta encore son désir de connaître son insaisissable correspondante (1).

Balzac s'était demandé comment on pouvait expliquer l'expérience de la transmission de la pensée d'un cerveau à un autre, sans gestes ni paroles, si on n'admet pas que la pensée est un fluide transmissible par la volonté.

Cette mystérieuse action de la pensée se fait plus facilement quand le sujet magnétisé est endormi. Pourquoi ? se dit Balzac. Est-ce que, pendant le sommeil, l'esprit peut quitter le corps mieux que pendant la veille ? Mais cela n'atteste-t-il pas je ne sais quelle faculté locomotive de la pensée, ou des reflets équivalents à ceux de la locomotion ? Le sommeil, le rêve, accusent, aussi bien que la faculté de voir intérieurement, qui constitue l'imagination et le souvenir, la double vie de l'homme et la nature de la pensée.

Ailleurs, Balzac relate un fait assez curieux pour être rapporté ici : un individu, spécialement doué, prie le premier venu de lui donner mentalement un ordre, ou de désirer que tel acte bien défini soit accompli. Aussitôt, le sujet qui doit exécuter l'ordre ou

(1) Cf. Vicomte de Lovenjoul, *Un Roman d'amour*, p. 45-46.

faire l'acte désiré, prend la main de l'homme qui ordonne ou qui désire et, recevant par ce simple contact la pensée d'autrui, il accomplit exactement le fait imaginé par cette pensée. De cette expérience, Balzac concluait que la force entière d'un homme doit avoir le pouvoir de réagir sur les autres et de les pénétrer d'une essence étrangère à la leur, s'ils ne se défendent contre cette agression.

En un mot, la pensée, véritable force vive, peut, par un mouvement tout contractile de l'être intérieur, s'amasser, puis, par un autre mouvement, être projetée au dehors et même être confiée à des objets matériels (1).

N'est-ce pas, M. de Rochas, que vous reconnaissez là vos théories d'extériorisation de la pensée, que vous avez, à la vérité, développées avec autrement d'ampleur et de netteté que Balzac ?

Mais Balzac ne s'en est pas tenu à des considérations théoriques : il a encore recherché quelles pourraient être les applications pratiques de cette « force vitale », dont il avait deviné, par une intuition géniale, toute la puissance. Grâce à une circonstance fortuite, il lui fut donné d'assister à une véritable cure par le magnétisme et, depuis ce moment, nul ne se montra adepte plus convaincu des doctrines mesmériennes.

(1) Marcel BARRIÈRE, *L'Œuvre de Balzac*, p. 425-426.

Au temps où le mesmérisme sévissait du haut en bas de la société, alors que, dans la loge du portier comme dans les salons, on interrogeait avec une angoisse haletante les tables tournantes, Balzac s'associe au mouvement, suit la mode qui entraîne les esprits. La passion pour le merveilleux, il la partage avec ses contemporains. Il revient sur le sujet avec une visible complaisance, et maintes pages témoignent de sa préoccupation.

La croyance aux sciences occultes, écrit-il quelque part (1), est bien plus répandue que ne l'imaginent les savants, les avocats, les notaires, les médecins, les magistrats et les philosophes. Le peuple a des instincts indélébiles. Parmi ces instincts, celui qu'on nomme si sottement superstition, est aussi bien dans le sang du peuple que dans l'esprit des gens supérieurs. Plus d'un homme d'Etat consulte, à Paris, les tireuses de cartes... Il en est des sciences occultes comme de tant d'effets naturels repoussés par ceux qui s'en tiennent uniquement aux faits visibles, solides, aux résultats de la cornue ou des balances de la physique et de la chimie modernes. Ces sciences subsistent, elles se continuent, sans progrès d'ailleurs, car depuis environ deux siècles, la culture en est abandonnée par les esprits d'élite.

Passant sur cette affirmation hasardée, poursuivons notre chasse dans les pensées éparses du grand semeur d'idées. Admirons la clairvoyance du *vates*

(1) *Maximes et Pensées*, de H. de BALZAC. Paris, Plon, 1852.

dans ce passage, que ne désavouerait pas l'école de la Salpêtrière :

Aujourd'hui, les mystères du sabbat, si souvent peints par les peintres du XVI[e] siècle, ne sont plus des mystères. Les Egyptiens ou Bohémiens, cette nation étrange, venue des Indes, faisaient tout uniment prendre le haschich à leurs clients. Les phénomènes produits par cette conserve (*sic*) expliquent parfaitement le chevauchage sur les balais, la fuite par les cheminées, les visions réelles, pour ainsi dire, des vieilles changées en jeunes femmes, les danses furibondes et les délicieuses musiques qui composaient les fantaisies des prétendus adorateurs du diable. Aujourd'hui, tant de faits avérés authentiques sont issus des sciences occultes, qu'un jour ces sciences seront professées, comme on professe la chimie et l'astronomie.

Avec son extraordinaire faculté de *voyant,* Balzac a lu dans l'avenir. On n'a pas encore créé de chaire d'occultisme, mais on étudie les « forces inconnues » avec toute l'attention, tout le soin qu'on apporte à la recherche des problèmes dont la science poursuit la solution, sans s'inquiéter de leur origine.

Dans les phénomènes de sorcellerie, était-ce, comme le pensait Balzac, le haschich qui était en jeu ? Ceci est une question plus complexe. Apparemment, on recourait à des stupéfiants ou des hypnotiques. On a parlé d'onctions avec des pommades à base de jusquiame, de belladone ; Balzac penche pour le haschich, cela se conçoit : n'est-ce pas

l'époque où les habitués de l'hôtel Pimodan, artistes, littérateurs, demandaient à l'opium et surtout au haschich de les faire pénétrer dans les paradis artificiels?

Vers 1821, tout Paris s'occupait d'une personnalité étrange, mystérieuse, brusquement apparue au milieu du scepticisme et de l'indifférence générale, pour renouveler les miracles des premiers apôtres. Le prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingfurst, chanoine du Gr. Varadin, évêque de Sardica, vint à Paris pour la première fois en 1821 et y fit des séjours successifs jusqu'en 1829. Il obtenait la guérison des maladies les plus graves au moyen de prières et par la simple imposition des mains. Cette imposition même n'était pas toujours nécessaire : lorsque les malades étaient éloignés, il suffisait qu'ils communiassent avec lui, en priant aux mêmes jours et aux mêmes heures.

Ce prélat n'acceptait jamais de présents pour lui-même, mais lorsque le malade était riche, il lui fixait la somme qu'il aurait à donner aux hôpitaux après sa complète guérison. La vie ascétique du prince, son désintéressement, le nombre vraiment extraordinaire de guérisons miraculeuses obtenues par lui, sous les yeux d'un monde incrédule, le rendirent bien vite célèbre : il ne pouvait suffire aux sollicitations qui pleuvaient chez lui de tous côtés.

Or, il advint que, pendant un des séjours de l'évêque à Paris, Mme Balzac s'y trouva, en compagnie de son fils Honoré. La vieille dame souffrait depuis longtemps d'une singulière maladie : elle aimait passionnément les fruits crus, mais toutes les fois qu'il lui arrivait d'en manger, le ventre lui enflait *énormément* (c'est l'expression même de Balzac).

Tous les traitements médicaux avaient échoué contre cette gênante infirmité. Mû par la curiosité, plus que par l'espoir d'une guérison, Balzac se décida à se mettre en rapport avec le prince Hohenlohe et eut bientôt fait la conquête du saint homme (1).

Il l'amena chez Mme Balzac. Le prélat lui dit :

— Madame, croyez-vous en Dieu ?

— Oui, prince.

— Croyez-vous qu'il ait la puissance de vous guérir ?

— Oui, certainement.

— Eh bien, j'espère que vous serez guérie !

(1) Balzac écrivait à M. le général baron de Pommereul, à Fougères (Ille-et-Vilaine) :

« Versailles, 1828.

« Vous pourriez certifier à Mme de Pommereul que mon homme aux miracles en vient de faire de tels que je suis resté, à mon arrivée, confondu, et si on me donnait votre demoiselle malade, après sa guérison radicale, je n'attendrais pas huit jours. Au surplus, il lui vient maintenant des incurables des quatre bouts de la France... » *Balzac en Bretagne*, p. 41-42.

Et alors il lui imposa les deux mains sur le ventre. Depuis lors, Mme Balzac mangea des fruits crus à sa fantaisie, c'est-à-dire beaucoup, et jamais plus elle n'eut d'enflure au ventre (1).

On pense combien une imagination prompte à s'échauffer, comme l'était celle de Balzac, prit aisément feu. Son enthousiasme ne connut bientôt plus de bornes, et de ce jour, il s'institua magnétiseur consultant (2).

A Mme Z. Carraud, qui lui avait annoncé la maladie de son enfant, il n'hésite pas à conseiller... le magnétisme.

Les eaux de Vichy pour votre cher enfant me semblent bonnes, mais attendez l'effet de Frapesle. En tous cas, *songez au magnétisme.* Ma sœur a été guérie de la même maladie qu'a Mme Nivet, *par un traitement magnétique,* par la simple action répétée, deux heures tous les jours, de ma mère. C'est un fait irrécusable. Magnétisez donc Ivan... (3).

(1) *Id.,* pp. 30-32.

(2) Extrait d'une lettre de Balzac à Mme Hanska :

« ...Voici des pages tristes : J'ai quelque espérance, Mme de B... a une si riche constitution ! mais l'âge me fait trembler ! un cœur si jeune dans un corps de soixante ans bientôt. C'est un contraste violent. Elle a des inflammations affreuses entre le cœur et les poumons : ma main, *quand je la magnétisais,* augmentait l'inflammation. Il a fallu renoncer à ce moyen de guérison, car, je vous l'ai écrit, j'ai pu, dans les derniers jours de juillet, y aller passer dix jours. » *Correspondance de H. de Balzac.*

(3) Lettre du 26 mai 1833.

Quelques mois plus tard, il recommande encore à la même correspondante sa médication de choix, le magnétisme :

Je vous réponds sur-le-champ, sous le coup des émotions que m'a causées votre lettre. Eh quoi ! vous souffrez ! songez bien à moi, *au magnétisme*, qui n'est pas une illusion. Je ferais cent lieues pour venir vous ôter une douleur de deux jours ! (1)

L'année suivante (1834), il se proposera lui-même à Mme Hanska comme médecin magnétiseur. Nous aurions mauvaise grâce à commenter un document dont la reproduction seule est par elle-même si *suggestive :*

A Madame de Hanska, à Florence.

Paris, lundi 28 avril 1834.

«...Ce que vous m'avez dit de votre santé, de celle de M. Hanski, m'a fait sauter sur ma chaise. Madame, au nom du sentiment et de l'affection sincère que je vous porte, je vous en supplie, quand vous ou M. de Hanski, ou votre Anna, seront malades, écrivez-moi. Ne vous moquez pas de ce que je vais vous dire. A Issoudun, des faits tout récents m'ont prouvé que *je possède un bien grand pouvoir magnétique,* et que, soit par une somnambule, soit par moi-même, *je puis guérir* les personnes qui me sont chères. Ainsi donc, ayez recours à moi. Je quitterai tout pour aller à vous. Je me consacrerai avec la pieuse chaleur d'un dévouement vrai, aux soins que veulent les souffrances, et je pourrai vous

(1) Lettre du 2 août 1833.

donner d'irrécusables preuves de cette puissance inouïe. Ainsi, mettez-moi bien à même de savoir comment vous allez. Ne me trompez pas et ne niez pas (1). »

Mais on ne conseille pas avec tant d'insistance une médication sans être soi-même convaincu de son efficacité. Quand les médecins y ont perdu leur latin, ne reste-t-il pas la ressource du magnétisme ? Balzac n'hésite pas à répondre affirmativement, même quand il est le sujet mis en cause :

A propos, ma douleur au côté persiste ; mais j'ai si grand'peur des sangsues, du cataplasme et d'être entravé de manière à ne plus pouvoir achever ce que je tiens, que j'ajourne... Si cela devenait trop fort, nous nous verrions, moi et le docteur Nacquart, *ou le magnétisme* (2).

C'est toujours à Mme Hanska que Balzac mande, à la veille de partir pour l'Italie :

Je pourrai rester de huit à dix jours à Rome sans faire tort à mes affaires, car, *somnambules et médecins, tous sont unanimes* pour me supplier d'opposer un mois de distraction à un mois de travail (3).

Sa foi dans les effets curatifs du somnambulisme était si sincère, qu'en 1832, au moment de la terrible

(1) *Correspondance de Balzac.*

(2) *Un Roman d'amour,* par M. de Lovenjoul, p. 87.

(3) Taine, loc. cit. (*Nouveaux Essais*, p. 66-67.)

épidémie de choléra, Balzac écrivit à un médecin, le docteur Chapelain, pour lui proposer d'essayer cette bizarre médication contre le terrible fléau ! Bien que cette lettre figure dans la dernière édition de la correspondance du romancier, elle trouve trop naturellement sa place ici pour que nous l'omettions.

Monsieur Chapelain, médecin,

21, rue Poissonnière, Paris.

Monsieur, la puissance du somnambulisme m'attire. *Comment n'avez-vous pas cherché quelque somnambule bien lucide* pour la mettre aux prises avec les causes du fléau ; la science est intéressée à cela. Ce serait notre honneur éternel. Si je n'étais pas depuis huit jours au lit, et dans un état qui ne me permet pas de sortir, j'aurais, moi, théoricien, descendu ou plutôt monté aux honneurs de la pratique, cherché une somnambule et tâché de me convaincre du néant ou de la puissance de notre découverte, afin de savoir si elle est bornée ou infinie.

Excusez-moi, Monsieur, mais pardonnez à ma curiosité cette lettre, et attribuez-la au désir que j'ai de savoir si nous ne nous abusons pas nous-mêmes.

Agréez, etc.

DE BALZAC,

1, rue Cassini.



(*Collection de l'auteur*).

LE PRINCE DE HOHENLOHE

(*Voir page* 186)

Balzac chimiste

« Le vice et le génie, a dit Balzac, produisent des effets semblables. Le génie n'est-il pas un constant excès qui dévore le temps, l'argent, le corps, et qui mène à l'hôpital plus rapidement que les passions mauvaises ? » C'est le développement de cette profonde et amère pensée que contient la *Recherche de l'absolu.*

Balthazar Claës est un chimiste, élève de Lavoisier, qui, sur les inspirations d'un officier polonais, Adam de Wierzchownia, cherche à prouver par l'analyse chimique l'unité de composition de la matière. La découverte de cette loi, simplement pressentie par la chimie moderne et à laquelle le savant donne le nom d'« absolu », doit faire la fortune et la gloire de son auteur. Aussi Claës sacrifie-t-il sans hésitation à l'entreprise de travaux ruineux ses devoirs d'époux, de père, d'homme privé enfin, espérant que les résultats de ses recherches lui permettront de réparer,

dans un avenir qu'il croit toujours proche, les funestes conséquences de la conduite que lui impose son goût déréglé pour la chimie.

Dans la *Recherche de l'absolu*, Balzac profite de son sujet pour s'étendre complaisamment sur l'étude des probabilités que donne l'analyse chimique, à propos de l'origine et de la constitution de la matière.

Pour Balzac (qui fait parler ici Balthazar Claës), les cinquante-trois corps, jusqu'à présent reconnus simples, qui forment la matière des mondes, ont un principe commun, modifié jadis par l'action d'une puissance inconnue aujourd'hui, mais que le génie humain doit faire revivre. Il croit, par exemple, que l'azote est décomposable, et que les progrès incessants de la chimie réduiront de plus en plus le nombre de corps simples, métaux ou métalloïdes, au lieu de l'augmenter (1).

A ceux que surprendraient la sûreté et la précision des détails fournis par Balzac dans ce roman (2),

(1) Marcel BARRIÈRE, *L'Œuvre de Balzac*, p. 409-410.

(2) « Il était sérieux dans toutes ses pensées, et il ne faut pas s'imaginer, comme on l'a fait, que toutes ces sciences auxquelles il a touché fussent pour lui aussi vite oubliées qu'apprises. Quand il savait, il ne savait pas superficiellement ; quand il ignorait, il avouait naïvement son ignorance. Aussi, lorsqu'il avait à traiter certains sujets qu'il n'avait pu appro-

nous apprendrons que, outre Berzélius, dont il avait lu et médité l'œuvre savante, il était allé se « documenter », comme on dit aujourd'hui, auprès de personnes compétentes.

Pour la *Recherche de l'absolu,* il n'est pas douteux qu'il se soit entouré des lumières de chimistes autorisés, non sans avoir, au préalable, parcouru tout ce qui se rapportait à la question qu'il se proposait de développer. Entre autres chimistes et physiciens dont Balthazar Claës, le héros du roman en cause, déclare avoir lu et médité les œuvres, on lit ceux de Fourcroy, Lavoisier, Chaptal, Rouelle (1), Berthollet, l'abbé Nollet et Galvani. Mais il ne parle pas des « deux membres de l'Institut » auxquels la lettre de Balzac fait allusion.

Quels étaient-ils ? M. Georges Barral, le fils du savant agronome, croit pouvoir établir qu'il s'agit, en la circonstance, de Gay-Lussac et de Chevreul.

« Le fait est indiscutable, écrivait-il naguère (2) ; je le tiens *ex personis* de mon père et de l'illustre et vénérable Michel Chevreul lui-même. Mon père fut lié intimement avec ces deux savants : de 1847 à

fondir, allait-il consulter les gens spéciaux, à qui il rendait hautement la part qu'ils avaient dans quelques-unes de ses œuvres. » *Balzac*, par Mme SURVILLE, p. 170-171.

(1) V. son portrait p. 201.

(2) Cf *Petit Bleu*, de Bruxelles, 12 mars 1907.

1850, il travailla, comme préparateur de chimie, au laboratoire de Gay-Lussac et, en même temps, il était secrétaire d'Arago.

Gay-Lussac mourut le 9 mai 1850, laissant inachevé un *Traité de Philosophie chimique,* dans lequel il racontait ses relations avec Balzac et qu'il ordonna de brûler, ne pouvant en composer les conclusions.

A diverses reprises, Gay-Lussac détailla à mon père qu'en 1834, étant logé à l'Arsenal, où il avait son laboratoire, il reçut fréquemment la visite de Balzac, qui habitait alors rue Cassini, n° 6, aujourd'hui n° 3, là où fut le siège d'une petite communauté des Sœurs de Notre-Dame de l'Assistance des accouchées... Gay-Lussac, pour les questions qui n'étaient pas de sa compétence, car la chimie commençait à devenir une science énorme, renvoyait Balzac, avec les feuilles de son livre, à son confrère et collègue Chevreul, qui occupait déjà à cette époque le célèbre appartement de Buffon, au ci-devant Jardin du Roi, devenu le Muséum d'Histoire Naturelle, par décret de la Convention... C'est donc des domiciles de ces deux savants et de sa thébaïde de la rue Cassini à l'Arsenal et au Muséum, que les Parisiens de 1834 purent voir Balzac exécutant la navette avec les épreuves de la *Recherche de l'absolu,* épreuves qu'il couvrait de ratures, de modifications et de surchar-

ges, au grand effroi et à l'inquiet désespoir de l'éditeur... »

Ce qu'a fait Balzac pour la *Recherche de l'absolu,* il le fit pour la majeure partie de ses romans. Cet imaginatif, cet intuitif, fut, quand il lui plut de donner une trame solide à ses créations, d'une conscience exemplaire. La *Recherche de l'absolu* lui coûta beaucoup de travail et il dut, quand il l'eut terminé, aller se reposer quelques jours à la campagne (1), afin de ne pas succomber à la tâche. Dans son désir

(1) Il écrit à Mme Hanska, à Vienne :

Paris, samedi 18 et dimanche 19 octobre 1834.

« Madame,

« Je suis allé passer quinze jours à Saché, en Touraine. Après *l'Absolu,* M. Nacquart m'a trouvé si abattu, que, ne voulant pas, suivant sa louangeuse expression, que je meure sur le dernier gradin, il m'a ordonné l'air natal, en m'enjoignant de ne rien écrire, ne rien lire, ne rien faire et ne penser à rien... si je pouvais, m'a-t-il dit en riant. Je suis allé en Touraine, mais j'y ai travaillé... »

Dans une précédente lettre à Mme Hanska (11 août 1834), nous relevons :

« ...La *Recherche de l'Absolu* me tue. C'est un immense sujet le plus beau livre que je puisse faire, disent aucuns. Hélas ! je ne puis pas en être quitte avant le 20 de ce mois, dans neuf jours. Après, j'étends mes ailes et je prends vingt jours de congé, car ma tête ne supporterait pas une idée. »

Du même à la même :

« Mardi, 26 août 1834.

« ...Aujourd'hui, j'ai fini la *Recherche de l'Absolu.* Fasse le Ciel que ce livre soit bon et beau ! Je ne puis pas le juger ; je suis trop las de travail, trop épuisé par les fatigues de la conception... »

immodéré de s'instruire sur toute matière, Balzac se renseignait auprès de tous ceux qui étaient susceptibles de lui apporter un renseignement, une précision ; et ce n'est pas un de nos moindres étonnements de voir cet asservissement volontaire de l'Art à la Science, comme si le Génie devait toujours reconnaître la suprématie de la Raison.



(Collection de l'auteur)

Le chimiste ROUELLE

(*Voir page* 197)

Balzac, précurseur scientifique

Balzac fut-il, à proprement parler, un homme de science ? Il est incontestable que, s'il n'eut pas la discipline, s'il n'observa pas les méthodes qui permettent au savant de s'orienter dans une voie déterminée, d'établir un enchaînement serré de causes et d'effets, de collecter de nombreuses observations individuelles, afin d'en tirer une loi générale, Balzac eut, l'un des premiers, sinon le premier, la préoccupation de questions tout à fait étrangères au domaine littéraire, et en un temps où il était de grande audace de rompre ainsi en visière avec les traditions reçues, où le romantisme, c'est-à-dire la rhétorique ampoulée, la phraséologie creuse, étalait un triomphe insolent.

Par là, l'auteur, le metteur en scène de la *Comédie humaine* fut véritablement un précurseur.

Avant les naturalistes il a deviné, plus encore qu'il

n'a démontré le parti que pouvait tirer le romancier de l'observation directe. Il a entrevu l'influence des milieux sur la formation et le développement de l'individu.

Le tempérament, le sien et celui de ses personnages, joue un rôle dans ses romans ; mais ce rôle n'est pas, comme il le sera dans l'œuvre de ceux qui se réclament ses disciples, un rôle prépondérant.

Il importe d'établir la ligne de démarcation. Lorsque Balzac écrit : « La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie : il a donc existé, il existera de tout temps des espèces sociales, comme il y a des espèces zoologiques », sa pensée reste en deçà de son expression. Il ne s'agit, comme un pénétrant critique (1) l'a bien vu, que d'une comparaison plus saisissante que rigoureuse.

Tandis que Sainte-Beuve a bien réellement projeté de fonder une botanique ou une zoologie des esprits, Balzac n'a eu que l'intuition de cette classification. Et, afin que nul ne se méprenne, volontairement ou non il a eu bien soin de préciser sa pensée intime. « L'état social, ainsi s'exprime-t-il,

(1) Jules Levallois, dans un article du *Correspondant*.

a des hasards que ne se permet pas la nature, car il est la nature, plus la société. »

S'il s'est jamais proposé d'appliquer aux sciences morales la précision des sciences naturelles, il faut reconnaître qu'il se départit maintes fois des principes dont il avait proclamé la nécessité. Et l'on a pu très justement écrire que, s'il ne livre rien à la fantaisie dès qu'il s'agit de reconstituer l'appareil extérieur, l'entourage matériel de ses héros ; si l'idée première et la conception de ses personnages procèdent généralement d'une observation rigoureuse, il ne résiste pas toujours aux suggestions de son esprit dans le développement des caractères.

Cela seul suffirait à le différencier de Zola et de son école. Le souci, presque l'unique souci du romancier naturaliste, c'est la vérité dans toute sa nudité, sans enjolivement, sans apprêt.

A la religion de l'idéal, Zola substitue celle du réel. Ce qui lui importe, avant toutes choses, c'est la lutte des appétits et des penchants, l'action multiple des grands facteurs ethniques, physiologiques ou sociaux.

Le sous-titre de la série des romans de Zola, *les Rougon-Macquart*, « histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire », indique suffisamment que les personnages qu'il fait mouvoir sont déterminés par la race, en même temps que par les

milieux où ils se meuvent. Les théories de l'hérédité, de l'atavisme leur sont rigoureusement appliquées, sans les réserves qu'elles comportent. L'écrivain a puisé, de son propre aveu, son érudition technique dans les livres spéciaux, qui ne sont pas toujours de fraîche date, et, pour compléter cette documentation, très imparfaite, il s'est adressé à des médecins, à des savants de son entourage. Il les a interrogés, les a « chambrés », comme il nous disait un jour, et en a tiré, au vol, quelques indications vagues, une symptomatologie incomplète, des notions de pathologie, qu'il a plus ou moins mal interprétées et rendues.

On a fait honneur à d'autres écrivains, à Jules Claretie, auteur de *Jean Mornas* et du *Roman d'un Interne,* à G. Duruy, qui a écrit le *Garde du Corps,* d'avoir introduit le magnétisme et l'hypnotisme dans le roman ; c'est à Balzac qu'en revient légitimement le mérite. On ne parlait pas, à son époque, de suggestion hypnotique, mais si le mot ne se trouve pas dans l'œuvre du romancier, il a plus que pressenti la chose.

Relisez le dialogue entre le juge d'instruction Popinot et le célèbre docteur Bianchon, et constatez jusqu'où est allée la prescience de ce puissant observateur.

Oui, mon oncle, dit gravement le docteur. En vous entendant lire cette requête, j'y pensais. Je vous déclare que j'ai vérifié dans une autre sphère d'action plusieurs faits analogues, relativement à l'empire sans borne qu'un homme peut acquérir sur un autre. Je suis, contrairement à l'opinion de mes confrères, entièrement convaincu de la puissance de la volonté, considérée comme une force motrice; j'ai vu, tout compérage et charlatanisme à part, les effets de cette possession. Les actes promis au magnétiseur par le magnétisé pendant le sommeil ont été scrupuleusement accomplis dans l'état de veille. La volonté de l'un était devenue la volonté de l'autre.

— Toute espèce d'acte ? interrompt le magistrat.

— Oui.

— Même criminel ?

— Même criminel.

— Il faut que ce soit toi pour que je t'écoute.

— Je vous en rendrai témoin, dit Bianchon (1).

Il suffit de lire *Séraphita, Louis Lambert,* pour constater combien le grand évocateur croyait à la mystérieuse action de la pensée exerçant ses effets malgré l'éloignement et l'espace. Il suivait les exercices des magnétiseurs, étudiait leurs poses, dévorait leurs livres.

Oui, s'écriait-il un jour en présence d'un de ses visiteurs, j'approche du but. Encore quelques efforts et je l'atteindrai. Le magnétisme n'est que l'ascendant irrésistible de l'esprit sur la matière, d'une volonté forte et immuable sur une

(1) *Scènes de la vie privée :* l'Interdiction (étude datée de février 1836).

âme ouverte à toutes les impressions. Avant peu, je posséderai les secrets de cette puissance mystérieuse. Je contraindrai tous les hommes à m'obéir, toutes les femmes à m'aimer. Voyez, continuait-il, en s'échauffant de plus en plus, cette jolie personne qui bâille à une table d'écarté... eh bien ! par la seule fascination de mon regard, je la forcerai de traverser ce salon et de venir se jeter dans mes bras (1).

Aujourd'hui où l'on discute dans les hôpitaux, dans les livres, dans les revues, toutes ces questions passionnantes, ces lignes ne mériteraient pas de retenir l'attention ; mais si l'on songe qu'elles ont été écrites il y a près de quatre-vingts ans, on ne peut que saluer Balzac comme un génial précurseur.

Précurseur, il le fut dans presque toute l'étendue que comporte le terme. N'a-t-il pas décrit les phénomènes d'asphyxie par l'oxyde de carbone dans *Melmoth réconcilié ?* (2) Dans la *Recherche de l'Absolu*,

(1) De LOVENJOUL, *Hist. des Œuvres de Balzac*, p. 378.

(2) Voici ce curieux passage :
« Le poêle produit sur le cerveau les effets pâteux et l'inquiétude nauséabonde que cause une orgie à son lendemain. Le poêle hébète, endort et contribue singulièrement à crétiniser les employés. Une chambre à poêle est un matras où se dissolvent les hommes d'énergie, où s'amincissent leurs ressorts, où s'use leur volonté. Les bureaux sont la grande fabrique des médiocrités nécessaires aux gouvernements pour maintenir la féodalité de l'argent sur laquelle s'appuie le contrat social actuel. Leur chaleur méphitique y cause l'abâtardissement progressif des intelligences... »



(Collection de l'auteur)

GEOFFROY SAINT-HILAIRE

(*Voir page* 176)

n'a-t-il pas nettement prévu le rôle du phosphore dans la physiologie nerveuse (1).

En 1835, la date est à retenir, Balzac dépeignait, en M. de Mortsauf, le héros du *Lys dans la Vallée,* un type de névropathe, dans toute l'acception du mot ; ce n'est que bien plus tard, ainsi que l'a remarqué le docteur L. Nass (2), que les « neurologistes fixèrent d'une façon définitive (?) la nosologie de l'hystérie, de la neurasthénie, de la dégénérescence mentale, dont Balzac décrit une observation saisissante ».

Comme l'a bien marqué F. Brunetière, Balzac a entrevu l'avenir des sciences naturelles, des sciences biologiques et la révolution qu'elles étaient en train d'accomplir dans le domaine de la pensée. Mais il y a plus : la chimie unitaire (attribuée à Gerhardt), la loi de l'équivalence des forces physiques, de conception toute moderne, pourraient se retrouver dans la *Recherche de l'Absolu,* dans *Louis Lambert* et dans *Séraphita.* Il serait même possible de découvrir, du moins en germe, une des principales théories du transformisme, celle de l'adaptation de l'organisme aux différents milieux, dans l'*Introduction* placée en tête de la petite édition des *Œuvres complètes de Balzac,* datée de juillet 1842.

(1) V. *Chronique médicale,* 1901, p. 82.

(2) *Chronique médicale,* 1er décembre 1901.

Dans le *Médecin de Campagne,* écrit en octobre 1832-juillet 1833, ne trouve-t-on pas des notions très précises sur l'influence du milieu et de la sélection, dans la bouche de notre confrère Bénassis ? On cite toujours Gœthe comme le père de l'évolutionnisme; on oublie trop souvent Balzac. Il est vrai que Lamarck les a précédés tous les deux (1).

Précurseur, Balzac le fut des Bernheim et des Liébeault ; il le fut encore de Lombroso et de l'école lombrosienne (2).

L'auteur de la *Comédie humaine* n'a-t-il pas montré certains de ses personnages s'adaptant graduellement au crime ? Il les a doués, en outre, d'une constitution physique spéciale ; ils semblent voués d'avance au mal innommé dont parle G. Tarde (3).

(1) Cf. *Chronique médicale,* 1907, p. 163.

(2) Dans ses « Scènes de la vie politique », *l'Envers de l'histoire contemporaine,* daté de « Wierzchownia-Ukraine, décembre 1842 », le grand romancier scientifique du siècle fait dire à l'un de ses héros, M. Nicolas, ancien colonel de gendarmerie (p. 90, édit. Calmann-Lévy, 1876) :

« Il n'y a pas d'atroces coquins, il y a des natures malades à mettre à Charenton ; mais, en dehors de ces rares exceptions médicales, nous ne voyons que des gens qui raisonnent mal, et la mission de l'homme charitable est de redresser les âmes, de remettre dans le bon chemin les égarés... »

(3) Cf. *Balzac criminaliste,* par M. Fernand Roux (*Archives d'Anthropologie criminelle,* mai et juin 1906.)

Les théories du criminel-né (1), du criminel d'habitude, celle même de la contagion du crime, ne sont pas aussi récentes que le prétendent leurs soi-disant inventeurs: Balzac les montre vivantes, en pleine action.

Les sociologues contemporains triomphent de la distinction qu'ils établissent entre le criminel d'occasion et le criminel d'habitude, distinction « inaperçue des classiques », assurent-ils, non sans présomption; on leur a démontré (2) que Balzac avait, bien avant les nouvelles écoles de criminologie, tracé un portrait du malfaiteur d'occasion que ne désavouerait pas le plus exigeant des anthropologues.

(1) « Les cheveux crépus et durs, plantés assez bas, annonçaient, dit le romancier en parlant de son héros, une grande énergie. » Or, Lombroso indique des dispositions pilaires analogues sur les criminels qu'il étudie.

(2) *Archives d'Anthropologie*, loc. cit.

Balzac et les Médecins

Ses connaissances scientifiques, Balzac ne les avait pas seulement acquises dans les livres ; il les tenait, au moins pour une part, de ses conversations avec les médecins et les savants de son entourage.

Il y a toute probabilité qu'il fut lié avec bon nombre des grands praticiens de son temps, entre autres avec Dupuytren, Broussais, etc. Il fut également en rapport, selon toute vraisemblance, avec Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire (1). Le *Père Goriot* fut dédié à Geoffroy Saint-Hilaire, dont il s'intitulait l'élève : « Je suis, disait-il, un docteur ès-sciences sociales. » Dans sa préface de la *Comédie humaine,* il annonçait le projet d'écrire une histoire naturelle de l'homme : on avait composé le catalogue des animaux ; il voulait faire l'inventaire des mœurs (2).

Il accueillait, avec un enthousiasme de néophyte,

(1) V. son portrait, p. 205.

(2) TAINE, loc. cit. (*Nouveaux Essais,* p. 66-67.)

les doctrines qui lui paraissaient neuves ou paradoxales. La lettre qu'il adressa au docteur Moreau (de Tours), probablement à la suite de l'envoi de son livre sur *le Génie et la Folie,* est, à cet égard, des plus caractéristiques. Elle nous montre un Balzac curieux de science, ardent à « deviner » ce qu'il ne pénétrait point :

Passy, décembre 1845.

Monsieur,

J'ai reçu votre livre sur l'aliénation mentale, et je suis en train de le lire ; j'éprouve donc le besoin de vous remercier, et du plaisir que m'a fait le début, et de votre attention. C'est une idée que j'ai eue aussi, que celle de rechercher les causes de la folie dans celles de nos aberrations ou exaltations momentanées. Vous savez ou vous ne savez pas que voici vingt-sept ans bientôt que je m'occupe de ces matières dites physiologiques ; mais je ne suis pas assez instruit en anatomie et surtout en myologie pour être de quelque utilité. Je ferai plus tard des études en ce genre. Voici pourquoi : je crois que nous ne ferons rien de bon, tant que l'on n'aura pas déterminé la part que les organes de la pensée, en tant qu'organes, ont dans les cas de folie. En d'autres termes, les organes sont les gaînes d'un fluide quelconque, *inappréciable encore.* Je tiens cela pour prouvé. Eh bien, il y a un *quantum* quelconque d'organes qui se vicient par leur faute même, par leur constitution, et d'autres qui se vicient par un trop grand afflux. Ainsi ceux qui (tels que Cuvier, Voltaire, etc.), ont de bonne heure exercé leurs organes, les ont faits si puissants, que rien ne peut les rendre fous, aucun excès ne les atteint ; tandis que ceux qui s'en tiennent à certaines parties de l'*encéphale idéal,* que nous représentons comme de laboratoire de la



(*Collection de l'auteur*).

BERZÉLIUS

(*Voir page 197*)

pensée, les poètes qui laissent dans l'inaction *la déduction, l'analyse*, et qui font jouir le cœur et l'imagination exclusivement, peuvent devenir fous ; mais on devient nécessairement fou quand on abuse de Vénus et d'Apollon à la fois.

Enfin, il y aurait une belle expérience à faire et à laquelle j'ai pensé depuis vingt ans : ce serait de refaire un cerveau à un crétin, de savoir si l'on peut créer un appareil à pensée, en en développant les rudiments. C'est en refaisant des cerveaux qu'on saura comment ils se défont.

En voilà assez. Mon remerciement pourrait vous paraître un cas pathologique ; quoique dans cette dernière idée réussie, il y ait toute une gloire pour un médecin. Nous sommes compatriotes, monsieur, et vous ne vous étonnerez pas de me voir étonné de trouver un Tourangeau de plus faisant des livres ; mais le vôtre est dans les bons, et les miens sont spéculatifs.

Vous savez que vous me devez une autre partie de haschich, puisque je n'en ai pas eu pour mon argent la première fois. Ayez l'excessive bonté de m'avertir à l'avance du lieu et de l'heure ; car je tiens à être le théâtre d'un phénomène complet, pour bien juger de votre œuvre.

Agréez l'expression de mes sentiments les plus distingués.

BALZAC. (1)

A part la lettre qu'on vient de lire, il ne figure pas dans la *Correspondance* de Balzac d'autres témoignages (2) de relations épistolaires entre le roman-

(1) *Correspondance de H. de Balzac*, édition C.-Lévy.

(2) Nous avons rapporté plus haut (dans le chapitre sur *Balzac occultiste*), une lettre de Balzac au docteur Chapelain qui figure également dans la *Correspondance* éditée par M. de Lovenjoul chez Calmann-Lévy. Dans une des lettres écrites

cier de la *Comédie humaine* et les médecins. Il y est toutefois fait souvent mention du docteur Nacquart, membre de l'Académie de médecine, qui était le médecin particulier, en même temps que l'ami très dévoué, du romancier.

On a maintes fois parlé des sentiments profondément royalistes de Balzac (1) ; ce qu'on a longtemps ignoré, c'est que Balzac, loin de s'en défendre, fit une véritable déclaration de principes, dans une lettre qu'il savait destinée à passer sous les yeux de la duchesse de Berry, et ce que l'on ne savait pas davantage, jusqu'à ces dernières années, c'est qu'un médecin fut, en la circonstance, l'entremetteur obligeant entre la princesse et le romancier.

Grâce à l'amabilité du regretté docteur Emile Ménière, nous pouvons publier *in extenso* (2) la lettre envoyée par Balzac au docteur Prosper Ménière (3),

par Balzac à Mme Hanska, il est longuement question d'un médecin étranger, qui fit, un temps, beaucoup parler de lui, le trop célèbre docteur Koreff. Nous en reparlerons quelque jour.

(1) C'est M. Edm. Biré qui, le premier, a signalé cette particularité. Sur l'origine du royalisme de Balzac, v. le livre de MM. G. Hanotaux et G. Vicaire; la *Revue politique et parlementaire,* 10 déc. 1901, etc.

(2) M. Edmond Biré n'en a donné que des extraits.

(3) V. dans la *Chronique médicale,* 1898, pp. 212 et 314, les remarquables articles sur le docteur P. Ménière, du docteur Ch. Fiessinger.

qui avait été envoyé par le gouvernement auprès de la duchesse de Berry, enfermée dans la citadelle de Blaye.

Avant de donner la lettre, reproduisons le passage des Mémoires de P. Ménière, qui la précède ; ce préambule est indispensable.

« Madame, écrit le docteur P. Ménière, se laisse aller volontiers aux idées tristes ; elle lit beaucoup, trop même, car cela la fatigue. Les nouveautés littéraires sont promptement épuisées ; je m'évertue à découvrir les productions les plus récentes de nos romanciers modernes pour fournir un aliment à son insatiable curiosité. Mes anciennes relations avec un écrivain célèbre m'ont été d'une grande ressource dans cette circonstance. J'avais eu l'occasion de remarquer le goût très vif de la princesse pour les œuvres de M. de Balzac. J'ai écrit à cet homme de lettres pour lui demander une note sur ses publications nouvelles et, ce soir même, j'ai reçu une réponse que j'ai cru devoir communiquer à Mme la duchesse de Berry. Cette longue épître, que je consigne ici dans l'intérêt de l'éditeur futur des œuvres complètes de ce romancier, a paru faire beaucoup de plaisir à la princesse ; elle aime ces sortes de choses, ces surprises, et je me félicite d'avoir eu cette pensée.

Voici la lettre, dont je conserve l'original :

« Mon cher Docteur,

« Je vous remercie infiniment de la lettre que vous m'avez « adressée à Paris et que j'ai reçue ici (à Angoulême), à « quelques pas de vous. Je suis venu bien près de Bordeaux « chercher un peu de repos, afin d'achever plusieurs entre- « prises assez importantes. Vous savez combien je tenais à « vos suffrages pour *Louis Lambert*, cette œuvre de prédi- « lection que je voudrais faire approcher le plus possible « de la perfection. Je rougis de vous l'avoir donnée si incom- « plète. Il y a déjà un troisième manuscrit où beaucoup de « fautes sont corrigées, plusieurs développements ajoutés. « Mais enfin, la nécessité fait d'un savant et d'un homme « politique un conteur, et il faut obéir à la nécessité. Nous « vivons dans un temps où besoin est de soutenir les vieux « noms, quelque grands qu'ils soient, par des mérites per- « sonnels. Néanmoins, croyez que ce que vous m'avez écrit « est de nature à me flatter beaucoup, et mes opinions en « disent assez sans que j'aie besoin d'ajouter par mes paroles « à mes sentiments intimes.

« J'ai été personnellement bien heureux pour vous de « vous savoir envoyé à Blaye, et politiquement satisfait d'y « savoir un homme d'honneur et de probité. C'est ce que « j'ai dit à bien des personnes, et j'ai saisi cette occasion « de parler de vous avec beaucoup de plaisir, puisqu'elle « me donnait licence d'appuyer sur vos qualités. Vous seriez « bien aimable de m'écrire quelquefois, car je pourrais « dissiper les inquiétudes sincères de plusieurs personnes « avec lesquelles je suis en relation. Vous devez savoir que, « dans les circonstances où nous sommes, il y a beaucoup « de gens qui jouent la comédie et d'autres qui sont vrais.

« Etre la Providence des captifs, mon cher Ménière, c'est « ce qu'il y a de plus beau dans le monde, et j'attache plus « de prix à causer, à celles d'entre ces anges qu'on appelle

« des femmes, qui souffrent à quelque titre que ce soit, une « consolation, qu'à toutes les gloires possibles. Aussi, quand « je reçois une de ces lettres où quelque affligée me re- « mercie d'avoir rencontré quelque bonheur à me lire, « je suis payé de toutes les nuits que je passe et de tous « mes travaux. Alors, ma vie, qui a été si longtemps pesante, « est allégée de tous ses maux. Jugez de ma joie si je « pouvais dissiper quelques chagrins entre les murs d'une « solitude ! Un des plus doux moments de ma vie a été « d'apprendre que *Une vie de Femme,* article écrit sur « Mme la Dauphine dans le *Rénovateur,* lui avait été doux « au cœur. Elle n'était qu'exilée !...

« Vous avez une conversation si douce, si amène, si large- « ment instructive, que je sais qu'il est difficile que vous « ne plaisiez pas aux personnes de goût. Vous êtes le meil- « leur interprète qu'un homme de cœur puisse avoir auprès « des dames à qui l'on veut plaire. Aussi, pour vous, sur « votre désir, je puis vous envoyer tout ce que vous souhai- « terez. L'*Echo de la jeune France,* qui m'a fait l'honneur de « me mettre parmi les fidèles illustrations royalistes, publie « une nouvelle *Histoire des Treize* qui a pour titre : *Ne « touchez pas à la hache !* Si vous n'aviez pas le premier « numéro qui a paru avec un premier feuilleton, écrivez- « le moi, je vous l'enverrai aussitôt, ainsi que les suivants, « à mesure qu'ils seront publiés. Cette nouvelle aventure « est un peu plus profonde que ne l'est celle de Mme Jules, « dont le testament a, d'ailleurs, arraché des larmes aux « plus insensibles de ces femmelettes dont nous avons si « souvent déploré l'existence ensemble. Mais si vous ne « connaissez pas *Les Marana, La Femme abandonnée, La « Grenadière,* vous avez, dans les mois de décembre, janvier, « septembre, octobre et novembre derniers, de la *Revue de « Paris,* d'amples histoires à lire, pour peu que ma fécondité « ne vous fatigue pas.

« J'ai bien des choses à vous dire, mais je ne sais si

« j'en ai toute licence, et je me tais pour vous moins que « pour moi, dont l'impénitence finale en fait d'opinions « légitimistes est si franche et si désintéressée. Du reste, « elle ne va pas jusqu'à me faire faire ou dire des bêtises. « Je ne serai jamais ni dans les niais, ni dans les fourbes « d'aucun parti. Je crois et je pense !...

« Ce que je trouve de plus beau dans votre position, « c'est de vous trouver à même d'être utile dans l'une « des situations les plus délicates où puisse arriver une « femme. Napoléon, comme vous le dites, disparaissait, « mais il était fort, et une femme, quelque puissante qu'elle « soit, a toujours sa faiblesse, qui donne un cachet de poésie « à tout ce qui peut lui advenir.

« Si j'ai quelque loisir, et j'en aurai pour cela, j'irai « d'ici à huit ou dix jours à Bordeaux, et s'il est possible « de vous voir, je vous ferai, dans toutes les conditions « voulues, une visite avec un triple plaisir ; c'est toujours « si bon de rencontrer un visage connu quand on est loin « de sa sphère habituelle.

« Je travaille énormément ; d'abord, afin de conquérir « mon indépendance dans la vie privée, pour pouvoir « aborder la tribune lors de la réélection générale, puis « pour achever une œuvre complète parmi celles que j'ai « entreprises. Il faudrait vous écrire trop longuement pour « vous expliquer ces plans d'une immense étendue, litté- « rairement parlant. Mais enfin, quand nous nous reverrons, « nous aurons beaucoup à nous dire, vous et moi, sur le « laps de temps qui nous aura séparés.

« Et moi aussi j'irai à Naples !... Cette année, vers le « mois de décembre, il y aura là des âmes d'élite qui « doivent s'y réunir, et, si vous parcourez ce pays à cette « époque, grande sera ma joie de vous y voir. J'ai dû y « aller avec M. le duc de Fitz-James et Mme la duchesse « de Castries ; mais les ennuis de la vie littéraire m'ont



(*Collection de l'auteur*).

Le Docteur MOREAU, de Tours

(*Voir page* 216)

« rappelé dans le grand bagne de Paris, où je suis trop
« souvent cloué sur un banc de forçat.

« Adieu, mon bon docteur. Si vous ne vous compromettez
« pas à cette innocente traduction du cœur, déposez aux
« pieds de la captive les plus vives admirations du poète,
« les hommages du royaliste, les profonds respects du Fran-
« çais et les sentiments de l'homme privé.

« Votre lettre m'a donné la seconde émotion puissante
« parmi celles que je compte dans ma vie, et je voudrais
« vraiment avoir plus de talent que je n'en ai pour être
« digne de ces choses.

« Avant mon départ de Paris, j'ai vu M. de Chateaubriand
« chez Mme Récamier. Je l'ai trouvé bien maussade, bien
« chagrin. Pour moi personnellement, je n'aime pas sa plai-
« doirie dernière. Il a, selon moi, un peu trop joué avec
« son sujet. Il y a toujours effroyablement de *moi* dans
« tout ce qu'il fait ; puis, politiquement parlant, je n'aime
« pas l'homme. C'est le plus dangereux serviteur qu'aient
« eu les Bourbons.

« L'homme qui a fait pendant cinq longues années l'oppo-
« sition du *Journal des Débats*, la plus cruelle de toutes,
« et qui a contribué aux malheurs de la branche aînée,
« dont il est le frère Caïn, ne me plaira jamais.

« J'admire son talent, mais je n'aime pas sa conduite
« politique. Il est versatile. La postérité sera bien dure pour
« lui et il ne s'en doute pas. Aussi suis-je de ceux qui pré-
« fèrent pour chef actuel le duc de Fitz-James. Il y a
« à Paris beaucoup d'insensibilité, beaucoup d'intérêts, peu
« de choses du cœur. Notre siècle est celui des chiffres;
« aussi, depuis trois ans, pensé-je que l'on ne peut plus
« réussir à rien que par les combinaisons d'intérêt et
« d'argent.

« Les rois de l'Europe donnent l'exemple ; comment les
« peuples ne les suivraient-ils pas ?

« Adieu ! Je vous répète que je vous trouve heureux,

« et je vous aimerai pour tout ce que vous donnerez de « consolations à la malade. Elle a reçu le baptême d'illus- « tration historique qui grandit encore les grandes figures. « Blaye est le sacre de Sainte-Hélène, et elle sortira de « Blaye ! Sa vie recommencera ! L'avenir est un bien grand « homme !...

« Mille choses affectueuses de votre dévoué

« DE BALZAC (1) ».

Cette lettre piqua vivement, paraît-il, la curiosité de la duchesse de Berry ; celle-ci posa au docteur Ménière une foule de questions sur Balzac : sur sa physionomie et ses goûts, sur son genre de vie, etc. Le docteur put raconter à la princesse une foule de particularités sur son auteur favori, sur ses débuts, ses entreprises commerciales et industrielles, qui avaient si lamentablement échoué et, nous apprend le narrateur, la duchesse fut au plus haut point intéressée « au récit de cette lutte ardente du génie contre les mille obstacles qui l'avaient enchaîné ».

Il était dit que Balzac, même après sa mort, n'en serait pas quitte avec les médecins.

C'est un médecin, le docteur Fournier, alors maire de Tours, qui, dans la séance du Conseil municipal de cette ville, du 4 septembre 1885, proposa d'ouvrir

(1) Cf. *La Captivité de la Duchesse de Berry,* par le docteur Ménière, t. I, pp. 328-333.



(Collection de l'auteur).

LA DUCHESSE DE BERRY

une souscription pour élever à Balzac un monument dans sa ville natale (1).

Outre l'auteur de la proposition, il y avait un autre médecin dans le Comité de patronage de la statue : ce médecin n'était autre que le baron Larrey, membre de l'Institut.

La ville de Tours doit à la générosité du baron Larrey une épreuve collationnée du roman de *Béatrix,* avec les corrections de l'auteur. Ces corrections, ainsi que les additions et changements introduits dans l'épreuve, constituent, pour ainsi dire, un nouveau travail, dans lequel disparaît presque entièrement l'œuvre primitive (2).

Disons, en terminant, que nous ne sommes pas le premier médecin qui se soit aventuré à « disséquer » Balzac. C'est encore un médecin, le docteur Henri Favre, qui, sous le titre de *Balzac et le temps présent,* a tenté de démontrer qu'on retrouverait dans l'œuvre de Balzac le génie celtique. « Balzac, conclut-il, est Français et Celte à la fois. » Nous ne suivrons pas

(1) Dans le comité des fêtes organisées à Tours figuraient deux médecins, MM. les docteurs Bailliot et Bezard.

(2) Le docteur Larrey a également donné à la ville de Tours un beau portrait à la sépia de Balzac, par le peintre Louis Boulanger. Nous l'avons reproduit, en médaillon, sur la couverture de la première édition de notre ouvrage.

notre confrère dans les développements d'une thèse assez piquante, mais nous ne sommes pas très éloignés de nous rallier à ses conclusions.

APPENDICE

I

Les Descendants de Balzac

Si nous n'avons fait, jusqu'à présent, qu'une fugitive allusion aux enfants de M. et Mme de Balzac, c'est qu'il n'y a en réalité qu'Honoré dont le nom ait survécu.

Balzac avait un frère, Henri, plus vieux que lui de neuf ans et marié. Henri Balzac partit pour l'Amérique. La famille reçut d'abord de lui quelques nouvelles, puis n'entendit plus parler de l'absent. On n'a jamais su ce qu'il était devenu ; on n'a, à cet égard, aucun indice (1).

Balzac a parlé de son frère à deux ou trois reprises (2), dans sa Correspondance :

(1) Article de l'*Eclair,* du 23 mai 1898.

(2) Balzac écrit à Mme Hanska, à Vienne, de Paris, dimanche 26 octobre 1834 :

« ...Nous ne sommes pas contents de mon frère, en Normandie. Sa femme est grosse. Il a compliqué encore les diffi-

« Mon frère, écrit-il à Mme Hanska, a fait aux îles un mauvais mariage et le pauvre enfant n'a ni esprit, ni énergie, ni talent. Les hommes de volonté sont rares !... » (1)

Une autre fois, Balzac annonce à la même correspondante qu'il va baptiser l'enfant de son frère Henri :

« Je suis, lui écrit-il, parrain avec ma nièce Sophie, et j'avais bien juré de n'être jamais parrain d'aucun enfant ; mais mon frère est malheureux, et il est impossible de refuser... » (2)

Outre ce frère, Balzac avait deux sœurs : Laure Balzac, morte en 1871, qui avait épousé, en mai 1820, M. Midy de la Grenneraye-Surville, ingénieur en chef des ponts et chaussées. (Laure Balzac, la sœur aînée d'Honoré, qui lui fut si dévouée et pour laquelle il eut tant d'estime, parfois d'admiration, est

cultés de sa vie, le pauvre être ! Ma mère n'est pas bien portante ; je voudrais la voir en bonne santé pour jouir de ce que je lui prépare. Mais, grand Dieu, elle a eu bien des chagrins. Aujourd'hui elle est revenue à moi si bien, si largement ; elle semble reconnaître, sans les avouer, les torts énormes de son peu d'affection pour moi et ma sœur ; elle est punie dans l'enfant de son choix d'une affreuse manière ! Henri n'est rien, ne sera rien, et il a gâté l'avenir que mon beau-frère et moi pouvions lui faire par son mariage. Tout cela est horriblement triste... » *Revue de Paris,* janvier-février 1895, p. 193-194.

(1) *Revue de Paris,* janvier-février 1895, p. 168.

(2) *Revue de Paris,* loc. cit., p. 129 : lettre du 30 mars 1835.

connue dans les lettres sous le nom de Mme Surville, qu'elle prit de son mari, pour lequel Balzac professait une grande amitié (1).

La plus jeune sœur de Balzac, Laurence, épousa, en 1821, M. Armand de Saint-Pierre de Montzaigle. Elle mourut à cinq ans de là (2). Son mari est mort rue Lechapelain, n° 10, le 27 décembre 1869, à quatre-vingt-deux ans (3).

D'après Arsène Houssaye, qui l'a rapporté dans le *Figaro* du 20 août 1883, Balzac aurait eu une troi-

(1) « Les deux beaux-frères s'estimaient et s'aimaient. Balzac a dédié l'une de ses œuvres à M. Surville. Ils vécurent très liés ; Honoré de Balzac dînait plusieurs fois par semaine chez sa sœur dans l'appartement que celle-ci occupait rue des Martyrs, 41. Plusieurs des œuvres de Laure Surville ont inspiré Honoré de Balzac. Parfois, le frère et la sœur ont pris pour modèle le même personnage. C'est ainsi que la « Cousine Rosalie » de Mme Surville est la « Cousine Bette » de Balzac. Seulement, les deux romanciers l'ont jugée de manière différente. C'est en tout cas la même vieille fille qui a servi de modèle aux deux auteurs... Mme Surville a fait et publié une nouvelle, un *Voyage en coucou*, que Balzac a reprise pour son compte et qui est devenue, traitée de main de manière différente. C'est, en tout cas, la même vieille fille qui date de 1842. Honoré de Balzac ne cessait de louer sa sœur non seulement parce que, dès leur plus jeune âge, ils s'étaient pris l'un pour l'autre d'une touchante amitié, mais aussi pour son talent d'écrivain, pour son imagination féconde et toujours tournée vers le bien et le beau. » (Article de l'*Eclair*, précité.)

(2) Werdet, *Honoré de Balzac*, p. 21.

(3) *Le Curieux*, loc. cit.

sième sœur, qui serait morte à Paris, à l'hôpital Beaujon, en 1850, par conséquent avant son frère. Le fait paraît confirmé par ce passage, que nous extrayons du *Journal des Goncourt :*

Mercredi 4 février 1874. — Un trait de Balzac, que ne connaîtront peut-être pas ses biographes futurs :

Le vieux Giraud racontait ce soir qu'il était voisin du directeur de l'hospice Beaujon et que celui-ci voisinait avec lui, tous les jours. Une fois, le directeur lui dit : « J'ai une mourante très distinguée, qui se dit la sœur de Balzac. Comme cela me répugne de la mettre entre quatre planches, j'ai été voir Balzac, et lui ai demandé 16 francs pour un cercueil. Balzac m'a dit : « Cette femme ment, je n'ai pas de sœur à l'hôpital. » Ma foi, cette femme m'intéressait, j'ai de ma poche acheté le cercueil. »

Les années se passent. Le peintre et le directeur d'hôpital voisinent comme par le passé. Un matin, le directeur arrive chez Giraud, tout bouleversé : « Vous vous rappelez mon histoire de la sœur de Balzac, hein ?... Vous ne savez pas ce qui vient de m'arriver ? Balzac m'a fait demander aujourd'hui... Je l'ai trouvé mourant, ainsi que les journaux l'annonçaient : « Monsieur, s'est-il écrié en me voyant, je vous ai dit que cette femme, pour laquelle vous êtes venu me demander un cercueil, n'était pas ma sœur... c'est moi qui ai menti ; j'ai voulu vous avouer cela avant de mourir... »

On a mis en doute la véracité de cette confession *in extremis,* comme aussi la version rapportée par Arsène Houssaye. Voici, en attendant la solution de cette énigme, un document qui aidera peut-être à la

déchiffrer : ce document est extrait du *Registre des actes de décès de la commune de Passy, pour l'année mil huit cent cinquante* (1) :

Du onze novembre mil huit cent cinquante, à onze heures du matin, acte de décès de Jeanne Balzac, décédée hier à deux heures et un quart de relevée en son domicile à Passy, rue Franklin, n° 8, âgée de soixante-six ans, propriétaire, mariée à M. Jean-Gervais Grandmaison, âgé de soixante-seize ans, propriétaire, même domicile, native de Toulouse (Haute-Garonne), les prénoms du père et les noms et prénoms de la mère de la défunte, tous deux décédés, n'ont pu être indiqués, sur la déclaration de M. Jean-Pierre Bagnères, âgé de cinquante-quatre ans, rentier, demeurant à Passy, rue Franklin, n° 8, gendre de la défunte et de M. Gustave Collasson, âgé de trente-quatre ans, rentier, demeurant à Paris, rue Notre-Dame-de-Lorette, n° 7, cousin par alliance, constaté par nous François-Fortuné Dauvergne, maire provisoire de Passy, officier de l'état civil, après nous être assuré du décès, lecture faite du présent acte, les déclarants ont signé avec nous, maire :

Signé au registre : GUSTAVE COLLASSON, BAGNÈRES,
et DAUVERGNE, *maire provisoire.*

S'agit-il de la personne dont a parlé Arsène Houssaye ? Mais alors quelle explication donner de la scène de l'hôpital Beaujon ?

Enfin, que signifie ce passage de la lettre du père de Balzac, dont nous avons en main l'autographe

(1) Il a été reproduit dans le journal *Le Curieux*, t. I, pages 270-271.

original (1), daté du 26 décembre 1810 : « Nos *quatre* enfants comblent nos désirs. Laure, qui a vu expirer sur ses bras *sa sœur*, n'est pas très bien depuis; elle a besoin des plus extrêmes ménagements. Sa maman est bien triste... »

Qu'est-ce encore que cette sœur de Balzac, morte en bas âge, et dont aucun biographe du romancier n'a parlé ?

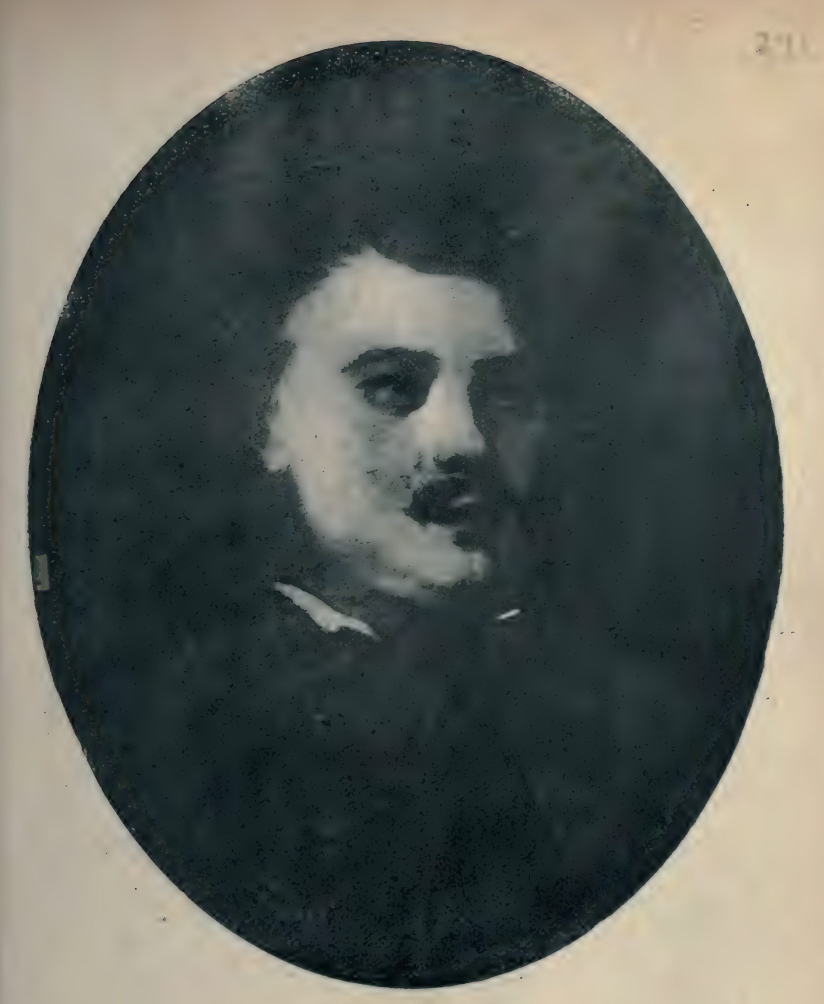
Mais il reste un autre problème à résoudre : dans une lettre de Balzac à sa sœur Laure, publiée par M. de Lovenjoul (2), il est fait allusion à une récente paternité du romancier.

« Que peut être devenue cette enfant, une fille nommée Marie, si nous ne nous trompons, écrit à ce propos l'érudit bibliographe de Balzac ? Aucun indice sérieux n'existe, à notre connaissance, qui permette d'en rechercher la trace avec quelque chance de succès. » Et M. de Lovenjoul ajoute un peu plus loin :

« Sans appuyer sur un sujet aussi délicat, disons cependant que le grand Honoré a laissé, paraît-il, d'autres héritiers, sinon de son nom, du moins de son sang. Un fils, mort longtemps après lui, et une fille, décédée depuis peu d'années, n'étaient pas ignorés,

(1) Nous l'avons reproduit à la page 231.

(2) *Un Roman d'amour*, par M. le vicomte S. de Lovenjoul, p. 92.



H. DE BALZAÇ

(Portrait attribué à L. Boulanger : *Musée Carnavalet*).

semble-t-il, d'un très petit nombre de ses amis. Enfin, il perdit encore, en novembre 1846, une petite fille née à six mois. La naissance de cette enfant donna lieu à l'un des grands drames inconnus, dont le célèbre romancier fut le héros, et les rapides progrès de sa maladie de cœur ont même été dus en partie à cette terrible aventure (1). »

A notre tour, nous posons la question, faute de la pouvoir résoudre.

Que reste-t-il, à l'heure actuelle, de la descendance et des alliés de Balzac ?

La sœur aînée, Laure, mariée à M. Surville, ingénieur, laissa, seule, deux enfants, deux filles, mortes aujourd'hui.

L'aînée, Sophie, bonne harpiste, après un mariage malheureux, finit institutrice chez M. Martin (du Nord), ancien député. Elle mourut sans postérité.

La cadette, Valentine, qui épousa, en 1859, M. Louis Duhamel, avocat à cette époque, plus tard secrétaire du président de la République (M. Grévy), est morte aussi depuis deux ans. Balzac lui reconnaissait de la littérature. Il paraît qu'elle avait une voix de grande cantatrice (2).

(1) De LOVENJOUL, *op. cit.*, p. 94.

(2) Article de J. CHRISTOPHE, dans la *Revue indépendante*, 1884.

C'est Valentine Surville qui, en collaboration avec sa sœur aînée, Mme Sophie Mallet, après avoir été durant sa jeunesse le secrétaire de son oncle, dont elle recopiait les manuscrits, eut le grand honneur et la charge de publier une partie de la *Correspondance d'Honoré de Balzac*. Elle eut de son mariage deux enfants : une fille, qui est devenue Mme Pierre Carrier-Belleuse, femme de l'artiste sociétaire du Champ de Mars, et un fils, publiciste distingué, notre sympathique confrère Laurent Surville.

Laurence, qui épousa M. de Montzaigle, en eut deux fils : 1° Alfred, qui fut l'intime de Musset, dont il partagea les folies et mourut à trente ans, en 1852, sans avoir eu d'enfant de son mariage avec Mlle Conseil du Mesnil, fille du général de ce nom ; 2° Alphonse, mort, en 1868, à Strasbourg, où il avait épousé Mlle Caroline Jung. Il eut trois enfants, dont un seul survit, Paul de Montzaigle, ingénieur des ponts et chaussées, à Ismaïlia.

Après la mort de Laurence, M. de Montzaigle se remaria avec Mlle Moreau ; de ce second mariage naquirent le père du peintre Edgar de Montzaigle, de la Société nationale des beaux-arts, et son frère Henri, qui habite Bordeaux (1).

M. Laurent Surville-Duhamel, avec son cousin de

(1) *Eclair*, du 26 mai 1899.

Montzaigle et Mme Pierre Carrier-Belleuse, sont les seuls descendants directs d'Honoré de Balzac, ses petits-neveux et petite-nièce.

Ajoutons, pour ne rien omettre, qu'il existe une arrière-petite-nièce de Balzac, Mlle Pierrette-Valentine Carrier-Belleuse, née en 1894. M. de Montzaigle a également une fille.

Quant à Mme Honoré de Balzac, la femme du romancier, elle est morte en 1882 ; elle avait une fille, mariée au comte Georges Mnizech, qui est mort fou un peu avant sa belle-mère.

II

Quelques opinions de Balzac sur le Magnétisme et les Sciences occultes

Les phénomènes du somnambulisme, à peine soupçonnés de Mesmer, furent dus à MM. de Puységur et Deleuze ; mais la Révolution mit à ces découvertes un temps d'arrêt, qui donna gain de cause aux savants et aux railleurs. Parmi le petit nombre des croyants se trouvèrent des médecins. Ces dissidents furent jusqu'à la mort persécutés par leurs confrères.

⁂

Les docteurs qui tenaient pour l'hérésie mesmérienne, en 1820, ces prétendus hérésiarques étaient encore l'objet de cette proscription sourde. Les malheurs, les orages de la Révolution n'éteignirent

Tours 28 Xbre 1810.

C'est, toujours avec un nouveau plaisir, cher et excellent ami, que je vois arriver le moment où pour vous offrir mes étrennes. C'est un sentiment philantropique que j'ay adressé au gouvernement affin qu'il délivre le monde d'un fleau qui le dévore depuis deux mille ans. Tous les ministres et autres grands personages m'en ont marqué de choses flatteuses. Mais, un plaisir qui surpasse, la nature de l'hommage que j'ay l'avantage de vous offrir sous ce pli, c'est l'occasion d'avoir de vos nouvelles, de ce que vous avez de plus cher; c'est votre santé.

Nos quatre enfans comblent nos desirs. Laure qui a vu

" elle a besoin des plus extrêmes ménagemens, sa maman est
" bien triste.

" Mon amie et moi nous vous embrassons du meilleur
" de notre cœur.

Balzac

Permettez que Mme Doumerc et M^lle^s Doumerc ... trouvent ici l'hommage de mon profond respect et que le surplus de votre aimable famille reçoive l'expression de tout ce que vous aurez la bonté de leur dire pour nous.

Je puis vous donner pour nouvelle que M. Vilof est venu s'établir dans notre ville avec son épouse et ses enfans d'une manière marquante, et qu'il a reçu une lettre de M. Tholosé qui est toujours en Suisse pour qu'il lui fasse passer des éclaircissements sur les gens attendu qu'il rédige un plan pour faire cesser l'heureux silence qui ... lui a
Pierre

LETTRE AUTOGRAPHE DU PÈRE DE BALZAC

(Collecitou de l'auteur).

pas cette haine scientifique. *Il n'y a que les prêtres, les magistrats et les médecins pour haïr ainsi. La robe est toujours terrible.*



L'histoire étrange des apparitions du fermier Martin (1), si bien constatées, et l'entrevue de ce paysan avec Louis XVIII ; la connaissance des relations de Swedenborg avec les morts, si sérieusement établie en Allemagne ; les récits de Walter Scott sur les effets de la *seconde vue* ; l'exercice des prodigieuses facultés de quelques *diseurs de bonne aventure,* qui confondent en une seule science la chiromancie, la cartomancie et l'horoscopie ; les faits de catalepsie et ceux de la mise en œuvre des propriétés du diaphragme par certaines affections morbides ; ces phénomènes au moins curieux, tous émanés de la même source, sapent bien des doutes, emmènent les plus indifférents sur le terrain des expériences.



La croyance aux croyances occultes est bien plus répandue que ne se l'imaginent les savants, les avocats, les notaires, les médecins, les magistrats et les

(1) Martin de Gallardon, dont le portrait est reproduit p. 249.

philosophes. Le peuple a des instincts indélébiles. Parmi ces instincts, celui qu'on nomme si sottement *superstition* est aussi bien dans le sang du peuple que dans l'esprit des gens supérieurs. Plus d'un homme d'Etat consulte, à Paris, les tireuses de cartes (1).



Il en est des sciences occultes comme de tant d'effets naturels, repoussés par les esprits forts ou par les philosophes matérialistes, c'est-à-dire ceux qui s'en tiennent uniquement aux faits visibles, solides, aux résultats de la cornue ou des balances de la physique et de la chimie modernes ; ces sciences subsistent, elles continuent leur marche, sans progrès d'ailleurs, car, depuis environ deux siècles, la culture en est abandonnée par les esprits d'élite.



En ne regardant que le côté possible de la divination, croire que les événements antérieurs de la

(1) Balzac lui-même ne dédaignait pas d'y avoir recours; dans une lettre à Mme Hanska (16 juillet 1841), il dit littéralement : « Le sorcier ne m'a-t-il pas dit que dans six semaines je recevrais une lettre qui changerait toute ma vie, et, dans les cinq combinaisons qu'il a faites, cette nouvelle a toujours reparu ! Je vous raconterai quelque jour cette séance et je vous ferai bien rire. » *Revue de Paris,* 1er mai 1899, p. 103.

vie d'un homme, que les secrets connus de lui seul peuvent être immédiatement représentés par des cartes qu'il mêle, qu'il coupe et que le diseur d'horoscopes divise en paquets d'après des lois mystérieuses, c'est l'absurde ; mais c'est l'absurde qui condamnait la vapeur, qui condamne encore la navigation aérienne, qui condamnait les inventions de la poudre et de l'imprimerie, celle des lunettes, de la gravure, et la dernière grande découverte, la daguerréotypie. Si quelqu'un fût venu dire à Napoléon qu'un édifice et qu'un homme sont incessamment et à toute heure représentés par une image dans l'atmosphère, que tous les objets existants y font un spectre saisissable, perceptible, il aurait logé cet homme à Charenton, comme Richelieu logea Salomon de Caus à Bicêtre, lorsque le martyr normand lui apporta l'immense conquête de la navigation à vapeur. Et c'est là, cependant, ce que Daguerre a prouvé par sa découverte. Eh bien, si Dieu a imprimé, pour certains yeux clairvoyants, la destinée de chaque homme dans sa physionomie, en prenant ce mot comme l'expression totale du corps, pourquoi la main ne résumerait-elle pas la physionomie, puisque la main est l'action humaine tout entière et son seul moyen de manifestation ? De là la chiromancie.

La société n'imite-t-elle pas Dieu ? Prédire à un



MARTIN, de Gallardon

(*D'après un crayon, communiqué par M. Anatole France*).

homme les événements de sa vie à l'aspect de sa main n'est pas un fait plus extraordinaire chez celui qui a reçu les facultés du voyant que le fait de dire à un soldat qu'il se battra, à un avocat qu'il parlera, à un cordonnier qu'il fera des souliers ou des bottes, à un cultivateur qu'il fumera la terre et l'ensemencera.



L'époque n'est peut-être pas éloignée où la science observera le mécanisme ingénieux de nos pensées et pourra saisir la transmission de nos sentiments. Quelque continuateur des sciences occultes prouvera que l'organisation intellectuelle est, en quelque sorte, un homme intérieur qui ne se projette pas avec moins de violence que l'homme extérieur, et que la lutte qui peut s'établir entre deux de ces puissances invisibles à nos faibles yeux n'est pas moins mortelle que les combats auxquels nous nous livrons.

Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes.

Balzac prophétisait juste.

III

Les Médecins de la Comédie humaine

Dans l'œuvre titanesque de Balzac (1), la part faite aux médecins est considérable. Plus qu'aucune autre profession, la médecine a eu la prédilection du romancier, créateur de types humainement vivants, humainement agissants.

Le médecin, dans la *Comédie humaine,* joue les rôles les plus divers, et l'on ne saurait en donner un meilleur témoignage qu'en établissant une sorte de monographie de chacun des personnages appartenant à notre corporation.

(1) Nous avons emprunté les éléments de cette étude, partie à l'ouvrage de M. Marcel Barrière, sur l'*Œuvre de Balzac*, partie à l'excellent *Répertoire de la Comédie humaine*, de MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe, en y ajoutant notre contribution personnelle.

Dans ce cinématographe d'un nouveau genre, voici venir, tout d'abord, Horace BIANCHON.

Horace Bianchon est un médecin de Paris, célèbre sous Charles X et sous Louis-Philippe, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, etc.

En 1819, interne à Cochin, il fréquentait la pension Vauquer, où il connut E. de Rastignac, Goriot et Vautrin (*Le Père Goriot*). Il devint plus tard l'élève préféré du chirurgien Desplein (1), qu'il assista à ses derniers moments (*La Messe de l'Athée*). C'est lui qui avait donné à Birotteau la recette de sa fameuse huile de noisettes (*César Birotteau. — L'Interdiction*).

En relations avec Daniel d'Arthez, il soigne Lucien de Rubempré, blessé en duel. On le retrouve au lit de mort de la maîtresse de Lucien et de Mme Brideau (*Illusions perdues. — Les Secrets de la princesse de Cadignan*).

En 1824, le jeune docteur Bianchon accompagnait Desplein, appelé auprès de Flamet de la Billardière

(1) On s'accorde à dire que Balzac a voulu restituer sous ce nom la physionomie de Dupuytren. Balzac, cependant, s'en est défendu, dans une note qui se trouve dans une des éditions de son roman (1836) : « Quoique les circonstances qui accompagnent ce récit soient toutes vraies, écrit-il, ce serait un tort grave d'en faire l'application à un seul homme de cette époque, l'auteur ayant rassemblé sur une même figure des documents relatifs à plusieurs personnes. »

mourant (*Les Employés*). Avec le même Desplein et le docteur Martener, de Provins, en 1828, il donna ses soins à Pierrette Lorrain (*Pierrette*). En cette même année 1827, il eut un moment l'idée de prendre part à l'expédition de Morée.

En 1829, encore avec Desplein, il fut appelé par Mme de Nucingen, dans le but d'étudier l'état du baron de Nucingen, son mari, malade d'amour pour Esther Gobseck.

En 1830, toujours avec son illuste maître, il fut rappelé par Corentin, pour juger le cas de mort de Peyrade et le cas de folie de Lydie, sa fille ; puis, encore avec Desplein et avec le docteur Sinard, auprès de Mme de Sérizy, que l'on craignait de voir devenir folle après le suicide de Lucien de Rubempré (*Splendeurs et misères des courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*).

A la même époque, Bianchon assiste aux derniers moments d'Honorine, la femme du comte de Bauvau (*Honorine*) et voit la folie du baron de Bourlac (M. Bernard), qui était atteint de cette étrange maladie qu'on nomme la *plique polonaise* (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Horace Bianchon était, en 1821, l'ami et le médecin de Raphaël de Valentin (*La Peau de Chagrin*).

Raphaël de Valentin, orphelin à vingt-deux ans, se trouve perdu sur le pavé de Paris, sans avenir et

sans fortune, seul avec ses pensées, derrière le corbillard qui conduit son père au cimetière. Dévoré d'une ambition excessive, il se croit destiné à de grandes choses, mais il doute de lui-même.

Désireux de faire rapidement fortune, il se livre à la passion du jeu ; mais la déveine le poursuit obstinément. Le jour où, selon la triste pensée de J.-J. Rousseau, il ne voit plus entre lui et la mort que son dernier écu, il retourne au jeu. Après avoir perdu tout ce qui lui restait, il prend la résolution extrême de se noyer ; mais le hasard le conduit devant l'étalage d'un marchand d'antiquités. Il y pénètre. Le marchand, un vieillard au masque ricanant, devine les sinistres pensées du joueur : « Auriez-vous la maladie d'or, lui dit-il, ou voudriez-vous détrôner l'ennui ? Enfin, quelle erreur vous engage à mourir ? » Le vieillard offre à Raphaël de le faire plus riche, plus puissant et plus considéré que ne peut l'être un roi, et pour cela il lui fait cadeau d'une *peau de chagrin*. Cette peau, lui assure-t-il, est un talisman. L'homme qui la possède possède tout ; il n'a qu'à vouloir une chose et son désir se trouve aussitôt accompli. Mais l'existence de cet homme dépend irrévocablement de celle du talisman. A chaque souhait, la peau de chagrin diminue ; à cette diminution, proportionnée à l'intensité du désir, correspond une décroissance des jours de

l'homme, qui sont comptés ; lorsque la peau de chagrin sera réduite à rien, l'homme doit mourir. Raphaël s'empare du talisman et souscrit au terrible pacte que lui impose sa possession. Le vieux marchand ne lui ménage pas les conseils et lui dit de prendre garde : « Après tout, vous vouliez mourir, dit-il, eh bien, votre suicide n'est que retardé. »

Poussé par la curiosité, Raphaël se décide à soumettre la peau à l'examen de plusieurs savants, afin d'en déterminer la nature et de voir s'il n'est pas possible d'en augmenter la surface par la formidable tension de quelque machine hydraulique ou l'action puissante d'un laminoir. Il se rend successivement chez Lavrille, un des grands pontifes de la zoologie ; chez le célèbre mathématicien Planchette ; chez le mécanicien Spieghalter, et enfin chez le fameux chimiste Japhet. Efforts vains : la peau résiste à tout ! Dans une dernière expérience, le chagrin sort victorieux d'un épouvantable choc auquel il est soumis, grâce à une forte quantité de chlorure d'azote. « Je suis perdu ! » pense Raphaël, et, rentré chez lui, il va attendre la mort dans les bras de sa maîtresse Pauline.

Quatre célèbres docteurs parisiens, BRISSET (1), MAUGREDIE (2), CAMÉRISTUS et BIANCHON, sont appelés

(1) Breschet (?)
(2) Magendie (?)

auprès du marquis. Tous sont impuissants à guérir le malade et lui conseillent unanimement d'aller aux eaux d'Aix (1).

Après un duel, dans lequel il a la malchance de tuer son adversaire, Raphaël quitte Aix-les-Bains et part pour le Mont-Dore. Il y vit quelque temps d'une vie végétative, mais l'ennui le prend et il retourne à Paris.

Il demande, à peine arrivé, qu'on lui prépare une boisson légèrement opiacée : il veut dormir pour n'avoir à penser à rien. Il a défendu qu'on laisse arriver jusqu'à lui qui que ce soit. Mais, à son réveil, il trouve Pauline assise à son chevet. « Fuis-moi, dit-il ; si tu restes là, je meurs. » Et, en même temps, il tire de dessous ses oreillers le lambeau de la peau de chagrin, fragile et petit comme la feuille d'une pervenche. Il explique à son amante l'affreux mystère de sa vie, représentée par ce talisman. La jeune fille contemple avec horreur la dernière parcelle de la peau magique. Après avoir tenté de posséder une fois encore la femme qu'il aime, Raphaël expire dans un spasme final.

(1) Dans ce roman la silhouette, très poussée, du « médecin des eaux », pourra être rapprochée de celle tracée par Guy de Maupassant, dans *Mont-Oriol*.

Tel est, dans ses grandes lignes, le sujet de *La Peau de Chagrin.*

Nous avons vu passer dans ce drame — car c'est bien un drame, et des plus passionnants — la silhouette, un peu effacée dans le roman, d'Horace Bianchon. C'est encore ce savant praticien que nous retrouvons en relations avec le comte de Granville, en 1833, soignant la maîtresse de celui-ci, Caroline Crochard (*Une Double Famille*). Il donnera également des soins à Mme du Bruel, alors maîtresse de La Palférine, qui s'était blessée en tombant la tête la première contre l'angle aigu d'une cheminée (*Un Prince de la Bohème*) ; puis, en 1835, à Mme Marie Gaston (Louise de Chaulieu), perdue sans espoir (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

En 1837, Horace Bianchon accouche, à Paris, Mme de la Baudraye, enceinte des œuvres de Lousteau ; il était assisté, pour la circonstance, du célèbre accoucheur Duriau (*La Muse du Département*). En 1838, il était médecin du comte Laginski (*La Fausse Maîtresse*).

Deux ans plus tard, Horace Bianchon demeurait rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, dans la maison où mourut son oncle le juge Popinot, et il était question de le nommer conseiller municipal, en remplacement de l'intègre magistrat ; mais il refusa en

déclarant que son candidat était Thuillier (*Les Petits Bourgeois*).

Médecin du baron Hulot, de Crevel et de Mme Marneffe, avec sept de ses collègues, Bianchon observa la terrible maladie qui emporta Valérie et son second mari en 1842 ; en 1843, il soigna Lisbeth Fischer dans sa dernière maladie (*La Cousine Bette*).

Enfin, en 1844, le docteur Bianchon fut amené en consultation, par le médecin Roubaud, auprès de Mme Graslin, à Montégnac (*Le Curé de Village*).

Horace Bianchon était un causeur brillant et spirituel ; on assiste à un éblouissant tournoi sur le caractère des femmes à la mode, entre le docteur Bianchon et Rastignac, au début de l'*Interdiction*. Le romancier prête au docteur le discours qui suit :

« La femme à la mode n'est plus une femme ; elle n'est ni mère, ni épouse, ni amante ; elle est un sexe dans le cerveau, médicalement parlant » ; ce à quoi le positif Rastignac réplique cyniquement : « Une bourgeoise, une femme aimante, un ange, ne mènent à rien ; une femme à la mode mène à tout ; elle est le diamant avec lequel un homme coupe toutes les vitres, quand il n'a pas la clef d'or avec laquelle s'ouvrent toutes les portes... »

Après Horace Bianchon, un des portraits de la *Comédie humaine* qui s'accuse avec le plus de relief

est le « médecin de campagne », le docteur BENASSIS.

Comme on l'a très heureusement caractérisé (1), Benassis est « le saint Vincent de Paul d'un coin du Dauphiné... C'est un administrateur de génie, un philosophe, doublé d'un économiste de premier ordre, appliquant dans le cadre trop étroit de la commune dont il est maire, les principes d'ordre social les plus propres à assurer le bonheur des peuples. Benassis, suivant le mot de l'ancien voltigeur Goguelat, un de ses administrés, est le « Bonaparte de sa vallée, sauf les batailles ».

Le docteur Benassis est né vers 1779, dans une petite ville du Languedoc. Il fut élevé au collège de Sorrèze (Tarn), par des Oratoriens, puis il fit ses études médicales à Paris, où il habita le quartier Latin. A l'âge de 22 ans, il perdit son père, qui lui laissait une grande fortune et il abandonna une jeune fille, dont il avait un fils, pour se livrer aux plus folles dissipations. Cette jeune fille, bonne et dévouée, succomba, deux ans après cet abandon, en dépit de tous les soins que lui prodigua son amant repentant.

Plus tard, Benassis recherche en mariage une autre jeune fille appartenant à une famille janséniste. Il était agréé quand on apprit son passé, qu'il

(1) Marcel BARRIÈRE, *L'Œuvre de Balzac*, p. 312.

avait tenu caché : on le repoussa et dès lors il consacra toute son existence à son fils ; celui-ci mourut dans l'adolescence.

Après avoir hésité entre le suicide et une retraite à la Grande-Chartreuse, le docteur Benassis finit par échouer dans un petit village de l'Isère, à cinq lieues de Grenoble. Il n'en sortit plus jusqu'à sa mort, qui survint en 1829. Il se dévoua, toute sa vie durant, à soigner cette population rurale, composée en majeure partie de crétins languissants (1).

(1) Dans le *Médecin de campagne*, daté d'octobre 1832-juillet 1833 (édition Calmann-Lévy, 1881, pp. 29 et 54), on trouve ces notions sur l'influence du milieu et la sélection, dans la bouche de notre confrère Bénassis.

(A propos de crétins). — *La situation de ce hameau dans un fond sans courant d'air, près du torrent dont l'eau provient des neiges fondues, privé des bienfaits du soleil, qui n'éclaire que le sommet de la montagne, tout y favorise la propagation de cette affreuse maladie. Les lois ne défendent pas l'accouplement de ces malheureux, protégés ici par une superstition dont la puissance m'était inconnue, que j'ai d'abord condamnée, puis admirée. Le crétinisme se serait donc étendu depuis cet endroit jusqu'à la vallée. N'était-ce pas rendre un grand service au pays que d'arrêter cette contagion physique et intellectuelle ? Malgré son urgence, ce bienfait pouvait coûter la vie à celui qui entreprendrait de l'opérer...*

Cependant Bénassis le tente et fait transporter les crétins ailleurs, où on les soignera en un milieu approprié ; il manque d'être tué.

Plus loin, à propos des animaux, notre confrère Bénassis dit à son nouvel ami, le commandant Genestas :

D'après mes conseils, les bêtes défectueuses, malingres ou médiocres, furent promptement vendues et remplacées par de

Le livre (1) qui retrace l'histoire du docteur est un vivant commentaire de l'Evangile. On y voit l'esprit de charité du christianisme, réellement introduit dans le mécanisme social ; c'est le « Aimez-vous les uns les autres » du Christ, enseigné et pratiqué avec une abnégation d'apôtre.

On a prétendu que Balzac avait réellement connu dans sa jeunesse l'original de son « docteur Benassis », un certain docteur Frank, qui vécut à l'Isle-Adam, combla ce pays de bienfaits, de charités, et mourut pleuré, regretté par tous ses concitoyens (2). A vrai dire, il n'existe pas une *clef* de la *Comédie humaine ;* chez Balzac, le point de départ de tout

beaux sujets. Ainsi nos produits, en un temps donné, l'emportèrent dans les marchés sur ceux des autres communes...
Pourquoi citer toujours Gœthe, antérieur à Balzac, à ce livre du moins (puisque Gœthe est mort en 1832), et toujours oublier Balzac parmi les précurseurs de l'évolution ? Ni l'un ni l'autre ne furent des savants, mais des littérateurs de génie, ayant vraisemblablement connu les travaux de Lamark (Communication du docteur Foveau de Courmelles).

(1) *Le Médecin de campagne.*

(2) G. Ferry, *Balzac et ses amies*, p. 103-104. C'est Mme Surville qui, dans la biographie de son frère, a, la première, signalé le fait qu'a rapporté M. G. Ferry, dans son livre. Voici le passage : « Il va à l'Isle-Adam. Il assiste au convoi d'un docteur tel que celui qu'il a décrit dans son *Médecin de campagne*. Cet homme qu'il a connu dans ses précédents séjours, bienfaiteur du pays, aimé et regretté de tous, lui donna l'idée de ce livre. Ce mort deviendra un jour le vivant M. Benassis !... »

portrait est évidemment dans l'observation, inconsciente ou faite à dessein, d'un personnage vivant. Mais dans ses observations, il a emprunté à plusieurs individus de caractère, de physionomie, de rang ou de profession analogues, une foule de traits qu'il a ensuite réunis sur un seul sujet du même genre (1). C'est ainsi qu'il a créé les types de Benassis, de Bianchon, de Desplein, de Minoret et de beaucoup d'autres.

Le docteur Denis MINORET, originaire de Nemours, né en 1746, était l'ami de Dupont, le député aux Etats généraux de 1789, dont il était le compatriote, et de l'abbé Morellet. Il fut aussi l'élève de Rouelle, le chimiste, et le disciple fervent de Bordeu.

Par Bordeu, il a connu Diderot, d'Holbach, Helvétius, toute la secte des Encyclopédistes, et à leur contact, le docteur est devenu athée.

Denis Minoret, inventeur du baume Lelièvre, a connu et protégé Robespierre. Il a épousé la fille du célèbre claveciniste Valentin Mirouet, morte subitement peu de temps après l'exécution de Mme Roland.

L'Empire, comme les régimes antérieurs, récompensa le talent de Minoret, en le nommant médecin-consultant de Sa Majesté Impériale et Royale (1805),

(1) Marcel BARRIÈRE, *op. cit.*, p. 486-487.

médecin en chef d'un hôpital, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Michel, membre de l'Institut. Retiré à Nemours (janvier 1815), il y vécut avec sa pupille, Ursule Mirouet, fille de son beau-frère, Joseph Mirouet.

« Lorsque les vieillards aiment les enfants, dit Balzac, ils ne mettent pas de bornes à leur passion, ils les adorent. Pour ces petits êtres, ils font taire leurs manies, et pour eux se souviennent de tout leur passé ». C'est ce qui arriva au vieux Minoret pour Ursule.

Le savant médecin ne se reconnaît pas le droit d'élever sa nièce en dehors de toute croyance. Désirant voir si la foi religieuse est innée au cœur des enfants, il confie Ursule aux soins de l'abbé Chaperon, curé de Nemours.

A son tour, le vieil athée se convertit (1). Mais cette conversion n'est pas uniquement due à la douce et progressive influence d'Ursule : c'est ici que Balzac trouve l'occasion de nous exposer ses vues philosophiques sur une question qui a passionné bien des

(1) Balzac fait convertir, à la longue, tous ses médecins incroyants : Minoret arrive à Dieu par le plus long chemin, de même que Desplein, Roubaud, etc. Balzac, catholique fervent, ne pouvait se résigner à laisser les personnages pour lesquels il professait un culte admiratif, mourir dans l'impénitence finale.

esprits au dernier siècle et dont on se préoccupe encore de nos jours.

Dans *Ursule Mirouet,* le romancier fait, en philosophe, l'historique du *magnétisme.*

« Il faut reconnaître dans l'homme, dit-il, l'existence d'un fluide intangible, invisible, impondérable, doué d'une influence pénétrante, dominatrice d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curatrice par l'abondance du fluide, et dont le jeu constitue un duel entre deux volontés, entre un mal à guérir et le vouloir de guérir.

La science des fluides impondérables, seul nom qui convienne au magnétisme, si étroitement lié par la nature de ses phénomènes à la lumière et à l'électricité, a fait d'immenses progrès, malgré les continuelles railleries de la science parisienne (1) ».

(1) L'auteur de la *Comédie humaine,* rappelle, en outre, dans *Ursule Mirouet,* que les phénomènes du somnambulisme, à peine soupçonnés par Mesmer, furent dus à MM. de Puységur et Deleuze.

« Les miracles des convulsionnaires furent une première sommation de faire des expériences sur les fluides humains, qui donnent le pouvoir d'opposer assez de forces intérieures pour annuler les douleurs causées par des agents extérieurs.

« Enfin, les faits magnétiques, les merveilles du somnambulisme, ceux de la divination et de l'extase, qui permettent de pénétrer dans le monde spirituel, s'accumulaient ; on remarque

Croirait-on que ces curieuses observations de Balzac datent déjà d'un demi-siècle ?

Pour en revenir au principal personnage d'*Ursule Mirouet,* le docteur Minoret, il meurt fort âgé, voltairien converti à la religion catholique, sous l'influence d'Ursule, qu'il avantage par son testament (1).

Les autres médecins mis en scène par le romancier ont des rôles plutôt épisodiques ; nous nous contenterons de citer leurs noms, que nous accompagnerons seulement de quelques lignes de présentation.

Bouvard, médecin de Paris, est né en 1758 (2).

Ami du docteur Minoret, avec qui il eut de très vives discussions sur Mesmer, dont il avait

aussi les faits de catalepsie. Ces phénomènes si curieux, tous émanés de la même source, amenaient les plus indifférents sur le terrain des expériences. »

(1) L'athéisme médical n'est pas l'unique trait de la physionomie du docteur Minoret ; bien que doué d'une grande mansuétude, celui-ci devient féroce quand on s'attaque aux doctrines qu'il soutient. Balzac, dans *Ursule Mirouet,* a peint à merveille l'*invidia medicorum.*

(2) Il ne saurait s'agir du célèbre médecin du dix-huitième siècle, portant le même nom, à une lettre près (Bouvart) et qui, né en 1711, mourut en 1787.

adopté le système, tandis que Minoret en niait la vérité.

En 1829, Bouvard écrit à Minoret, pour lui demander de venir à Paris assister à des expériences concluantes de magnétisme. A la suite de ces expériences, le docteur Minoret, de matérialiste et d'athée qu'il était, devint spiritualiste et catholique.

Le docteur Bouvard figure dans *Ursule Mirouet* et dans *La Dernière Incarnation de Vautrin*.

Brisset, célèbre médecin de Paris sous Louis-Philippe ; successeur de Cabanis et de Bichat ; matérialiste, chef des organiciens, par opposition à Caméristus (1), chef des vitalistes, est le praticien qu'on a appelé en consultation auprès de Raphaël de Valentin, très gravement malade (*La Peau de Chagrin*).

Le docteur Brousson est celui-là même qui a soigné le banquier Jean-Frédéric Taillefer, peu de temps avant la mort de ce financier (*L'Auberge rouge*).

On connaît la donnée de l'*Auberge rouge* (2) ; nous

(1) Caméristus, le Ballanche de la médecine, l'un des défenseurs des doctrines abstraites de Van Helmont.

(2) « Le sujet de l'*Auberge rouge*, histoire véritable quoi qu'on en ait dit, lui fut donné par un ancien chirurgien des armées, ami de l'homme qui fut condamné injustement. Mon frère n'ajouta que le dénoûment. » Mme Surville, *Balzac*, page 103.

la rappelons en quelques lignes, d'après le livre de M. Marcel Barrière.

Sur les bords du Rhin, à Andernach, pendant la campagne de 1799, Frédéric Taillefer, alors aide-major du corps d'armée d'Augereau, assassine pendant la nuit, dans une auberge, un négociant allemand du nom de Walheufer, et prend la fuite en emportant la valise de sa victime, qui contient cent mille francs d'or et de pierreries. Bien des années après cet événement, ce même Hermann, invité à dîner chez Taillefer à Paris, raconte aux convives du financier l'assassinat de Walheufer, le procès et la mort de Prosper Magnan. Un des convives soupçonne depuis longtemps le passé criminel du banquier ; aussi l'observe-t-il pendant le récit de l'Allemand, et ajoute-t-il par des questions incisives au trouble, déjà grand, du meurtrier. Ce dernier meurt, quelque temps après, d'une effroyable maladie, que les médecins ont été impuissants à définir et à soigner. C'était « une sorte de tétanos », causé sans doute par le remords, la vision, sans cesse présente à l'esprit, de la scène du crime ; car Taillefer, qui avait coupé le cou de sa victime avec un instrument de chirurgie, ressentait parfois des douleurs à la tête qui lui faisaient dire qu'on lui sciait le crâne. Le crime de Taillefer resta impuni et c'est Prosper

Magnan (de Beauvais), qui fut exécuté en 1799, à Andernach, aux lieu et place du vrai coupable.

Dans *La Muse du Département,* nous relevons au moins deux noms de médecins : en premier lieu, Béga, chirurgien dans un régiment français de l'armée d'Espagne en 1808.

Un soir, à Madrid, en rentrant chez lui, vers onze heures, il est saisi par deux inconnus, qui lui entortillent la tête et les bras dans un manteau et le jettent dans une voiture. Là, une femme masquée lui annonce, en mauvais français, qu'on l'emmène dans une maison pour sauver l'honneur d'une dame sur le point d'accoucher et qu'on le poignardera, s'il fait mine de s'échapper, ou s'il se permet le moindre geste équivoque. La situation est dramatique, mais le chirurgien en chef, un vert-galant, ne perd pas la tête et se met en devoir d'embrasser sa voisine, qui lui rend complaisamment ses baisers.

L'accouchement naturel de l'inconnue est impossible et Béga est obligé, au milieu du plus grand silence, — car le mari dort dans la chambre voisine, — de procéder à l'extraction de l'enfant par morceaux.

A quelque temps de là, il raconte son aventure au milieu d'un groupe d'officiers. On lui demande, incidemment, s'il n'a constaté sur cette femme, dont les

traits étaient cachés par un masque, aucun signe capable d'établir son identité. Un seul, répondit-il. « Quand je disposai l'inconnue, je remarquai sur son bras, à peu près en son milieu, une petite envie comme une lentille et environnée de poils. » A ces mots l'indiscret chirurgien pâlit. Il venait d'apercevoir, à travers une touffe d'orangers, l'œil brillant de l'Espagnol qui avait assisté à l'accouchement clandestin.

« Sarpejeu, mes amis, cet œil de basilic m'a glacé. J'entends sonner des cloches dans mes oreilles ! Recevez mes adieux, vous m'enterrerez ici. » Le surlendemain, il était poignardé (1).

Il est également question, dans la *Muse du département,* de Duriau, célèbre accoucheur de Paris, qui, aidé de Bianchon, accoucha Mme de la Baudraye, en 1837.

Dans *La Cousine Bette,* il n'y a pas moins de trois confrères : Angard, le professeur qui fut consulté avec les docteurs Bianchon et Larabit, pour Mme Hector Hulot, que l'on craignait de voir perdre la raison; Duval, professeur et chimiste célèbre à Paris, en 1843, ami du docteur Bianchon, et qui ana-

(1) *La Médecine et les Médecins dans l'œuvre de H. de Balzac,* par le docteur P. Caujole (Thèse de Lyon, 1900, pages 55-56).

lysa pour lui le sang de M. et Mme Crevel, infectés d'une étrange maladie cutanée, dont ils moururent ; le docteur Larabit, qui fut, en 1843, l'un des trois médecins consultants appelés auprès d'Adeline Hulot.

Le *Lys dans la Vallée* nous fait connaître : Deslandes, chirurgien d'Azay-le-Rideau, en 1817, qui, appelé auprès de M. de Mortsauf, lui sauve la vie par une opération ; Origet, médecin, député de Tours, connu des Mortsauf, châtelains de Clochegourde ; Carbonneau, médecin que le comte de Mortsauf, en 1820, parlait de consulter pour sa femme, au lieu du docteur Origet, dont il croyait avoir à se plaindre.

Dans l'*Envers de l'Histoire contemporaine,* nous voyons s'agiter sous nos yeux : Chelius, médecin d'Heidelberg, avec qui Halpersohn correspondait du temps de Louis-Philippe ; Berton, médecin de Paris, homme froid et sévère : affilié à l'œuvre de bienfaisance de Mme Chantève, il visitait les malades pauvres que cette charitable dame lui désignait ; il donna ses soins, entre autres, à la fille du baron de Bourlac. Courceuil (Félix), d'Alençon, ancien chirurgien des armées rebelles de la Vendée, fournissait, en 1809, des armes aux « brigands » ; im-

pliqué dans l'affaire dite des « chauffeurs de Mortagne » et contumax, il fut condamné à mort; HALPERSOHN (Moïse), Juif polonais réfugié, médecin (1), communiste, fort excentrique, très avare, ami du révolutionnaire Rebwell; sous Louis-Philippe il soigna, dans Paris, Vanda de Mergi, déjà condamnée par de nombreux docteurs et comprit seul la maladie compliquée de la fille du baron de Bourlac; HAUDRY, médecin à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle ; défenseur des vieilles formules, ayant une clientèle surtout bourgeoise, il soigna successivement les César Birotteau, les Jules Desmarets, Mme Descoings, Vanda de Mergi. Le nom du docteur Haudry était encore cité vers la fin du règne de Louis-Philippe.

Nous retrouvons le docteur Haudry dans le *Cousin Pons*, en compagnie de LEBRUN, l'obligé, l'ami et le disciple du docteur Bouvard. Médecin de la Conciergerie en mai 1830, il fut appelé pour constater le décès de Lucien de Rubempré (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). Vers 1845, Lebrun était chef du

(1) Plutôt empirique que médecin, n'employant que des remèdes connus de lui seul, telle une « bourse de soie qu'il trempe dans l'eau pour la colorer légèrement et certains flacons joints à cette eau bue par le malade ». Avec l'avarice en moins, le docteur Knothe, qui traita Balzac pour sa maladie de cœur, a bien des points de communs avec Halpersohn.

service médical du théâtre des Boulevards parisiens, dirigé par Félix Gaudissart. Quand le cousin Pons tomba malade d'une hépatite, on fit appeler le docteur POULAIN, petit « médecin de quartier (1) », qui habitait avec sa mère au Marais, la rue d'Orléans; c'est là qu'il connut Mme Cibot, concierge, qui le mit en relation avec Pons. A la mort de celui-ci, suivie bientôt de celle de Schmucke, son légataire universel, Poulain se vit attaché à l'hospice des Quinze-Vingts et fut bientôt mis à la tête du service médical de cet établissement hospitalier.

Dans la *Rabouilleuse,* deux noms seulement de médecins à signaler :

GODDET, ancien chirurgien-major au 3e régiment de ligne, vers 1823, le meilleur médecin d'Issoudun.

Il avait pour fils un des chevaliers de la désœuvrance, placés sous les ordres de Maxence Gilet. Goddet fils semblait courtiser Mme Fichet, afin d'arriver, par la mère, à la fille, pourvue de la plus grosse dot d'Issoudun; le docteur ROUGET, médecin

(1) Le médecin de quartier est un ancien interne « parvenu, par l'estime de MM. les concierges de son arrondissement, à se faire une petite clientèle qui suffisait à peine à ses besoins ». Le portrait que trace le romancier du « médecin de quartier » aurait, encore aujourd'hui, à peine besoin d'être retouché.

à Issoudun, sous Louis XVI et la République ; né en 1737, mort en 1805.

Le docteur Rouget avait épousé la plus belle fille de la ville et la rendit, suivant la chronique, très malheureuse. Il eut d'elle deux enfants : un fils, Jean-Jacques, et, dix ans après, une fille, Agathe, qui devint Mme Bridau, dont la naissance le brouilla avec son intime ami, le subdélégué Lousteau. Ces deux hommes se disaient aussi chacun le père de Maxence Gilet, qui était réellement le fils d'un officier de dragons, en garnison à Bourges. Le docteur Rouget, qui passait pour un homme profondément malicieux et d'humeur peu accommodante, était égoïste et vindicatif. Il éloigna très vite sa fille qu'il exécrait. Après la mort de sa femme, de son beau-père et de sa belle-mère, il devint assez riche et mena une vie débauchée, mais réglée et exempte de scandales. En 1799, émerveillé de la beauté de la petite « Rabouilleuse », Flore Brazier, il l'avait prise chez lui ; elle ne tarda pas à devenir la maîtresse, ensuite la femme de son fils, Jean-Jacques, et, pour finir, Mme Philippe Bridau, comtesse de Brambourg.

Dans la revue forcément rapide que nous devons faire, il nous est impossible d'écrire la biographie complète de chacun des médecins qui figurent dans

l'œuvre complète de Balzac ; au moins en aurons-nous indiqué les traits principaux.

Nous continuons notre énumération, au hasard des notes prises. Nous faisons de la sorte connaissance avec Faujat, médecin quelque peu aliéniste, oncle de la comtesse Stéphanie de Vaudières, qui passait pour avoir péri dans le désastre de la campagne de Russie. Il retrouva la comtesse et la recueillit, folle, auprès de Strasbourg, en 1816. Il l'emmena dans les environs de l'Isle-Adam (Seine-et-Oise), à l'ancien couvent des Bons-Hommes, l'y soigna avec une tendre sollicitude et eut la douleur de la voir mourir en 1819, dans une scène tragique où, recouvrant tout d'un coup la raison, elle reconnut son ancien amant, Philippe de Sucy, qu'elle n'avait pas revu depuis 1812 (*L'Adieu*).

Signard, médecin de Paris avait été appelé, dans le mois de mai 1830, avec Desplein et Bianchon, auprès de Léontine de Sérizy, devenue comme folle après la fin tragique de Lucien de Rubempré, son amant (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Sparchmann, chirurgien de l'hôpital d'Heilsberg, soigna le colonel Chabert, après la bataille d'Eylau (*Le Colonel Chabert*).

Le docteur Troussenard était médecin du Havre

sous la Restauration, à l'époque où les Mignon de la Bastie habitaient cette sous-préfecture de la Seine-Inférieure (*Modeste Mignon*).

Varlet était médecin à Arcis dans les premières années du XIXe siècle, au temps des querelles politiques et locales des Gondreville, Cinq-Cygne, Simeuse, Michu, Hauteserre. Il eut une fille, devenue, par son mariage, Mme Grévin. (*Une Ténébreuse Affaire. — Le Député d'Arcis.*)

Malfatti (1) est le médecin de Venise qui, en 1820, a été appelé en consultation avec un de ses confrères de France, pour examiner le duc Cataneo (*Massimilla Doni*).

Juste, né en 1811, étudia la médecine à Paris et, ses études achevées, s'en alla en Asie.

Il logeait, en 1836, rue Corneille, et, avec Charles Rabourdin, assista Zéphirin Marcas tombé dans le dénûment (*Z. Marcas*).

Ellis (William), célèbre médecin aliéniste anglais, dirigeait l'asile d'Hanwel en 1839, à l'époque où

1 Le même nom est porté par le médecin qui donna ses soins au duc de Reichstadt (le roi de Rome) dans sa dernière maladie.

Marie Gaston, devenu fou, y fut admis (*Le Comte de Sallenauve*).

Roubaud, né en 1803, docteur de la Faculté de Paris, élève de Desplein, exerçait la médecine à Montégnac (Haute-Vienne), sous Louis-Philippe.

Petit homme blond, avec une mine assez fade, mais des yeux gris, trahissant la profondeur du physiologiste et la ténacité des gens studieux, Roubaud fut présenté à Mme Graslin par le curé Boudet, qui désespérait de vaincre son indifférence religieuse. Le jeune médecin soigna, admira et aima secrètement la femme célèbre du Limousin, et devint subitement catholique, au spectacle de la sainte mort de Mme Graslin. Elle le chargea, en mourant, d'être le premier médecin d'un hospice fondé par elle aux Tascherons, près de Montégnac (*Le Curé de Village*).

Marron, sous la Restauration, médecin de Marsac, en Charente ; neveu du curé Marron. Il maria sa fille au pharmacien Postel d'Angoulême, et fréquenta les David Léchard (*Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Martener, vieil homme instruit, vivant à Provins (1), sous la Restauration, expliquait à l'archéologue

(1) Le docteur Martener aurait-il réellement existé ? A en croire les Goncourt, on peut répondre par l'affirmative. « Burty racontait ce soir, écrivent ces frères siamois de la littérature,

Desfondrilles, qui le consultait, pourquoi l'Europe oisive, dédaignant les eaux minérales de leur ville, recherchait Spa, moins efficace d'après la médecine française. Tandis que le docteur Martener soignait le parti ministériel, le docteur Néraud ne voyait que les malades du camp libéral : d'où antagonisme entre les deux praticiens (*Pierrette*).

Maugredie, célèbre médecin, pyrrhonien ; appelé en consultation, eut à se prononcer sur le cas de Raphaël de Valentin (*La Peau de Chagrin*).

Meyraux, docteur en médecine, jeune savant avec lequel se liait, à Paris, Louis Lambert, vers novembre 1819. Meyraux fut membre du cénacle de la rue des Quatre-Vents, présidé par Daniel d'Arthez, et mourut en 1832 (*Louis Lambert. — Illusions perdues*).

Vauquelin (Nicolas-Louis), le chimiste bien connu, membre de l'Institut, né à Saint-André-d'Hébertot (Calvados) en 1763, mort en 1829. Fils de paysans ; distingué par Fourcroy ; successivement pharmacien à Paris, inspecteur des mines, professeur à l'Ecole de Pharmacie, à l'Ecole de médecine, au Jardin des plantes, au Collège de France.

dans leur *Journal*, que le fils Martener, le fils du médecin dont Balzac n'a pas changé le nom dans *Pierrette*, avait une fille qu'il adorait. »

C'est lui qui donna à César Birotteau (1) la recette d'un cosmétique pour les mains, que le parfumeur appela la « double pâte des Sultanes » ; consulté par lui au sujet de l' « huile céphalique », il nia la possibilité de faire repousser les cheveux (2).

Nicolas Vauquelin fut invité au grand bal du parfumeur, donné le 17 décembre 1818. César Birotteau offrit au savant, en reconnaissance des bons conseils qu'il en avait reçus, une épreuve de la gravure de Müller, d'après la Vierge de Dresde, tirée sur papier de Chine et avant la lettre, qui coûta quinze cents francs et qui avait été trouvée en Allemagne, après deux ans de recherches (*César Birotteau*).

Dommanget, médecin accoucheur, célèbre à Paris, au temps de Louis-Philippe. Il avait été appelé, en 1840, auprès de Mme Calyste du Guénic, qu'il avait accouchée, et qu'une subite révélation de l'infidélité de son mari avait fait tomber dans un état dange-

(1) Sur l'original de César Birotteau, v. la *Chronique médicale*, du 15 octobre 1910.

(2) Voici les propos que, dans *César Birotteau*, Balzac prête à Vauquelin : « Les cheveux sont formés d'une quantité assez grande de mucus, d'une petite quantité d'huile blanche, de beaucoup d'huile noir-verdâtre, de fer, de quelques atomes d'oxyde de manganèse, de phosphate de chaux, d'une très petite quantité de carbonate de chaux, et de beaucoup de soufre... L'altération des chevelures est due à des changements subits de température, etc. » Balzac s'était sérieusement documenté.

reux, car elle nourrissait son fils à cette époque. Dommanget, mis dans la confidence, traita et guérit la malade par des remèdes tout moraux (*Béatrix*).

Chardon, ancien chirurgien des armées de la République, établi pharmacien à Angoulême sous l'Empire, s'était occupé des moyens de guérir la goutte et il avait également songé à remplacer le papier fait de chiffons par du papier végétal, à l'exemple des Chinois. Il mourut au commencement de la Restauration, à Paris, où il était venu solliciter l'approbation de l'Académie des sciences, désespéré de n'avoir obtenu aucun résultat et laissant dans la misère une femme et deux enfants (*Illusions perdues*).

Citons encore, pour ne rien omettre : Beauvisage (1), médecin du couvent des Carmélites à Blois, sous Louis XVIII (*Mémoires de deux jeunes Mariées*).

Becker (Edme), étudiant en médecine, demeurant, en 1828, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, n° 22, dans la maison habitée par le marquis d'Espard (*L'Interdiction*).

Bianchon, médecin de Sancerre, père d'Horace Bianchon (*L'Interdiction*).

(1) Ce nom est porté aujourd'hui — coïncidence curieuse — par un des plus distingués professeurs de l'Université de Lyon.

Bergeron, le médecin de Saumur, qui soigna les **Félix Grandet** dans leur dernière maladie (*Eugénie Grandet*).

Grimrel, médecin à Paris, dans le quartier du Panthéon, sous Louis XVIII, eut, au nombre de ses clientes, Mme veuve Vauquer, née Conflans, qui l'envoya chercher pour Vautrin, lorsque celui-ci tomba foudroyé après l'absorption d'un narcotique, perfidement administré par Mlle Michonneau (*Le Père Goriot*).

Rappelons que, dans le *Père Goriot,* Balzac, fidèle à son système de faire marcher de pair l'analyse médicale et l'analyse philosophique, et parlant en médecin autant qu'en philosophe, a saisi, pour ainsi dire, sur le fait, les hoquets de l'agonie, et tenté de nous rendre, avec sa puissance ordinaire d'évocation, les derniers craquements d'une organisation qui se désagrège, les râles sinistres d'une vie qui s'éteint.

FIN

Table des Gravures

Table des Matières

IMPRIMERIE G. GAMBART, 52, AVENUE DU MAINE, PARIS